



**LE**

**TORCHON**

**5**

**BRULE**

1f

# L'école des Femmes

« Mon Dieu, mesdames, si je réclame l'égalité d'éducation, c'est bien moins pour vous que pour nous, hommes » (Jules Ferry).

Le monde scolaire, comme chacun sait, est un monde de privilégiés : quinze jours de vacances pour Noël, ou presque ! Mais plus je considère ce que sont ces jours « bénis » où le travail est censé s'interrompre, plus je leur trouve la saveur d'un congé de maladie : on passe son temps à reprendre des forces pour se retrouver à l'école, pour faire face à une nouvelle rentrée. Bref, après un sursis, la machine se remet en route avec des femmes dans tous les engrenages. Réussie ou non, la rentrée est toujours « bonne », puisqu'on rentre. Il y a :

● **Les mères** qui se lèvent le matin pour préparer et conduire les gosses. Que l'école rouvre ses portes, ça leur ferait presque plaisir, car c'est elles que le grand mythe des vacances et des fêtes a le moins dupées, puisque les congés payés de la ménagère n'ont pas été inventés. Cependant, pour être débarrassées des enfants dans la journée, il faut se plier à un horaire, se discipliner et surtout faire accepter aux enfants la discipline de l'école. Ça ne va pas sans mal. Mais une « mère » n'est-elle pas responsable de la scolarité de ses enfants ?

● **Les élèves** qui ont fini par accepter l'idée que, s'ils s'ennuient pendant les vacances, s'ils sont solitaires ou incapables de trouver des activités, c'est que leur travail leur manque, et le cadre social de l'école. Ils y retournent pleins d'espoir. Mais de quelque manière que se partage l'emploi du temps, ça fait toujours tant d'heures de travail par semaine, à l'école ou chez soi : on s'en aperçoit à la longue. Heureusement, la perspective des vacances (suivantes) est là pour tenir le coup.

● **Les institutrices, pionnes et profs**, bref le corps enseignant au grand complet qui, dit-on, s'est « féminisé » ces derniers temps. Ce qui signifie qu'à l'école nous serons de plus en plus entre femmes, parce que les hommes ont déjà goûté les prétendus avantages de la profession et ont pu, eux, se caser mieux ailleurs. Il est vrai que c'est le poste idéal pour une mère de famille, puisque le nombre d'heures réduit permet de mener de front ses activités de ménagère et de femme au foyer et celles de prof. On nous fera bientôt croire que c'est là un travail à temps partiel. Bref, c'est effrayant combien la rentrée mobilise des femmes. Rentrée solennelle, qui n'est que la célébration discrète de celle qui aura lieu tous les matins pendant des années. C'est vraiment l'école qui programme une bonne part de la vie des femmes : il suffirait que je sois mère, enseignante, et que je doive moi-même parachever une formation quelconque, pour que je me trouve prise dans un triple rapport avec l'école ! Heureusement je ne suis que prof — ce qui me laisse un peu de loisir encore pour me poser des questions sur mon rapport à cette institution.

Depuis 1968, il a coulé assez de salive et d'encre sur la question, dans et hors de l'école, pour que je sache à quoi m'en tenir. L'École : lieu de formation de la force de travail nécessaire au capital, lieu d'inculcation idéologique, de reproduction des rapports sociaux de la société de classes, etc. Ça sera bientôt dans le dictionnaire. Ce qui chiffonne ma conscience « féministe », face à une classe mixte, c'est de comprendre en quoi la machine scolaire, par mon intermédiaire, ne broie pas de la même façon les élèves filles et les garçons pour pourquoi l'école ne commande pas de la même façon les activités de la mère et celles du père de tel(le) de mes élèves ?

Que font les femmes à l'École ? Un retour aux sources historiques s'impose. Pour savoir pour quoi est faite une institution, le mieux est d'examiner à quelle menace de la part des femmes elle devait faire échec, lorsqu'elle fut créée. Consultons donc la grande figure de l'École laïque, « gratuite » et obligatoire, le saint patron vénéré de l'école primaire aux grandes écoles, le génial instigateur de l'égalité-devant-l'école : Jules Ferry. Peut-être saurons-nous pourquoi il a jugé urgent d'enfermer les femmes dans l'école.

En avril 1870, Jules Ferry a justement prononcé un magnifique discours sur l'égalité d'éducation : égalité des classes d'abord, puis — par un glissement tout naturel — (comme si l'on tournait autour d'un même problème épineux présent au cœur de l'institution scolaire), égalité des sexes. Un petit chef-d'œuvre...

« Réclamer l'égalité d'éducation pour toutes les classes, ce n'est faire que la moitié de l'œuvre, que la moitié du nécessaire, que la moitié de ce qui est dû ; cette égalité, je la réclame, je la revendique pour les deux sexes... »

Et d'abord un constat lucide :

« La difficulté, l'obstacle ici n'est pas dans la dépense, il est dans les mœurs ; l'est, avant toute chose, dans un mauvais sentiment masculin... Oui, messieurs, faisons notre confession : dans le cœur des meilleurs d'entre nous, il y a un sultan (rires nombreux)... Tranchons le mot, c'est l'orgueil du mâle. Voilà un premier obstacle à l'égalisation des conditions d'enseignement pour les deux sexes... »

La lucidité masculine, dans son suprême effort, aboutit à reprocher aux femmes leur « complexe d'infériorité » :

« Il existe un second obstacle, qui n'est pas moins grave, et celui-là, il vient de vous, mesdames, car cette opinion que les hommes ont de leur supériorité intellectuelle, c'est vous qui l'encouragez tous les jours, c'est vous qui la ratifiez, vous êtes sur ce point-là en plébiscite perpétuel... »

Un contre tous : la grande opération de récupération. Car la femme peut tout, tout en restant femme !

« Les femmes, dites-vous, sont ceci et cela. Mais, mon cher monsieur, qu'en savez-vous ? Pour juger ainsi toutes les femmes, est-ce que vous les connaissez ? Vous en connaissez une, peut-être, et encore ! (rires).

Apprenez qu'il est impossible de dire des femmes, êtres complexes, multiples, délicats, pleins de transformations et d'imprévus, de dire : elles sont ceci ou cela ; il est impossible de dire, dans l'état actuel de leur éducation, qu'elles ne seront pas autre chose quand on les élèvera différemment. Par conséquent, dans l'ignorance où nous sommes des véritables aptitudes de la femme, nous n'avons pas le droit de la mutiler. »

A l'horizon, ce n'est pas la libération qui se profile, mais la compétition :

« C'est, à mon avis, dans cette limite que le problème posé aujourd'hui de l'égalité de la femme avec l'homme devrait être restreint. Procédons par ordre, commençons la réforme par le commencement, on nous dit qu'il faut donner aux femmes les mêmes droits, les mêmes fonctions ; je n'en sais rien, je n'en sais rien savoir ; je me contente de revendiquer pour elles ce qui est leur droit, ce qu'on veut leur donner aujourd'hui, et le libre concours fera le reste. »

Le cri du cœur (ou : le réveil du sultan — voir plus haut) :

« Mon Dieu, mesdames, si je réclame cette égalité, c'est bien moins pour vous que pour nous, hommes. Je sais que plus d'une femme me répond, à part elle : mais à quoi bon toutes ces connaissances, tout ce savoir, toutes ces études ? Je pourrais répondre : à élever vos enfants, et ce serait une bonne réponse ; mais comme elle est banale, j'aime mieux dire : à élever vos maris. L'égalité d'éducation, c'est l'unité reconstituée dans la famille. »

Voilà qui a le mérite d'être clair, pour celles qui crovaient naïvement qu'on va

à l'école apprendre un métier. On y apprend le travail et, quelle que soit notre fonction future, notre premier travail de femme est d'être femme (épouse-mère-ménagère), éduquée à reproduire des individus éduqués. C'est ainsi que Ferry définit dans un autre texte, le rôle social de la femme :

« L'égalité industrielle appliquée aux femmes, c'est la mort de la famille dans les classes prolétaires. Et où la femme est sans influence, là règne la force brutale. Modérer l'énergie, tempérer l'égoïsme, voilà sa fonction au point de vue social le plus élevé. Mais ne voyez-vous pas que, pour l'exercer, il faut qu'elle reste elle-même, c'est-à-dire qu'elle se tienne à l'écart de la vie active qui gâte le cœur, qui exalte la personnalité, qu'elle n'ait part, en un mot, ni aux fonctions de production, ni aux fonctions de direction, pour rester en quelque sorte le pouvoir éducateur et le pouvoir modérateur de la société... Mais pour qu'elle accomplisse ce rôle, il faut qu'elle soit respectée, il faut qu'elle ait un foyer, il faut qu'elle puisse être mère... »

Travaillez à l'école pour restaurer la famille, et restaurez la famille pour maintenir le travail : le cercle n'est pas si vicieux puisqu'il produit du capital. Mais l'idéal familial de Ferry mérite d'être connu :

« Il y a aujourd'hui une barrière entre la femme et l'homme, entre l'épouse et le mari, ce qui fait que beaucoup de mariages, harmonieux en apparence, recouvrent les plus profondes différences d'opinions, de goûts, de sentiments. Mais alors ce n'est plus un vrai mariage, car le vrai mariage, messieurs, c'est le mariage des âmes... Voilà pour les ménages aisés. Mais dans les ménages pauvres, quelles ressources si quelque savoir reliait la femme à son mari ! Au lieu du foyer déserté, ce serait le foyer éclairé, animé par la causerie, embelli par la lecture, le rayon de soleil qui colore la triste et douloureuse réalité. Condorcet l'avait bien compris, et il disait que l'égalité d'éducation ferait de la femme de l'ouvrier, en même temps que la gardienne du foyer, la gardienne du commun savoir. »

De l'utilisation politique de la femme : son rôle fondamental dans la résolution des conflits sociaux :

« Dans tous les cas, il faut bien s'entendre, et bien comprendre que ce problème de l'éducation de la femme se rattache au problème même de l'existence de la société actuelle... Celui qui tient la femme, celui-là tient tout, d'abord parce qu'il tient l'enfant, ensuite parce qu'il tient le mari ; non point peut-être le mari jeune, emporté par l'orage des passions, mais le mari fatigué ou déçu par la vie. C'est pour cela que l'Eglise veut retenir la femme, et c'est aussi pour cela qu'il faut que la démocratie la lui enlève ; il faut que la démocratie choisisse, sous peine de mort ; il faut choisir, citoyens : il faut que la femme appartienne à la science ou qu'elle appartienne à l'Eglise » (applaudissements répétés).

Ni l'un, ni l'autre. Et si la femme appartenait à elle-même ? Quel danger...

- elle ferait probablement l'école buissonnière,
- elle ne préparerait plus les gosses le matin pour la classe,
- elle n'assurerait plus les cours, plus de leçons, plus de copies...

En un mot, si les femmes la laissaient tomber, ce serait la fin de l'école (et du reste avec, peut-être).

Un an plus tard, les femmes ont répondu à la proposition du grand « homme ». Pas sur le papier. Mais avec la Commune. Et l'Histoire n'a pas enregistré cette réponse.

La révolution, c'est parfois bien abstrait. Mais une rentrée ratée...?

Dans l'infini mouvement des mal-baisées-hystériques-en-voie-de libération, vous pouvez discerner un courant d'autosatisfaction qui engendre de façon plus ou moins subtile une atmosphère normative qui est à la fois passablement ennuyeuse et joliment répressive. Apparemment, il y a une manière révolutionnaire de faire l'amour, il y a des phantasmes comme-il-faut et des phantasmes-pas-comme-il-faut. Enfin, la perle des perles, il y a la rigidité et la rigidité révolutionnaire. Et tous ces jugements sont portés au nom de grands principes idéologico-politiques qui reviennent assez cycliquement. Une fille raconte une de ses expériences, elle est analysée, jugée, étiquetée par d'autres filles qui tantôt sont des pures — les irréprochables goudous —, tantôt sont des universelles — moi vous savez j'aime la planète tout entière, sauf les chiens et les rhinocéros — mais qui le plus souvent se gardent bien de livrer leurs propres expériences — n'est-ce pas, ici ce n'est pas un groupe de conscience et puis de toute façon y-a-ma-sacro-sainte-image-qu'il-faut-bien-préserver — hé ! les filles, si on s'offrait un peu le luxe d'être anarchiste quand il s'agit de jouir.

**AMERIQUE LATINE** : Un groupe s'est constitué à Paris afin d'étudier et participer au Mouvement de Libération des Femmes en tenant compte des problèmes spécifiques de nos pays d'origine.

Les langues parlées aux réunions sont le portugais et l'espagnol.

Si tu veux nous rejoindre, écris à :

Me Silva  
Boîte Postale 64.06  
75261 PARIS CEDEX 06.

**UNE EXPERIENCE PERSONNELLE DANS LE MOUVEMENT**

On est la décadence et la révolte. On est seules, on est la solitude même et on a peur de nous, de notre haine et de notre force.

Notre révolte on ne l'adresse que contre nous-mêmes — on s'entre-dévore, et on n'ose pas voir et reconnaître ce phénomène. On se détruira et les autres n'auront même plus besoin de nous craindre.

On porte à l'intérieur de nous le poison, avec lequel la famille et la société nous ont nourris et on le crache et on le vomit sur nous-même.

Notre combat est devenu non plus notre cohésion et notre force mais notre propre destruction.

On ne peut pas se reconnaître, car sur le visage et la parole, sur le corps de notre amie, on reconnaît le poison et l'ennemi.

Et ainsi, la panique nous empêche de voir et d'aller plus loin et on reste à combattre l'ennemi chez notre amie, chez tout ça celle qui porte notre propre image, car elle est notre miroir et il nous est insupportable de s'y voir (retrouver ? reconnaître ?), cette vision d'horreur devant soi-même, de soi-même.

On s'est rencontrées au début parce qu'on s'est reconnues comme les porteuses conscientes de la même décadence et l'avant-garde de la même révolte ; maintenant on se détruit parce qu'on ne peut plus supporter de se voir comme des monstres.

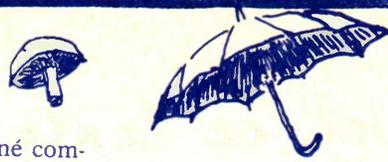
On a peur et avec cela notre combat ne pourra pas aller plus loin, car ces monstres sont chez nous depuis toujours.

Elle est là déjà, la panique. On disparaîtra dans le chaos et dans le vide, dans la mesure où on ne voudra pas admettre, reconnaître et ensuite saisir et isoler, pour le détruire, l'ennemi à nous toutes, chez-nous mêmes d'abord.

Une femme du Mouvement

Un moie est apparu

devant les yeux du sujet j/e, très peu déterminé comme sujet, c'est le moie de Marie, c'est le moie le plus beau, il faut quelque chose de plus, une explication, donne-moie ton moie que j/e m//y noie, il n'y a rien de plus bête, Elisabeth, j/e suis interloquée et muette, oui, autant ne pas parler comme l'ont toujours fait les ômes d'un beau cul ou d'une belle soupière ou d'une guitare (tes flancs ont la courbe harmonieuse d'une guitare), pour chacun de leur cliché, j//ai envie de dégueuler si raffiné soit-il, pour chacun un grince ment de dents sinistre, c'est ce que j/e dis, moie, sujet très peu déterminé, terriblement divisé et pour cause, j/e suis née dans la lacune sans fin, le no woman's land, céleste, terrestre, solestre lande où poussent les jeannettes, les violettes, les marguerites et même les ellébore.



nuit où tu m//apparais, m/a Sappho, m/a très radieuse, des étoiles entourant la lune / aussitôt l'éclat s'amoin drit quand en son plein elle respandit sur la terre sombre, alors m/on incomparable, tu remplis le ciel. Quelque pauvre mortelle dans son sommeil gémit, touchée par ton haleine violette. Tu te mets à chanter, un instrument de musique à la main. J/e ne peux pas voir ton visage avec m/es yeux éblouis, mais j//aperçois tes cheveux, de chaque côté de tes joues, quelquefois ils font une ombre intense quand ils tombent devant ta figure. Tu te tiens proche de m/oi et tout à la fois tu n'es pas accessible. C'est du temps que j/e suis une enfant. Les mots étrangers de ta langue étrange touchent les tympanes de m/on oreille, j//écoute, j//écoute, et j//obéis, m/a très haute, nuque courbée, j//ouvre m/on entendement, j/e comprends tout à coup quel désir m//a été tenu caché, j/e pleure des larmes de joie, j/e connais les sens des mots les plus obscurs, j/e m/e modifie à toute vitesse, j/e désire à la folie entrer par cette brèche dans le monde que tu m/e désignes, j/e veux poser m/a tête sur tes seins, mais que j//approche, j/e le sais, tout éclat évanoui, je n/e touche que la terre sombre, m/a soif ardente exacerbée par l'odeur entêtante la nuit des roses. J//écris donc, m/a Sappho, m/a très puissante m/a très forte, m/a très douce, j/e te prie, tu connais m/es besoins et m/a soif insatiable, fais que m/a recherche ne soit pas celle de la mort irrévocable et sans grâce.

l'encre violette, marqués par l'amour infailible, j//écris ce livre à la couleur de la lavender menace, le corps immense de m/a Sappho, tout couché entre les lignes, ses ongles tenus entre les mots, ses cheveux dans les fragments de texte, son sexe, vulve, clitoris, lèvres, membranes souples, se développant au cours des pages, j//écris ce livre à la couleur de l'amour secret, infâme, glorieux, éclatant, rire, larmes pressées de même que les signes du livre, sur les joues multiples, genoux brillants, poings dressés pour toutes les sales gouines, les petites goudous, viens que je te suce pisque t'aimes ça, j' f'rai pas aut' chose j' te jure, les jules à qui l'on casse la gueule le soir dans les rues des villes, les belles lesbiennes que on voit nues sur les écrans des cinémas, poings dressés, j//écris rideau sur toutes, oui il est véritablement INTERDIT l'amour lesbien mais par nous aujourd'hui.

Par milliers les signes se pressent, écrits à

Violette est la lumière qui tombe sur leurs poitrines blanches. Violettes sont leurs longs cheveux secoués. Une vulve violette éclaire le ciel et par intermittence plonge les pèvres humaines dans la nuit. Mais que la lumière revienne, déesse m/a mère, et le tournoiement infini de leurs yeux violets m/e glace. J/e ne les siffle pas dans la rue. J/e ne fais pas derrière elles le bruit que font les ômes, lèvres serrées, mfuit, mfuit, bruit d'ordinaire réservé aux chiens. Déesse, toi, la Bienveillante, pourvoyeuse de cyprine, j/e ne t'implore pas, genoux à terre et lèvres souriant. Ayez pitié d'une pauvre lesbienne. M/a sébile entre m/es dents, j/e m/e déplace avec une certaine allégresse, à votre bon cœur et désir, m/es belles. Aah chiennes, rampantes, puantes, pas une de vous [VOUS] ne m/e regarde. (Elle a quatorze ans et demi, elle m/e regarde de ses yeux violets, en m/e montrant ses seins aah.) Elles m/e marchent à travers tandis qu'immobile, j//ai les bras ouverts. Elles m/e prennent à l'ar-rêt, saisie, réduite à une impuissance que j/e qualifierai d'ignoble, un long bras nu m/e traverse le thorax, plonge dans m/es poumons, la tête suit, les cheveux m/e parcourent et ainsi font le ventre le sexe les cuisses les jambes, elle n'est pas la seule, par centaines elles m/e passent à travers le corps, j//ai peur, déesses, help, quelque fumée violette sort de m/oi derrière elles. J/e les vois, corps féminin qui tant es soif, bouches ouvertes, seins en obus, tailles serrées, hanches bombyx, j/e les vois, bouches fermées, larges, couvertes de rouge débor dant, yeux grand ouverts, tout entourés de violet, elles trépident, leurs épaules secouées, la grande vulve violette frappe leurs faces, j/e les appelle, des grands cris rampant dans m/es intestins, j/e leur dis de m/a voix la plus aimable, miss Helen versez-moi le thé / dans la belle tasse chinoise / où le poisson d'or cherche noise / au monstre rose épouvanté, j/e leur dis, miss Helen versez-moi le thé / le thé, j/e glapis du plus loin que j/e les vois, miss Helen versez-m/oi le thé, un désir m/e frappe de m/on cou, de m/es reins, de l'envers de m/es bras à m/es paumes, écraser avec violence les nuques SI fragiles, tordre les beaux bras roses SI exquis, faire craquer les côtes en les broyant des bustes SI galbés, une sueur m/e coule aux poignets et derrière m/es oreilles et la soif malsaine obscurcit m/es veines, un long hullulement m/e parcourt, ooh vautours. m/es belles vautours, mangeuses de m/on foie vert, c'est alors que m/es lèvres découvrent m/es gencives et que j/e leur dis avec m/on sourire le plus poli, celle que j//aime à présent est en Chine / elle demeure avec ses vieux parents / dans une tour de porcelaine fine / au fleuve jaune où sont les caïmans, caïmans, caïmans, caïmans, etc., des mouches ver



tes m/e sortent de la bouche et j//en vois de toutes les couleurs issues de m/es oreilles, ooh blondeurs divines, ooh rondeurs sacrées, ooh sacrées cuisses, ooh sacrés genoux [PUTAINS, SALES PUTAINS, FEMMES A HOMMES] c'est du temps que j/e suis par elles une eunuque, à votre bon cœur et dé sir, m/es belles, m/a sébile est pleine à craquer, la salive de la plus belle eau [MA SALIVE] la remplit, quand seule la cyprine [VOTRE CYPRINE] devrait, mais silence, j/e bave, c'est un fait et que nulle n'y trouve à redire ou bien j//écrase sur-le-champ m/es poings contre ses joues. SI bellement roses, help m/a Sappho, m/on adorable, nuit violette sur la mer, j/e vois ton grand cadavre le plus seul de tous ceux qu'il m//a été donné de voir flotter.

LETTRE PARIS PARIS PARIS PADAME

des arrières de province

nous aussi on existe A BAS LE CENTRALISME PARISIEN ! les femmes sont partout!

ça a commencé par des filles de province (Nice) tombant dans le panneau de Paris, parce que c'est une vieille habitude, parce que les filles de Paris étaient sympa., et auréolées de... Paris. CAR à Paris, elles ont commencé le mouvement, à Paris, il y a plein de groupes, à Paris, il y a le groupe PSYK, à Paris, il y a les FEMINISTES, le groupe PSYK, c'est quelque chose. A Paris, il y a un groupe coordination province, il y a deux groupes coordination province, à Noël, Paris descend à Aix pour des Journées, faudrait écrire à Paris pour savoir ce que c'est. Comment ? vous n'avez pas encore contacté tous les toubibs, tous les avocats du coin, à Paris... A Paris, elles font le Torchon, elles prennent, découpent, ou abandonnent nos articles, A Paris, A... fait des fêtes, ... A... et A... ne sont pas d'accord. A Paris, il y a le droit chemin M.L.F., le seul, l'unique. Tu vis encore avec un mec ? Tu parles avec des mecs ? A Paris, on fait des maisons de femmes. Paris se réjouit que notre groupe fonctionne. Et si vous faisiez aussi un groupe sur... A Paris, elles ont demandé un article sur... si on est d'accord, évidemment. A Paris, j'ai un groupe plus avancé que vous, il me soutient, me dit ce qu'il faut faire. A Paris, elles préparent des stages... A Paris, à Paris, à Paris. Elles ont des mecs à sexe féminin qui dirigent, qui font la loi, qui ont des diplômes, mais oui une femme peut acquérir des peaux d'âne, et lorsqu'une

minable qui n'est pas universitaire vient à un stage, mon Dieu, ma chère, on veut atteindre les femmes, mais enfin, quelqu'un qui ne lit pas, qui n'a pas de culture, qui n'a pas étudié Freud, X. ou Y... on lui fait comprendre que sa place n'est pas parmi les intellectuellement distinguées présentes. Nous, les minables, les provinciales, les arrières (dans le groupe, il y a des hétérosexuelles pas honteuses de l'être), qui pendant des mois se sont réunies, en silence, en déconnant, et rien. Le silence, l'angoisse, les crampes, des mots... le vide, l'agressivité, mais nous recherchions quelque chose, et nous savions que si nous ne pouvions parler là, nulle part ailleurs, ce ne serait possible. Les « leaders » parisiens sont passés, nous avons développé une force d'inertie de plus en plus grande, et la conférence d'Halimi, notre incapacité, le choc : nous n'existons pas, ... et si on se séparait... la discussion, l'espoir, on se réunit encore : le corps, la sexualité, l'année dernière, ça avait l'air de pouvoir marcher. Le silence, la fille qui se lance, le soulagement des autres, le voyeurisme honteux, les silences se font moins angoissants, et un soir, une dizaine de filles qui parlent du corps, de leur corps, de la sexualité, de leur sexualité, de leurs problèmes, qui confrontent, qui s'interrogent... TOUTES.

Des Filles de Nice.

vertical text on the left margin: ... les femmes sont partout ! ...

## pourquoi ce texte ?

Le 25 novembre dernier, nous nous sommes retrouvées une centaine de femmes à Jussieu pour essayer d'analyser ensemble nos réactions après une manifestation avortée.

Il y avait parmi nous :

- des filles qui avaient préparé cette manifestation ;
- d'autres qui s'étaient trouvées malgré elles engagées par une initiative prise par quelques-unes au nom de tout le mouvement ;
- d'autres qui, bien qu'opposées à cette manifestation pour des raisons diverses (manque de temps pour la préparer, refus d'une manifestation qui se limiterait qu'aux mots d'ordre de « contraception et avortement libres et gratuits », refus d'encadrement et de récupération politiques par les groupes gauchistes, refus d'une manifestation tout court, nécessité d'une analyse plus profonde de la contraception et de l'avortement) mais qui étaient venues tout de même voir comment cela se passerait pour finalement quitter une manifestation dans laquelle elles ne se reconnaissaient pas ;
- d'autres enfin, qui n'étaient jamais venues au mouvement et qui voulaient se joindre à nous mais qui ne comprenaient pas pourquoi certaines d'entre nous avaient quitté la manifestation en appelant à la dispersion ;
- et on pourrait dire aussi qu'il y avait parmi nous toutes celles qui n'étaient ni à la manifestation, ni à Jussieu...

A partir de là, nous avons ressenti la nécessité de préciser un certain nombre de points sur la manière :

- dont nous avons posé le problème de la contraception et de l'avortement dans le mouvement et mené la lutte ;
- dont on entend se démarquer de l'association Choisir et de toute récupération réformiste, en faisant apparaître des points de vue de femmes que la presse a toujours ignorés, censurés, en particulier au moment du procès de Bobigny.

Nous avons rédigé cet article à une vingtaine environ : mères, non-mères, femmes mariées, célibataires, homosexuelles, les unes ayant avorté, d'autres non, et toutes, sauf une, ayant utilisé ou utilisant des contraceptifs.

Dans cet article, nous voulions :

- parler de la contraception et de l'avortement, de leurs avantages et/ou de leurs inconvénients, chacune à partir de nos corps, de ce que l'on en vit, en essayant de dire là où nous en sommes ;
- confronter cette démarche à celle qui consiste à faire de la contraception et de l'avortement un objectif prioritaire de la libération des femmes ;
- repenser la lutte à partir des contradictions que posent à la fois la nécessité de la contraception et de l'avortement pour les femmes qui les désirent, et la nécessité de rendre compte d'une pratique qui tente d'articuler l'histoire et l'inconscient et qui fait qu'aujourd'hui nous sommes de plus en plus nombreuses à interroger la fonction, dite libératrice, de la contraception et de l'avortement.



# Contraception

Les 8 % de femmes qui en France prennent la pilule et celles qui utilisent le diaphragme ou le stérilet font figure de privilégiées et parfois se considèrent comme telles. Elles ont l'impression d'être libérées, modernes (?)

Quels sont ou quels ont été les avantages de la contraception pour nous ? Pour les mineures :

- ne plus se faire traiter de pucelle, refoulée, en étant comme les autres, c'est-à-dire en ayant des relations hétérosexuelles ;
- l'impression d'avoir transgressé des interdits (morales, familiaux, religieux et autres...) en se procurant des pilules par tous les moyens ;
- éviter le risque de grossesse qui entraîne le renvoi du lycée, la répression familiale, le mariage forcé...

Pour certaines femmes célibataires ou mariées :

- l'impression d'être sur un plan d'égalité avec l'homme en faisant l'amour quand nous voulons, comme nous voulons, avec qui nous voulons ;
- la possibilité d'avoir ou non un enfant quand on le désire ;
- la possibilité d'avoir des amants sans risque d'enfants illégitimes.

Pour des femmes plus âgées :

- la possibilité de masquer les signes de la ménopause.

Pour toutes :

- la possibilité de faire l'amour avec un homme sans le risque réel et la hantise de la grossesse, et d'améliorer nos relations sexuelles sur le plan du plaisir en éliminant l'une des causes de nos « frigidités ».

Toutes, nous avons eu l'impression que la contraception nous libérait, nous permettait d'échapper à des contraintes (grossesse, avortement), à des normes (fidélité conjugale...), à des institutions (mariage, famille...), à des lois (réglementation de la vente et de l'usage des contraceptifs, interdiction de l'avortement).

En parlant de notre vie sexuelle, de nos corps, nous nous sommes aperçues que jusque-là on n'avait envisagé la contraception que par rapport à la maternité (peur de la grossesse) et à la loi (contournée mais non supprimée) et que ce n'est que sur ce plan là qu'elle signifiait pour nous une libération.

Mais en même temps, nous nous sommes rendu compte que nous vivions aussi la contraception comme atteinte à notre corps.

— La contraception peut perturber soit le fonctionnement biologique du corps (pilule), soit l'image du corps (stérilet : certaines le fantasment comme énorme dans l'utérus), soit les deux en même temps.

La pilule introduit un cycle complètement artificiel dans le corps : les règles naturelles sont supprimées et remplacées par des règles artificielles ne répondant plus à une nécessité biologique mais à une nécessité psychologique : l'arrêt de la pilule pendant cinq jours entraîne un écoulement de sang (dit « hémorragie de privation »), signe et symbole de féminité destiné à rassurer les femmes.

Le stérilet est ressenti par certaines femmes comme un corps étranger, il est souvent « perdu » (en fait expulsé) ou mal toléré (infections, hémorragies...).

— L'usage des contraceptifs nous soumet au contrôle du médecin (bien qu'il y ait actuellement beaucoup de femmes médecins ou gynécologues, il n'en reste pas moins que fantasmatiquement c'est un médecin qu'on consulte, c'est-à-dire une autorité vécue comme masculine). L'examen gynécologique peut être ressenti comme un viol, quel que soit le sexe réel du médecin. Le recours obligé et nécessaire au médecin, l'absorption régulière d'un produit chimique nous inscrivent dans la chaîne médecin-médicament-maladie. De plus, ce contrôle médical se double d'un contrôle social (inscription/fichage sur les registres des pharmaciens). Si une femme décide d'elle-même d'arrêter de prendre la pilule, le mari ou l'amant peuvent ne pas l'accepter, alors qu'ils ne discuteront pas si cet arrêt est prescrit par l'autorité médicale. Ce qui montre bien qu'actuellement le contrôle du corps des femmes est une affaire d'hommes.

— Si la contraception permet à certaines femmes de choisir le moment de leur maternité, pour d'autres elle laisse subsister la peur de la grossesse, de l'accouchement et de l'avortement, et même l'enracine.

— La pilule qui rend la femme provisoirement stérile peut faire surgir chez certaines la peur d'une stérilité définitive alors qu'en réalité elle peut être prescrite comme traitement dans les cas de stérilité réelle.

— Si la pilule permet une plus grande liberté dans nos rapports sexuels, certaines la vivent comme une soumission à l'impérialisme du désir masculin : comment se dérober à la contrainte sexuelle (conjugale ou non) quand on ne peut plus alléguer le risque de grossesse ?

— La pilule est utilisée sur le plan médical pour « normaliser » des cas de dérèglements du cycle menstruel. Ces dérèglements peuvent être des symptômes par lesquels le corps manifeste notre refus — conscient, inconscient — d'entrer dans le rôle qu'on nous assigne. D'un autre côté, on utilise la pilule pour obtenir une stérilité provisoire. La contradiction n'est qu'apparente : dans les deux cas notre corps est nié. Les résistances spontanées des femmes à la contraception, généralement attribuées à une idéologie réactionnaire, n'expriment-elles pas le refus de la censure de leur corps de femme ?

Nous sommes donc prises dans une contradiction : nous reconnaissons la nécessité de la contraception, et en même temps nous la vivons comme une atteinte, une agression, un viol, comme une aliénation.



# Avortement

Bien que beaucoup d'entre nous ne soient plus aujourd'hui confrontées directement à l'avortement (soit qu'elles utilisent la contraception, soit qu'elles n'aient plus de rapports sexuels avec des hommes, soit qu'elles n'aient de relations qu'avec d'autres femmes), la lutte politique pour l'avortement libre et gratuit est pour toutes une nécessité. Nous ne voulons pas reprendre ici tous les arguments en faveur de l'avortement, dont la plupart ont déjà été évoqués à propos de la contraception, et dans de nombreux tracts du mouvement. D'ailleurs, ce qui nous intéresse ici c'est de voir, au-delà du soulagement que ressentent les femmes qui ont réussi à interrompre une grossesse non désirée et qui cherchent à effacer le souvenir de l'avortement, comment il continue de subsister dans nos peurs, comment il nous angoisse même si nous n'en avons pas fait nous-mêmes l'expérience.

— L'avortement implique souvent, pour une mineure notamment, une prise en charge par la famille. Pas de possibilité réelle de décider de sa maternité dans ce contexte.

— Il implique aussi une solitude très grande. On est seule face à l'avortement. C'est au moment où on aurait besoin d'un soutien que l'autre apparaît comme l'ennemi, le responsable. On voudrait qu'il ne le soit pas, mais il l'est de fait : ce n'est pas lui qui paie les conséquences, qui doit affronter le risque de mort.

— Certaines n'arrivent pas à déterminer si elles veulent vraiment l'enfant ou non. Peut-être préfèrent-elles le garder uniquement pour échapper à l'avortement ?

— Même si tout se passe bien pendant l'intervention, même si on en ressort soulagée, on en garde une impression de mutilation, de marque définitive, de « cicatrice sur l'utérus ». Quelque chose s'est passé qui nous laisse marquées et sur quoi nous n'avons nul contrôle. Cela n'affecte peut-être que l'image que nous avons de notre corps mais, à ce niveau-là, il est clair qu'il s'agit d'une expérience de mort.

— Il y a aussi la peur de la stérilité, pour certaines c'est la crainte de ne pas ou de ne plus pouvoir avoir d'enfants, la peur aussi d'y laisser sa peau.

Pour nous l'avortement est lié au viol. Il est agression et prise de pouvoir sur nos corps. Il nous renvoie à toute une sexualité organisée sur l'agression et l'exploitation du corps des femmes. Quelques-unes continuent de prendre

la pilule « pour rien » (au grand étonnement des gynécologues quand ils s'en aperçoivent) alors qu'elles ont cessé d'avoir des rapports sexuels avec les hommes. Elles restent prises entre le désir de relations hétérosexuelles et le constat de leurs limites, de leur échec, ou de leur impossibilité.

Nous avons toutes la crainte permanente du viol. L'avortement et la contraception nous protègent de ses conséquences mais ni l'un ni l'autre ne nous mettent à l'abri de viol lui-même.



# Sexualité

Donc, pour nous, parler de la contraception et de l'avortement, c'est aussi parler de la sexualité à laquelle ils renvoient.

D'abord, on a justifié la contraception à partir du droit pour le couple d'avoir des enfants quand il le désire. Autrement dit, on continue à penser le droit de la femme à disposer de son corps en fonction de la maternité.

Fécondité ou stérilité, conception ou contraception, c'est l'interdiction de nous situer dans une autre sexualité qui ne serait pas tout entière orientée par la fécondation.

Maintenant, on revendique la contraception et l'avortement au nom de la « libération sexuelle ».

Mais de quelle libération s'agit-il ?

De quelle sexualité ?

Pour qui ?

Pour quoi ?

— La contraception nous libère effectivement de la peur des grossesses non désirées, de la peur de l'avortement, mais elle ne nous libère pas en tant que femmes, elle ne libère pas notre corps.

— On voudrait faire passer pour une libération ce qui n'est qu'une « amélioration » des rapports hétérosexuels ; c'est vrai que pour certaines d'entre nous la contraception a amélioré nos relations sexuelles en nous débarrassant de la crainte de la grossesse.

Mais c'est aussi à partir de cette amélioration que nous interrogeons aujourd'hui la fonction du désir, du plaisir, de l'orgasme dans nos relations.

Dans une sexualité où l'orgasme est posé comme symbole des rapports sexuels réussis, cette finalité peut se retourner doublement contre nous :

— Notre corps réduit à ses zones érogènes (définies comme telles), soumis à un rituel de gestes précis, ne serait plus qu'une machine à produire des orgasmes.

Tous les moyens, toutes les recettes, toutes les techniques sont bons pour accéder au point Oméga (tract de Carpentier : code de la route de l'orgasme).

— Quand on ne parvient pas à l'orgasme dans ces conditions, on nous taxe de frigides au point qu'on se demande si on l'est vraiment, alors que notre « frigidité » peut être le signe d'un refus plus ou moins conscient d'une sexualité dont on ne choisit, la plupart du temps, ni les moments, ni les formes.

Et quand on y parvient, on n'échappe pas pour autant au terrorisme de l'orgasme à tout prix.

Il ne s'agit pas pour nous « d'éliminer » l'orgasme de nos relations sexuelles ; on peut le désirer, et souhaiter aussi ne plus en faire la « référence » qui à elle seule justifie le rapport sexuel, et sert à masquer la réalité du viol dans nos relations (voir le film : Le Dernier tango à Paris).

Qu'elle s'accompagne ou non d'orgasme, la jouissance ne nous libère ni des rapports de force, ni de la dépendance affective, et d'autant plus lorsque nous reconnaissons à l'autre le pouvoir de nous faire jouir.

Pour l'instant on ne peut pas dissocier nos désirs, notre jouissance des rapports de force dans lesquels ils sont pris et qu'ils entretiennent : ils en sont le produit (je ne peux pas avoir de désir hors du rapport de force, et dans mon désir il y a toujours désir du rapport de force, de viol).

Cette jouissance est prisonnière d'une sexualité où la différence des sexes ne peut exister que comme rapport de pouvoir, où le corps se voit réduit au sexe, où le sexe fonctionne à la place du corps ; une sexualité bourgeoise et capitaliste qui nie et détruit le rapport de la femme à son corps pour mieux l'exploiter.

Le corps de la femme n'existe que dans la fonction qu'il a pour le capital (capitalisme des pays occidentaux et capitalisme d'Etat des pays « socialistes ») : reproduction de la force de travail, soit en faisant des enfants, soit en étant l'objet sexuel nécessaire à la reconstitution physique et morale du travailleur (et ils sont tous des travailleurs). La « valorisation » de la maternité ou de la féminité ne sert qu'à masquer cette destruction du corps de la femme.

L'exploitation du corps de la femme est le fait aussi bien du bourgeois réactionnaire ou libéral que des révolutionnaires et progressistes qui prétendent nous soutenir, tous partisans et technocrates d'une sexualité modernisée et normalisée où l'on aménage notre utérus comme on aménage le territoire (l'une de nous disait : ma matrice est la maison de mon mari, pas la mienne).

Dans cette sexualité là, prescrire la contraception ne supprime pas l'aliénation de la femme pas plus que les somnifères, prescrits pour calmer les crises d'angoisse, n'en suppriment la cause. Dans les deux cas on ne pose pas la question du rapport du corps à l'inconscient, et par là on masque le problème du rapport de la femme à un corps dont elle ne dispose pas, à un corps nié par le système, à un corps censuré.

La contraception que nous voulons ce n'est pas une égalité de la femme avec l'homme face au danger de fécondité. Ce serait pour nous se vouloir identiques aux hommes ; ce serait refuser l'ovulation, le fonctionnement de la matrice, c'est-à-dire refuser la seule chose qui, pour l'instant, nous permet de nous repérer, de nous identifier en tant que femme (à la limite ce serait être d'accord avec l'idéal vers lequel tend la fécondation artificielle, le bébé-éprouvette).

Cette tendance « égalitariste » menace purement et simplement d'éliminer les femmes en tant que femmes de l'histoire avant même qu'elles aient pu y faire leur apparition. Elle esquive la différence des sexes et, en éliminant un des termes de la contradiction, elle supprime le moment de la lutte.

C'est notre intérêt de femme de maintenir la contradiction de façon que les réformes dont le système est capable — contraception libre, droit à l'avortement — ne bloquent pas le potentiel de lutte que laisse apparaître la mobilisation sur ces mots d'ordre.

Si ces mots d'ordre sont isolés de la pratique politique du mouvement, ils peuvent très bien être intégrés à la stratégie du capital en reconduisant l'oppression des femmes et la censure de leur corps dans la sexualité dominante. Si nous ne posons pas dès maintenant ce qu'est la censure de ce corps et ce que nous entendons par « libre disposition de notre corps », l'obtention des réformes servira à étouffer notre lutte au lieu de servir à la développer.

Nous avons bien conscience que certains éléments de ce texte peuvent apparaître comme apportant de l'eau aux moulins des réactionnaires de toutes sortes en renforçant leurs arguments (par exemple, quand ils soulignent les dangers réels et imaginaires de la pilule et de l'avortement). Mais nous croyons que le « progrès », pensé par les hommes à la place des femmes, est un piège pour nous, une illusion de liberté, un enfermement dans les rapports et les valeurs bourgeoises « rafraîchies » selon les nouvelles exigences du système capitaliste.

Quand certaines d'entre nous préfèrent, par exemple, la grossesse à l'avortement, l'avortement à la contraception, elles n'ont l'air rétrogrades que du point de vue du progrès bourgeois. Ce qui dans une société moderne est taxé d'archaïsme est peut-être une forme de refus : nous refusons de laisser détruire notre rapport à notre corps. Ces archaïsmes, nous voulons non plus les subir mais les penser et les faire jouer comme des points de résistance et de lutte.



# Réformisme

Ce n'est pas parce que nous posons les problèmes de la contraception et de l'avortement à partir de nous, à partir d'une pratique où nous essayons de faire apparaître notre corps, que nous nous désintéressons de mots d'ordre et de revendications qui, dans la situation actuelle, doivent être arrachées pour que puisse se développer l'autonomie des femmes.

Mais cela veut dire qu'il est pour nous impossible de détacher les mots d'ordre « avortement et contraception libres et gratuits » du contexte de la lutte pour la libération de notre corps.

Le réformisme ici consiste d'abord dans l'isolement d'un objectif au sein d'un mouvement qui opère une remise en cause globale du système et des rôles féminins. D'ailleurs cet isolement a immédiatement signifié : tomber dans l'abstraction. On a lutté sur l'avortement « en général » (qui concernait peu d'entre nous au mouvement), sans partir de notre propre rapport à la contraception, à la maternité, à la sexualité.

Une fois détaché, l'objectif est devenu « urgence prioritaire ». Et il est vrai qu'à un moment donné, le manifeste des 343 pouvait par exemple représenter une urgence : urgence d'obtenir le droit d'avorter et avant tout de déculpabiliser les femmes qui vivaient l'avortement avec tout le poids de la réprobation sociale. Faire sauter cette culpabilité était le prélude indispensable à toute lutte sur ce terrain. Que des femmes se soient ensuite spécialisées sur l'objectif du droit à l'avortement comme secteur séparé et « prioritaire » permettait dès le départ la récupération réformiste vérifiée aujourd'hui : accélérer des réformes que le capital finit toujours par opérer lui-même pour satisfaire ses propres nécessités (le contrôle des naissances par exemple) en lui indiquant aimablement les points sur lesquels il peut par ses réformes anticiper sur la lutte. Il est clair qu'une fois satisfaite cette revendication, on trouvera un autre objectif prioritaire, bref un autre moyen de ne pas poser la lutte en ses termes réels.

La spécialisation sur un objectif a entraîné une pratique réformiste et la gestion de cet objectif par d'autres que les femmes.

Le projet initial du M.L.A. (Mouvement pour la liberté de l'avortement), au moment de sa création par quelques femmes du mouvement, était de former un front uni de gens (hommes ou femmes) qui, sans être forcément d'accord sur la nécessité et les objectifs du mouvement de libération des femmes, acceptaient de lutter pour la liberté et la gratuité de l'avortement et de la contraception.

L'association Choisir a été créée à l'initiative d'avocates et de personnalités avec le soutien de quelques filles du M.L.F. et/ou du M.L.A., pour :

— défendre gratuitement et assister toute personne accusée d'avortement ou de complicité ;

— obtenir la suppression de tous les textes de loi répressifs concernant l'avortement ;

— rendre la contraception libre, totale et gratuite.

Certaines pensaient sans doute que l'association Choisir mobiliserait des couches plus larges de la population que celles que touchait le M.L.F.

Or à partir de là, on peut voir comment le choix d'une structure séparée, « plus ouverte », mixte (Choisir est mixte comme l'était le M.L.A.), s'est finalement retournée contre nous :

— La lutte sur l'avortement a toujours été le terrain par où s'est réintroduite la mixité dans la lutte des femmes et qui remet en cause la base politique du mouvement : l'autonomie. C'est vrai pour Choisir, c'est vrai pour les actions récentes (manif de l'Opéra, manif après le verdict de Bobigny), c'est vrai encore pour le projet du Centre des femmes (quelques hommes participent aux A.G. du Centre). La participation des hommes aux dernières manifestations a donné lieu à des slogans cocasses : à Bobigny, les femmes criaient « nous avons avorté, jugez-nous », les hommes reprenaient « elles ont avorté, jugez-les » ; à la manifestation du 25 novembre, les militants de la Ligue communiste brandissaient une pancarte « nous ne penserons plus pour elles ».

— Choisir se veut une organisation respectable et rassurante, elle est une raison sociale, une institution, tout ce que nous ne voulons pas être, nous les « extrémistes », les « excitées », les « hystériques » que stigmatise grâce à Choisir la presse bourgeoise (l'une de nous qui voulait intervenir lors du dernier meeting de Choisir en a violemment été empêchée).

— Dans le procès de Bobigny, il y a eu une véritable exploitation de Marie-Claire et de sa mère, comme faire-valoir du P.S.U. et de Choisir, de Milliez ou de Gisèle Halimi. Marie-Claire et sa mère étaient les fausses vedettes à qui l'exhibitionnisme était imposé pour que puissent se révéler les vraies vedettes. Il est plus facile d'avoir du succès en empoignant la lutte des autres, en défendant l'opprimé(e), qu'en luttant soi-même en tant qu'opprimée. La publicité faite autour du procès de Bobigny masque la répression qui ailleurs continue de s'exercer lourdement (Tours - Angers).

Nous critiquons la délégation de la lutte sur l'avortement à des personnalités en vue, à des hommes. Là encore, la gestion de nos corps reste l'affaire des hommes, des spécialistes. On reste dans le système du vedettariat capitaliste, où pour avoir droit à la parole il faut un certain poids, c'est-à-dire un certain pouvoir que confère telle place dans la hiérarchie. On pouvait défendre Marie-Claire sans tomber dans le patronage et le maternalisme.

— Dans l'affaire qui s'est jugée à Bobigny, nous ne voulions pas ignorer les contradictions entre les inculpées (la question du coût de l'avortement en particulier), mais il nous semblait essentiel de ne pas les laisser se diviser dans le procès. L'important pour nous était la solidarité effective des inculpées pour lutter contre la maternité et la sexualité imposées par le système. Or ce n'est pas sur cette base que ce sont appuyées la défense et l'intervention de Choisir.

— En alignant les femmes derrière les mots d'ordre « contraception-avortement », on les met toutes sur le même plan et on considère que ces objectifs sont valables pour toutes. Ce nivellement nous empêche de lire les multiples façons dont les femmes refusent l'agression qui est faite à leur corps et nie l'histoire de l'autonomie de chacune.

C'est pourquoi nous prenons position contre le réformisme de Choisir et de sa pratique et contre le réformisme en général que nous essayons de repérer à chaque moment de la lutte et de dépasser en analysant en chacune de nous les contradictions qui l'engendrent.

POUR POURSUIVRE CE TRAVAIL  
retrouvons-nous aux réunions « politique et psychanalyse »

**LE MARDI SOIR A 21 HEURES**

à la maison des femmes (331-70-58)  
63 avenue des Gobelins - studio Guy dans l'impasse.

**LE VENDREDI SOIR A 21 HEURES**

à la faculté de Jussieu (R.C. entre les tours 34-44). Métro Jussieu.

Ce texte a été écrit individuellement au début du travail du groupe sur la contraception et l'avortement, qui a produit le texte collectif qui précède. Il est clair que ce texte-ci est à lire à partir de ce que nous avons formulé ensemble ; il cherche d'ailleurs à dégager le rapport économique sur lequel repose le contrôle de notre corps, contrôle que nous avons analysé auparavant.

Tandis que nous échangeons nos expériences sur la contraception et l'avortement, nous cernons de mieux en mieux les rapports de pouvoir, mais sans qu'apparaissent les rapports économiques qui en sont solidaires. Et c'était sans doute suffisant pour identifier le réformisme de certaines pratiques et s'en démarquer.

Pour ma part, j'ai ressenti que nous n'étions pas allés au bout de l'analyse (nous n'en avons peut-être ni le temps ni le désir immédiat). J'ai écrit ce texte d'abord pour mettre au clair mes propres idées, tout en ayant conscience que la signification politique d'un texte individuel était très différente de la pratique d'écriture collective que nous essayions d'avoir au même moment dans le groupe de travail.

Quand j'ai communiqué ce texte au groupe, une discussion de fond a commencé : chacune a senti que la question soulevée nécessitait, pour que nous puissions y répondre collectivement, un long travail

● Pour dire dans le mouvement où nous en sommes : notre situation économique, notre rapport au travail, les luttes que nous menons sur ce plan.

● Pour examiner si les concepts du marxisme restent pour nous un moyen de théoriser notre lutte de femmes.

● Enfin pour dire comment actuellement nous articulons notre pratique de lutte idéologique dans le mouvement et notre lutte sur le travail, pour un revenu qui nous permette de vivre et d'être dans le mouvement.

C'est parce qu'il entraînait toutes ces questions que nous avons décidé de publier ce texte tel quel au plus tôt, tout en envisageant un travail collectif sur tous les problèmes que nous avons abordés, en vue d'une brochure. Pour s'associer à ce travail, contacter quelqu'une du groupe, aux réunions de « Politique et Psychanalyse ».



## comme ... GRATUITE

A première vue, ce mot d'ordre ne pose pas clairement nos exigences sur la maternité que nous voulons : il ne fait pas état des enfants que nous voulons avoir, mais que nous ne pouvons assumer parce que nous ne disposons pas d'un revenu suffisant ou de temps à leur consacrer. On décourage aux Etats-Unis les mères célibataires de garder leurs enfants (même si elles en ont le désir) en leur faisant apparaître qu'elles seront incapables de les élever avec leur faible revenu, avec la nécessité d'assumer à la fois un travail hors de chez elles et les soins d'éducation. Ces femmes voient leurs enfants adoptés par d'autres familles plus aisées, au lieu de recevoir de l'Etat un revenu suffisant pour les élever. Notre lutte doit aussi faire reconnaître que la maternité est une fonction productive dans la société capitaliste, et donc en faire payer le coût au capital : non seulement la prise en charge des frais médicaux de la maternité, mais aussi des coûts d'éducation et des soins qui retombent sur les femmes (du prix des livres de classe au paiement des heures de son travail de mère). Cela, le mot d'ordre ne l'exprime pas. Cet aspect montre une limite.

Mais peut-être faut-il situer ce mot d'ordre, pour en dégager la signification politique, non dans le contexte de la maternité, mais dans celui de son refus. La gratuité de l'avortement et de la contraception prend alors cette signification : nous, femmes, affirmons nos désirs et nos besoins sexuels et refusons de payer pour pouvoir les satisfaire. Si nous refusons d'être mères, nous ne voulons pas avoir à payer pour cela.

Les femmes, pour pouvoir disposer de leur corps selon leur désir, doivent en passer par la loi qui régit l'appropriation de tout autre objet susceptible de satisfaire les besoins de l'individu : la consommation. Pour avoir accès au plaisir, la femme doit racheter son propre corps. C'est le revers exact du coût de la prostituée pour l'homme qui veut satisfaire ses besoins sexuels sans passer par la loi du mariage, c'est-à-dire sans avoir à assumer la prise en charge économique d'une famille. Il ne s'agit pas ici de ramener l'oppression de la femme à celle de l'homme (précisément, la prostitution fait apparaître toute la différence entre être obligé d'acheter un objet sexuel, devoir se vendre soi-même comme objet sexuel) ; mais de remarquer que lorsqu'on veut réaliser ses désirs tout en échappant au travail que représente pour la femme, la maternité, et pour l'homme la charge d'une famille à entretenir, on se trouve devant la nécessité de payer, autrement dit devant la nécessité de travailler pour pouvoir le faire.

Pour avoir son corps, la femme ne paie pas tel homme en particulier — celui avec qui elle aura des rapports — comme dans le cas de la prostitution. C'est au capital que la femme paie la somme qui va l'affranchir de la maternité, lui permettre d'avoir un corps pour le plaisir et plus pour le travail. Et il ne s'agit pas, en disant capital de penser au capitaliste individuel qui tient une clinique privée et possède un trust de produits pharmaceutiques : peu importe le bénéficiaire individuel, ce peut être d'ailleurs une femme, une avorteuse qui n'a pas le revenu d'un Président Directeur Général, évidemment.

C'est tout le système en effet qui bénéficie de cette situation ; car il n'est pas pour la femme d'autre solution, pour avoir son corps, que d'avoir de l'argent — en travaillant elle-même, ou en se mariant et en prélevant le coût des contraceptifs sur le revenu du ménage qu'elle aide à subsister par son travail de ménagère et de mère. La femme est contrainte de rentrer :

— Dans l'institution (le mariage : prostitution légale).

— Dans le salariat (autre prostitution : se vendre comme force de travail).

Tout le système bénéficie de cette situation, et chaque homme en particulier : si la femme est dans la situation de l'esclave qui doit payer pour s'affranchir, avoir son propre corps chaque fois qu'elle désire une relation avec un homme, il est clair que le rapport de pouvoir dans cette relation même, ne sera pas en sa faveur.

Le mot d'ordre : contraception - avortement libres et gratuits exprime au contraire notre refus de rentrer dans l'institution et dans le salariat. Nous affirmons notre droit d'avoir un corps et des désirs sans en passer par la nécessité de payer, donc sans en passer par la loi du travail forcé.

Ce mot d'ordre surgit d'une lutte globale contre tous ceux qui bénéficient de notre oppression : elle comprend aussi bien la lutte contre les profits que font les trusts pharmaceutiques en nous obligeant à consommer des contraceptifs qui ne sont même pas au point, ou contre les gynécologues qui nous font payer des consultations, que la lutte d'une femme individuellement pour que son ami l'aide à payer le coût d'un avortement, que la lutte contre le coût même de l'avortement. Si je parle de lutte quand une femme demande à un homme qu'il l'aide à payer le coût d'un avortement, c'est qu'il est déjà important qu'une femme cesse de se considérer comme seule responsable des grossesses non désirées, seule responsable des techniques anticonceptionnelles. Mais il est clair que cette prise en charge financière par l'homme peut être un moyen de renforcer la dépendance de la femme à son égard, au moment où l'expérience de l'avortement fait justement apparaître l'oppression que subit son corps de femme dans la sexualité, et peut la conduire à vouloir rompre une relation.

Tant que l'on considère l'avortement comme une fin en soi, peu importe qui en assume le coût — pourvu que ce ne soit pas la femme. Mais si on l'envisage à partir de la nécessité de notre autonomie, sur le plan économique aussi bien qu'affectif, la revendication de la gratuité et la lutte contre l'Etat sont pour nous la seule possibilité.

Ce sont toutes ces luttes qui sont menées dès aujourd'hui par les femmes qu'exprime la revendication de la gratuité des techniques anticonceptionnelles. La lutte sur les coûts qu'on nous fait payer, en tant que femmes, pour pouvoir disposer de nos corps, ne se dissocie pas de la lutte contre le pouvoir qui s'exerce sur nos corps.

Or, jusqu'à maintenant, quand nous sommes intervenues sur ce point, la gratuité a été plutôt revendiquée comme une mesure qui devrait mettre fin à la pénalisation des femmes des basses classes et instaurer, face à l'avortement et au risque médical qu'il comporte, une sorte de « justice » entre riches et pauvres. Et il est en effet certain que le coût des techniques contraceptives et de l'avortement joue actuellement dans le sens d'un plus grand contrôle sur le corps des femmes de la classe ouvrière : chacune sait qu'elles avortent dans des conditions désastreuses, qu'elles ne peuvent envisager, à cause du prix, des interventions fréquentes — donc que leur sexualité se trouve davantage réprimée, ou condamnée, à la procréation : il leur faut faire face au fardeau de la maternité. Mais là n'est pas le scandale. Ce n'est pas parce que certaines femmes peuvent, dans les milieux bourgeois, s'offrir des consultations chez un gynécologue ou des avortements dans des super-cliniques que le système est plus « juste » à leur égard :

— Le risque de procréation et de grossesse non-souhaitée est toujours assumé par la femme seule. En tant que mère possible, elle sera également seule responsable de son enfant.

— La justice que l'on invoque est, une fois plus, la justice du système, la logique capitaliste au plan sexuel : il faut payer (donc pour cela travailler) pour satisfaire ses besoins et avoir le droit de survivre. Dans l'affaire de Bobigny, la « punition » que constitue l'amende indique très clairement qu'il faut payer non seulement pour avoir accès au plaisir, mais encore pour avoir

ainsi transgressé la morale, l'éthique du travail et de la consommation. Reste à savoir si nous allons continuer à invoquer cette justice dont le premier principe est de nous obliger, nous, toutes les femmes (et pas seulement les femmes du prolétariat), à racheter la possibilité de disposer de notre corps quand notre désir a d'autres orientations que la productivité... ici ce n'est pas à partir de leur situation (ou de celle de leur mari) dans la hiérarchie sociale que les femmes s'opposent ou non au système capitaliste : elles se trouvent toutes, en tant que femmes, sur des positions de classe, sur des objectifs qui remettent en cause les rapports capitalistes. Nous affirmons nos désirs et nos besoins face à un système qui les nie, et nous refusons, pour les satisfaire, de devoir passer par la loi du travail salarié : c'est là un objectif communiste (1).

Les femmes les plus réactionnaires ont parfaitement perçu ce caractère communiste de la revendication de gratuité, alors qu'il nous a parfois échappé. Ainsi ce professeur de droit pénal à la Faculté de droit de Rouen, qui écrivait dans *Le Monde* du 22 novembre dernier. Après avoir déclaré que « lui paraissait indigne du nom de femme la personne qui entretient volontairement des rapports sexuels avec un homme dont il lui serait inconcevable de conserver l'enfant », elle poursuivait :

« Nous avons déjà dit que nous considérons les rapports sexuels comme un acte normal de la vie quotidienne, mais, on voudra bien nous accorder que la satisfaction sexuelle n'est tout de même pas plus vitale que le besoin de manger ou de se protéger du froid. Or, personne n'a jamais soutenu que, à l'exception des situations particulières qui justifient le jeu de la solidarité sociale, tout citoyen avait un droit acquis à l'égard de la collectivité à être nourri, logé et vêtu gratuitement. Si on voulait même passer sur la question du principe, la mise en œuvre de la gratuité serait impossible à organiser dans un domaine où les besoins varient éminemment selon les individus et où il est bien difficile de faire la distinction entre le normal et le pathologique. Il serait de toute évidence contraire à l'égalité des citoyens que telle femme avorte dix fois alors que telle autre ne fera pratiquer qu'une seule intervention... »

Bref la sexualité est un luxe ; la conception de l'égalité interdit de penser les différences des individus dans leurs désirs et leurs besoins : définition toute bourgeoise de l'égalité qui opère par nivellement de toutes sur une norme, au-delà de laquelle on tombe nécessairement dans le pathologique. Rien d'étonnant à ce que, quelques lignes plus loin, M.-L. Rassat (puisque c'est le nom de cette femme à qui le droit pénal et la conception de l'égalité qu'il véhicule ont visiblement contribué à faire perdre de vue et son intérêt de femme) réclame pour le père un droit de décision sur la naissance de l'enfant, la possibilité de s'opposer à l'avortement. Nous retirer le pouvoir de décider de notre corps est étroitement lié à la contrainte de payer pour avoir un autre corps qu'un corps de mère, de productrice. Et au fait de ne pas se poser de question sur la sexualité qu'on nous autorise, avec ou sans moyens anticonceptionnels : une sexualité où nous sommes en situation d'oppression.

Le fond du problème, c'est que la gratuité de l'avortement et de la contraception impose la logique ouvrière face à celle du capital : « Tout citoyen a un droit acquis à l'égard de la collectivité à être nourri, logé et vêtu gratuitement. » Quand on demande une augmentation de salaire pour le même travail qu'auparavant, à cause de l'inflation par exemple, on n'affirme rien d'autre que ce droit à la survie. La lutte des femmes pose comme faisant partie de la survie le droit à une vie sexuelle qui ne débouche pas sur la production d'enfants. Et parce que le système nous a exclues, pour notre travail de mère, du salaire, nous ne pouvons pas formuler ce droit en augmentations de salaire ; donc nous revendiquons la gratuité. Et cela se retourne contre le capital lui-même, car une telle revendication cesse de lier la satisfaction de nos besoins à l'acceptation du travail. Nous ne demandons pas par là d'être « prises en charge » par l'Etat comme nous le serions par un homme.

Nous ne nous considérons pas comme des « défavorisées » qui demanderaient que s'exerce en leur faveur la « solidarité sociale », sans remettre en cause son autre face : la négation de nos besoins et de nos désirs par le système capitaliste. Bien que cela prenne la forme d'une revendication économique, ce n'est pas un aménagement de la situation que nous demandons, mais un refus que nous exprimons : refus de la maternité capitaliste, refus de la structure de pouvoir qui nous opprime jusque dans nos rapports avec les autres et notre vie sexuelle ; refus de lier la satisfaction de nos besoins et la réalisation de nos désirs aux nécessités productives du capital. Quand nous réclamons la gratuité de l'avortement et de la contraception, nous ne « sollicitons » rien d'une instance que nous reconnaitrions de ce fait : l'Etat. Nous disons plutôt notre révolte politique contre le système.

(1) Rien à voir avec ceux du P.C. ! Ce n'est pas parce qu'un terme a été détourné au point de devenir le symbole du réformisme qu'on doit se priver de l'utiliser. Nous pouvons, à partir de notre lutte concrète de femmes, lui redonner un contenu révolutionnaire et offensif.





Les bruits qui courent: "les féministes sont bottées et casquées"

## féministes

On parle beaucoup dans le Mouvement des Féministes Révolutionnaires. Outre que celles qui reçoivent cette étiquette ne la revendiquent pas toutes, il y a parmi lesdites « F.R. » tellement d'options, qu'il est difficile de parler de « ligne générale ».

Néanmoins, on essaye d'exposer ici l'histoire de ce groupe et ce que les femmes qui y ont participé en ont dégagé.

Nous pensons que cette mise au point permettra de mieux comprendre où nous en sommes et de ne pas nous figer dans des images plaquées de l'extérieur, souvent très fantaisistes.

### LES FEMINISTES REVOLUTIONNAIRES (première partie)

C'était au début de ce qui devait plus tard — de ce qui était déjà connu sous le nom de Mouvement de libération des femmes.

Un soir d'octobre 1970 à une assemblée générale, des filles se déclarèrent Féministes Révolutionnaires. Pourquoi Féministes, pourquoi Révolutionnaires, pourquoi le dire ?

— Pour nous, féministes, ça voulait dire :

**D'ABORD POUR LES FEMMES.** Cela semblerait évident dans un mouvement de femmes mais ça ne l'était pas pour tout le monde. La mauvaise conscience des femmes sortant sous la forme d'une compulsion à se culpabiliser sur la lutte des classes, à l'opposer à la lutte des femmes comme si celle-ci allait à l'encontre de la lutte des classes, et contrairement, à vouloir faire rentrer de gré ou de force la lutte des femmes dans les schémas de la lutte des classes.

— Féministes ça voulait dire :

**POUR LES FEMMES ET AVEC TOUTES LES FEMMES.** Ce n'était pas évident pour tout le monde non plus. Certaines disaient qu'il n'y avait pas de « NOUS » des femmes, et pourtant c'est bien en tant que femmes qu'elles étaient réunies. Elles excluaient les bourgeoises des femmes opprimées, et pourtant elles se disaient bourgeoises.

« Nous », on sentait bien qu'il y avait un NOUS des femmes, que « femme » était notre première identité, avant prolétaire ou bourgeoise. Mieux, nous sentions que jusque dans leurs identités de classe différentes les femmes avaient un point commun : c'était de les avoir à travers un homme (le père ou le mari).

Parmi nous, certaines pensaient que cela faisait des femmes une classe, d'autres une caste, et beaucoup s'en fichaient : pensaient simplement que toutes les femmes ont quelque chose en commun, et que c'était de ce commun qu'il fallait partir.

Féministes donc d'abord parce que ça veut dire : « D'abord pour les femmes. » C'est ce que ça a toujours voulu dire depuis un siècle environ que le terme existe.

Nous nous sentions en liaison avec les « femmes pour elles » qui ont existé avant nous, lutté avant nous. Cette solidarité non plus n'allait pas de soi. Les autres la refusaient parce que féministes c'est péjoratif, parce que ces ancêtres étaient réformistes. Mais ce n'est pas pour ça que le terme est devenu péjoratif. Qui l'a rendu péjoratif et pourquoi ? Le refuser pour nous c'était concourir avec ceux qui ont passé sous silence ou déformé la lutte des femmes, avec ceux qui ont ridiculisé les femmes qui osaient lutter pour elles-mêmes, avec ceux qui ont fait de la suffragette l'image-épouvantail qu'on brandissait devant les velléités de révolte.

Nous n'allions pas leur abandonner ces femmes, leur révolte, la nôtre. Nous n'allions pas continuer à courir en courbant la tête sous les huées, à la recherche d'un terme qui conviendrait à ces messieurs. Quelque mot que nous trouvions ils nous le renverront sali. C'est notre révolte elle-même qui est sale pour eux, qui est ridicule, qui est réactionnaire, réformiste et petite bourgeoise, comme les « bonnes femmes » et leurs histoires, cachées, couchées !

Si nous revendiquions toute cette honte, pourquoi pas le terme ? Et si nous commençons à reculer devant l'injure jusqu'où irions-nous ? Pour nous c'était important, c'était le début du renversement de leur ordre et de leur loi que de nous dénommer du terme de leur dérision et de leur opprobre : féministes. Ce n'est pas grâce aux pelées et aux tondues du groupe « Féministes Révolutionnaires », non, que le terme a commencé à changer de sens. Mais comme le mouvement existe, qu'il est vivant, qu'il commence à être grand, qu'il est partout, et qu'il est pour les femmes, on l'appelle féministe et on rit de moins en moins.

— Pourquoi révolutionnaire ?

Révolutionnaires ça voulait dire pour nous « radicales ». Pas d'amélioration des conditions de détention, mais tout chambarder.

Ça voulait dire aussi que la lutte des femmes si elle est menée jusqu'au bout, jusqu'à la destruction totale de l'ordre patriarcal, remet en question les fondements même de la société, donc en fiche un coup à pas mal d'autres choses. Par exemple on n'avait pas d'inquiétude de « s'intégrer » dans le capitalisme et de risquer d'opprimer les ouvriers à notre tour (c'était, c'est toujours la vision d'horreur qui se présente en premier à pas mal de filles quand elles entendaient parler du Mouvement, et à tous les mecs ; comme on sait par le nombre de femmes qui oppriment des ouvriers, c'est en effet un danger très menaçant et très immédiat !).

Parce que : vous imaginez une société capitaliste sans famille ? (Même Hector Malot ne pourrait pas.)

— Révolutionnaire ; c'était pas — surtout pas — une façon de se raccrocher aux « révolutionnaires » — vous savez ces fils de famille qui ont reçu en héritage le bien suprême, la Révolution avec un grand R, et l'octroient parcimonieusement aux masses méritantes — mais, disent-ils, il n'y a plus beaucoup de masses méritantes, « ils ont la télé ces salauds, l'ouvrier n'a plus de respect, il s'embourgeoise, une voiture c'est foutu pour la conscience de classe », tandis que les fils de famille, eux, ont une conscience qui est d'une autre classe, elle, qui résiste au confort, ce n'est pas eux que leurs frigidaires empêchent de penser juste, et pour tout le monde qui plus est, il faut dire qu'ils ont de l'entraînement le confort c'est une question d'habitude (penser pour les autres aussi).

Donc on ne voulait pas faire partie des privilégiés, des actionnaires de la Révolution, on ne voulait pas de part au porteur de leurs « programmes de transition », ni de leurs querelles : l'U.R.S.S. est-elle un Etat ouvrier dégénéré ou un Etat capitaliste d'Etat ? Si c'est ça l'essentiel eh bien on préfère donner (comme dit Simone) dans l'inessentiel.

Révolutionnaires : on prenait en charge notre révolution — on ne pensait pas que c'était une pierre qu'on apportait à l'édifice commun, ni qu'on confierait nos « revendications » au grand livre blanc pour que les « révolutionnaires » l'ouvrent au matin du grand soir et se disent : « Tiens voyons ce que

Voici une féministe casquée →



Voici une féministe bottée ←



## évolutionnaires

veulent les bonnes femmes. » On ne voulait pas faire partie de la Grande Révolution Socialiste parce qu'on n'y croit pas. On ne croit pas qu'il existe un schéma valable pour tout le monde pensé par quelques-uns et appliqué par quelques autres. On ne croit pas aux fronts principaux et secondaires, ni aux contradictions principales et secondaires... Mais il y a l'oppression — non —, les oppressions, multiples, combinées, tout le monde à la fois oppresseur et opprimé.

On croit que la meilleure façon de comprendre les autres opprimés, c'est de lutter contre notre oppression, et la même chose pour eux.

Révolutionnaires ça voulait dire justement que des femmes luttant pour elles-mêmes ça risque de donner des idées aux autres opprimés, comme les Noirs luttant pour eux-mêmes ont donné des idées aux femmes. Tous les opprimés luttant en même temps — et pas sagement à tour de rôle — eux-mêmes, à partir d'eux et pour eux — et pas à partir d'un schéma universel pour l'homme universel — ça risque de foutre un coup à la grande révolution, ça risque d'attaquer sérieusement l'oppression de tous les côtés et là où elle est, ça risque de faire la révolution.

— Pourquoi le dire ?

On aurait préféré pas. On aurait préféré que ça aille de soi, en fait, ça nous semblait invraisemblable d'avoir à préciser à l'intérieur d'un mouvement de femmes qu'on était d'abord pour les femmes. Mais c'était ainsi. A l'époque ça n'allait pas de soi. Cette question coinçait tout. On ne pouvait plus travailler, on avait passé l'été en engueulades stériles.

Alors à la rentrée les filles qui étaient d'accord là-dessus ont décidé de se réunir ensemble pour pouvoir reprendre le travail et la discussion.

Les féministes étaient plus et moins que cet accord minimal. Plus parce que ce n'était qu'une base de départ, à partir de laquelle en travaillant ensemble, on développait des façons communes d'aborder des questions précises de la lutte. Moins parce que d'autres facteurs jouaient dans la composition du groupe : le hasard de la visite des groupes par les filles qui arrivaient, les affinités.

Vers janvier 1971, si le groupe Féministes Révolutionnaires s'est dissous, il y a bien entendu autant d'interprétations de cette fin qu'il y a de filles à l'avoir vécue.

Il y avait des tensions comme dans tous les groupes, à tous les niveaux : on n'avait pas toutes la même façon de concevoir les priorités, les centres d'intérêts, les façons de travailler, les modes d'action. On n'avait pas toutes la même conception du groupe, de sa fonction. Il ne servait pas les mêmes buts, n'occupait pas la même place pour toutes, on n'avait pas toutes le même rapport affectif au groupe et aux autres filles du groupe. Et c'est en fonction de tout ça aussi que les explications de sa fin divergent.

Mais ce qui a permis à ces tensions et à ces divergences de mener à l'éclatement, c'est la raison d'être fondamentale du groupe.

Il s'était créé surtout en réaction à l'opposition extérieure et à l'impossibilité de discuter avec les gauchistes. Or à la fin de l'hiver il est apparu que le Mouvement tout entier était dans la pratique, sinon dans son discours, centré sur les femmes. Il est devenu possible pour nous de travailler partout. L'accord général qui nous avait réunies, réunissait maintenant tout le Mouvement. La pression extérieure qui nous avait réunies avait disparu, et c'est non pas ce qui a motivé, mais c'est la condition objective qui a permis la dissolution du groupe. → Suite P.9

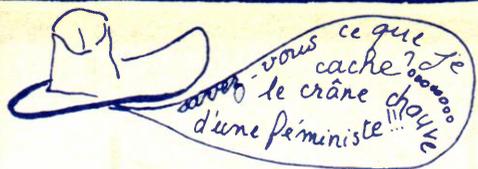


Y a encore un bémol.

Le groupe Musique n'a pas de local pour faire du bruit, beaucoup de bruit même, car on sort notre batterie des grands jours. Même que la fanfare ne fanfaronne plus tellement faute de moyens : instruments à vent et local. Alors, on en a ras-le-bol de faire de la zizique dans notre coin, on sent nos talents diminuer de jour en jour, on se lève la nuit pour pleurer et on se console comme on peut...

Les musiciennes latentes et battantes peuvent rencontrer d'autres musiciennes vacantes qui les accueilleront avec tambours et trompettes 11 rue Blomet, 5<sup>e</sup> étage à gauche.

Une femme de Gien (Loiret) désire rencontrer d'autres femmes. Contacter Judith, 5 rue Bernard-Palissy.



### LES FEMINISTES REVOLUTIONNAIRES (deuxième partie)

Deux tracts parus en octobre 1971 (dont nous donnerons l'intégralité dans un fascicule à paraître) se démarquant par rapport au gauchisme et à l'analyse marxiste traditionnelle servent de catalyseurs au redémarrage des F.R. L'un d'eux appelait à la constitution d'un Groupe féministe révolutionnaire, n'ayant rien à voir avec une visée totalitaire mais s'opposant à la notion d'organisation politique.

Dès les premières réunions, l'accent est mis sur la volonté d'empêcher l'apparition de toutes tentatives de leadership d'une ou de plusieurs femmes, de **dénoncer et d'analyser le pouvoir** en nous, autour de nous, parmi nous ; de **briser le rapport au savoir** et aux spécialistes ; de s'opposer au centralisme qui nous semble menacer la mlr dans son ensemble — d'où des éclats en A.G. contre certaines utilisations du sigle M.L.F. D'autre part, nous sommes pour toutes tentatives de groupes réclamant autonomie idéologique, d'action et de financement et nous refusons de considérer que des projets ou initiatives différents sont exclusifs les uns des autres. Les inconvénients des grandes réunions qui ne permettent pas à toutes les femmes de s'exprimer et qui favorisent donc les prises de pouvoir devaient être contrebalancés par la formation de petits groupes que l'on a appelés groupes d'expérience personnelle, de prise de conscience, de prise parole, etc. Ces petits groupes se sont multipliés, mais nous avons gardé des réunions générales hebdomadaires (dites de coordination).

A ce moment de mise au point où nous discutons du pouvoir, de sa destruction, des spécialistes, etc., le grand groupe cherche et semble trouver une façon de s'exprimer simple, concrète et satisfaisante : chaque femme parle, les autres sont attentives, il n'y a en général pas de monopolisation de la parole.

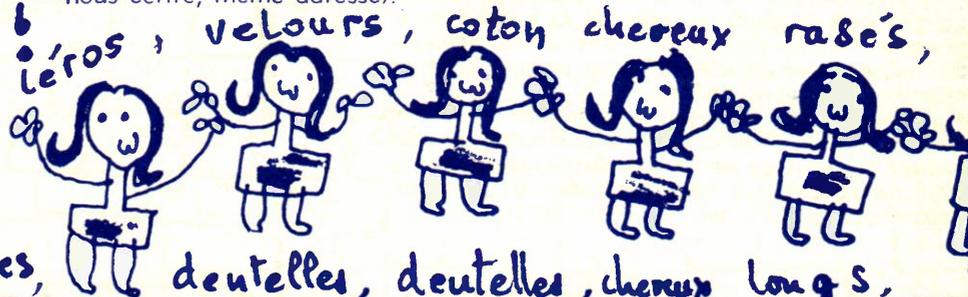
Vient l'épisode du 14 janvier 72 : l'affrontement à la Villa Montsouris. Une image très fautive du mouvement en sort, le réduisant à deux tendances : psychanalyse et politique — et féministes révolutionnaires, et les positions mêmes de ces deux tendances ne sont guère claires. Enfin, un phénomène grave apparaît : l'identification rigide au groupe qui écrase, paralyse les individus qui ne s'expriment plus du tout en leur nom et que la pression et l'appartenance à un groupe amènent à s'exprimer dans la peur.

Puis c'est l'arrivée dans quelques-unes de nos réunions de quelques femmes du groupe Psych. et Po. Malaise. Impression de manipulation. Retour en force de la tendance à tenir un discours abstrait, intellectuel, qui forme un clivage net et immédiat entre celles qui peuvent manier un tel langage et les autres, réduites à l'écoute, qui ne peuvent plus intervenir. Nous remarquons cette rupture et constatons qu'elle ne nous convient pas, mais nous restons impuissants devant ce problème. Cependant, le retrait des filles de Psych et Po aux réunions suivantes ne changera rien : le grand groupe ne retrouve plus sa cohésion première et devient parfaitement inefficace au niveau de la discussion. C'est alors que nous nous pardons en sarcasmes et délire paranosystématiques contre le groupe Psych et Po, faute de pouvoir nous expliquer avec les femmes de ce groupe sur les critiques réelles que nous formulions.

Nous nous sommes toutes lassées de devoir nous définir en opposition à Psych et Po, et le grand groupe a fini par se disséminer. Par ailleurs, des petits groupes fonctionnaient sur l'origine du patriarcat, le travail ménager,

**Jabots, bottes, robes à fleurs, casques,**

**GILLES, CANONS, dentelles, béros, velours, coton, cheveux rasés,**



Depuis le début du Mouvement (été 70), nous étions tentées par les groupes de prise de conscience, inspirées de l'expérience des Américaines, comme par une façon radicalement nouvelle de travailler à partir de nous et sur nous. Il y eut des tentatives durant l'hiver 70, mais les résistances nombreuses à cette forme de travail et de rapport entre nous, ne furent vraiment surmontées qu'au cours de l'hiver suivant, grâce aussi à l'arrivée de certaines femmes qui revenaient des U.S.A.

Le texte qui suit est la transcription d'une discussion qui a eu lieu entre une vingtaine de femmes participant à différents groupes depuis environ un an.

#### GROUPES D'EXPERIENCE, DE PAROLE, DE PRISE DE CONSCIENCE, ETC.

Les groupes de prise de conscience ne sont pas de la psychanalyse sauvage ou de groupe. Nous ne sommes pas malades et aucune n'a le droit d'infuser quelque chose aux autres. Il s'agit d'un processus de déculpabilisation. « Ce n'est tout de même pas une maladie d'être femme ». Ils ont pour but de développer les liens entre femmes, de voir que les problèmes de toutes les femmes sont nos problèmes ; les problèmes des femmes mariées par exemple pour les homosexuelles. On apprend à écouter les femmes, à leur parler, à formuler mieux ce qu'on n'arrivait pas à formuler. On s'aperçoit ainsi qu'on arrive mieux à écouter les femmes qui n'ont pas la même expérience que nous.

#### COMMENT SE FORME LE GROUPE ?

Certains se sont formés par hasard, au cours d'une réunion des Féministes révolutionnaires par exemple, d'autres par affinités. Dans les premiers groupes, on s'aperçoit qu'il s'agit de s'accepter toutes avec nos différences : — On a parlé des préjugés qu'on avait les uns envers les autres. C'est important de se dire pourquoi on ne s'était jamais remarqué auparavant, pourquoi on n'a pas d'affinités. — Les affinités et la séduction, c'est culturel. Les groupes doivent-ils être constitués d'homosexuelles, d'hétérosexuelles, de bisexuelles, mélangées ou séparées, hétérogènes ou non du point de vue social ; mais il y a si peu de prolétaires au M.L.F. qu'elles sont forcément mélangées aux

autres. On a plutôt envie d'un certain éventail au sein du groupe, quitte à faire un deuxième groupe sur des problèmes spécifiques ; par exemple, certaines ont envie d'être dans un groupe de femmes toutes homosexuelles, car c'est leur vie actuellement. On a envie de parler du présent et c'est plus facile quand ça correspond à une pratique commune, autrement il y a beaucoup de réticence à parler, car le clivage homo-hétéro est important. Un groupe s'est constitué pour écrire un livre sur l'homosexualité.

Mais en fait, qu'ils se soient constitués par hasard ou par affinités, les groupes ont à peu près le même pourcentage de réussite ou d'échec. Il faut dire

difficile de s'écouter les unes les autres et que plusieurs groupes n'ont pas marché à cause de cela ; on reproduisait les schémas de la société au début sans s'en rendre compte.

— On ne s'écoutait pas les unes les autres, chacune parlait pour elle.

— Une fille s'est constituée en leader et ne pouvait pas recevoir la parole des autres. Cette différence n'a fait que s'accroître pour devenir intolérable pour certaines.

— On s'est polarisées sur les problèmes d'une fille qui à un moment ne pouvait plus le supporter. Cela fonctionnait comme quatre ou cinq personnes braquées sur une autre. On parlait de tout, de pourquoi un Mouvement de libération des femmes, mais ce n'était pas un vrai groupe de prise de conscience, et les divergences sont apparues très nettes.

— Le soutien manquait envers la femme qui parlait, quelquefois cela tombait à plat.

On s'est rendu compte aussi qu'il y avait une coupure entre ce que l'on disait et la façon dont on vivait.

— On découvre combien on se baratine, comment on vit avec une fausse image de soi.

— On n'aime pas tout le monde, on n'aime pas toutes les femmes. A partir de là, il a fallu recommencer à parler.

Et puis même avec des femmes qui sont comme nous au Mouvement, on a peur de parler de soi. — On a peur de dire tout, d'être jugée, bien qu'on ait décidé de ne pas se critiquer. Certaines femmes préfèrent ne pas commencer parce que cela prendrait trop de temps, emmerdrait les autres d'expliquer les problèmes auxquels elle se heurte.

Pour nous c'est important de parler de ce côté négatif, car la pression de la société est telle que c'est dur de s'en sortir et de changer nos rapports entre femmes.

— On n'arrêtais pas de se dire qu'on s'aimait bien, mais c'était fusionnel. En fait on n'arrivait pas à se parler, et on ne s'aimait pas.

— On a vécu ensemble à Pâques, c'était bien, mais dès que cela a paru quelque chose de durable, certaines ont eu peur : ce n'est pas parce qu'un groupe marche qu'on est prêtes à vivre ensemble. Cependant, il y a des groupes qui ont réussi à dépasser cela.

— Quand ça va pas entre nous, on se fait des scènes, ainsi on peut se dire des trucs sans que ça



aussi que certains groupes ont démarré sur les bases de l'article des Américaines (cf. Perspectives des groupes de prise de conscience) qu'ils ont modifiées par la suite, d'autres ont improvisé. MAIS POURQUOI ON A FAIT DES GROUPES ?

Pour former un mouvement de masse : des femmes partant de la base, sans leaders, où l'on se prend en charge soi-même, pour devenir autonome et indépendante. Quoique cela, on se le dit après coup. Au début on y rentre individuellement, parce qu'on en a envie.

QUELQUES GROUPES PARLENT  
Ce qui nous a d'abord trappé, c'est que c'était très

S  
U  
I  
T  
E  
?

devienne catastrophique. L'agressivité est désamorcée.

Pour d'autres, le groupe a permis de changer les rapports entre elles et avec les autres.

— On a pu vivre à trois dans un appartement de deux pièces grâce à l'existence du groupe qui nous avait appris à parler de nos problèmes.

— J'ai divorcé.

— Quand une femme a un pépin dans sa vie professionnelle, c'est le problème de tout le groupe. On a réussi à se faire des amies, on voudrait faire un bouquin, une histoire du groupe.

Enfin « le groupe qui marche depuis le plus longtemps ».

— On s'est constituées par affinité à partir d'une réunion Féministes révolutionnaires. On s'est promis de ne pas s'agresser, de laisser quelques secondes de silence après que chaque fille ait parlé. Une fille avait tendance à analyser en utilisant la psychanalyse et à demander une prise en charge. Cette fille, étant bisexuelle, ne se sentait pas conforme à l'image de l'homosexuelle. De plus, elle n'était pas d'accord avec la règle du secret. Un couple s'est créé et a pu parler de ses problèmes, ce qui l'a beaucoup aidé. Cela développe plus une relation de groupe que d'ordinaire. On a fait des rêves collectifs, des psychodrames : la jalousie, les libertines ; on a fumé, on a fait de la musique. Une fille présente pendant neuf mois a quitté le groupe ; elle travaille maintenant comme une folle et on n'arrive pas à la voir.

Pour régler un moment le problème des relations privilégiées, on a fait l'amour ensemble. On a décidé de retravailler autrement, d'ouvrir le groupe parce qu'on n'est plus que cinq et que dès qu'une a la grippe cela ne fait plus que quatre. Il n'y a pas eu d'élément moteur du groupe, c'était une fille différente selon le cas.

#### SUR QUOI DEBOUCHENT CES GROUPES ?

— Ils peuvent déboucher sur n'importe quoi : de l'écriture, des activités manuelles, de la musique, une vie collective, rien, etc...

— Les groupes d'homosexuelles voulaient déboucher sur la constitution d'un front d'homosexuelles. Actuellement donc, dix groupes fonctionnent régulièrement, certains depuis le début, d'autres sont constitués de femmes qui ont déjà participé à des groupes, qui même s'ils se sont dissous ont été des expériences positives. L'important, c'est de savoir que ce n'est pas facile de rompre avec tous nos réflexes d'opprimées et que quelque chose se développe en nous : notre solidarité de femmes, ce que nous appelons notre conscience féministe, avec tout ce que cela suppose de rejet de la société mâle, et notre immense révolte, cette conscience politique qui ne se range dans aucun tiroir et qui risque de changer pas mal de choses.

Permanence des groupes d'expérience : 73 rue Buffon, Paris-5<sup>e</sup>, le lundi de 18 à 20 heures. Si vous habitez la province ou la grande banlieue, bref si vous ne pouvez pas vous déplacer, écrivez-nous, nous essaierons d'assurer la coordination.

Traduction d'un texte américain de 1970, que certains groupes ont utilisé pour « démarrer ». Il nous semble maintenant beaucoup trop formaliste, mais nous choisissons de le publier, car il peut avoir la même fonction pour de futurs groupes, que pour nous.

#### PERSPECTIVES DES GROUPES DE PRISE DE CONSCIENCE

Pour former un groupe de prise de conscience, 6 à 10 femmes se réunissent régulièrement. Un sujet de réflexion est choisi et chaque femme apporte le témoignage de ses expériences personnelles. Elle parle sans limite de temps, à moins que le groupe en ait décidé autrement. Aucune femme ne doit être critiquée, ni recevoir un jugement de valeur à propos de son témoignage, par les membres du groupe. On peut lui poser des questions pour clarifier ce qu'elle vient de dire. Il est préférable de ne pas relater ou résumer un témoignage à quelqu'une absente du groupe un certain jour. Le témoignage est personnel et confidentiel, en principe il ne doit pas sortir du groupe, surtout ne pas être utilisé contre une des femmes.

Quand chaque femme a apporté son témoignage, le groupe en tire les généralisations. Bien que chacune de nos expériences ait été individuelle, l'oppression a pris des formes similaires. La généralisation aide à découvrir ces constantes dans l'expérience des femmes. Assez rapidement dans un groupe les femmes commencent à avoir une idée claire des mécanismes d'oppression.

Le fonctionnement d'un groupe de prise de conscience est très simple : en principe les femmes parlent entre elles de leur expérience vécue. Cependant, dans la réalité ce n'est pas si facile. En raison de notre oppression, il est difficile pour les femmes de se parler ouvertement, de se faire confiance. Il faut au moins 4 à 6 semaines à un groupe pour démarrer réellement, à cause de cette réserve initiale. Une fois que les femmes commencent à s'ouvrir les unes aux autres, des problèmes peuvent surgir. Les femmes ont des idées différentes sur les solutions à un même problème. Ces différences, souvent politiques, deviennent cruciales quand le groupe a fonctionné depuis à peu près quatre mois. A ce terme, ou bien le groupe éclate ou bien il dépasse ses contradictions, dans ce cas il peut alors être considéré comme solide. Il faut environ de huit mois à un an, pour

que les membres d'un groupe se fassent réellement confiance, se respectent, s'aiment. Cela semble long, en fait non, lorsque nous considérons le nombre d'années pendant lesquelles on nous a appris à mépriser nos sœurs.

Le groupe de prise de conscience est un des moyens que s'est donné le Mouvement de Libération des Femmes, qui nous permet de prendre politiquement conscience de notre oppression, de briser les barrières culturelles qui nous séparent. Cela nous aide à nous comprendre et à nous aimer nous-mêmes et les autres femmes. La clef de voûte du Mouvement de Libération des femmes est la prise de conscience de notre oppression.

#### QUELQUES THEMES SUGGERES POUR LES GROUPES DE PRISE DE CONSCIENCE

- 1) Pourquoi, comment avons-nous été intéressées par le Mouvement ?
- 2) Comment la féminité nous a-t-elle été présentée lorsque nous étions enfant ? Quelle est sa fonction ? Que pensons-nous de la féminité maintenant ?
- 3) Que furent nos premières expériences sexuelles d'enfant ? (avec des parents ? des enfants ? des personnes plus âgées ? seules ?). Quelles conséquences ont-elles sur notre sexualité ?
- 4) Quelles expériences sexuelles avons-nous eu, adultes ? Quelles sont nos expériences et nos attitudes vis-à-vis de la contraception et de l'avortement ? Que pensons-nous de la séduction ? Du dragage ?
- 5) Comment notre éducation fut-elle influencée par notre appartenance au sexe féminin ?
- 6) Notre rapport au travail. Quel rôle le sexisme y joue-t-il ? Serions-nous mises à la porte si nous cessions de jouer notre rôle de femme-mec ou de femme-femme.
- 7) Avons-nous vécu en couple (avec un homme ou avec une femme) ? Nos sentiments vis-à-vis de cette expérience qui continue peut-être. Les rôles dans cette relation.
- 8) Notre expérience de la maternité. Quelle image avons-nous de nous mêmes alors, quelle était l'atti-

tude des gens autour de nous ? Pourquoi voulons-nous des enfants, en voulons-nous ? Dans quelles circonstances ?

9) Notre expérience de mère de famille. Avons-nous l'impression de vivre pour les autres, de perdre notre individualité ? Comment avoir des enfants sans être opprimées, sans les opprimer ?

10) Comment ressentons-nous la ménopause, la vieillesse ? Voulons-nous cacher notre âge ? Comment notre mère vit-elle cette expérience ? Comment voyons-nous la réaction des autres envers-nous lorsque nous vieillirons, alors que nous vieillissons ?

11) Notre attitude vis-à-vis de la violence. Plusieurs sujets peuvent être abordés :

- violence et hétérosexualité ;
- violence comme expression de soi-même et purge de l'oppression ;
- violence comme réalité politique ;
- auto-défense, défense d'un groupe.

12) Comment concevons-nous notre mort ? Notre expérience avec la mort, Pourquoi la politique mâle repose-t-elle tant sur la mort ? (guerra, extermination des juifs, des indiens, des noirs). Les hommes tuent les femmes, les femmes tuent rarement d'autres femmes. Pourquoi est-ce ainsi ?

13) L'amour et nous. Nos expériences. Pouvons-nous aimer d'autres femmes, nous aimons-nous nous-mêmes ? Quelle place l'amour tient-il dans notre vie ?

14) Comment la religion, notre classe sociale ont-elles influencé notre développement ? Comment affectent-elles notre attitude vis-à-vis des autres femmes ?

15) Comment le racisme nous a-t-il affecté ? Comment voyons-nous la relation racisme-sexisme ?

16) Quelle était notre relation avec nos parents ? Comment nos parents s'entendaient-ils ensemble ? Quels sont nos rapports avec eux maintenant ?

# La chair est triste

« La graisse, c'est laid. » Mais la graisse ça n'existe pas tout seul comme ça dans l'air, c'est enveloppé de peau, de mouvement, ça a des formes, une consistance, ça cache des ombres et parfois des regards. Le mien, par exemple.

Les moins pires des médecins, quand j'étais gosse et que je passais la visite médicale, me tapotaient les fesses, les seins ou le ventre selon l'humeur et disaient :

— Il ne faut pas rester comme ça.

Moi, je comprenais qu'il ne fallait pas rester avec moi, ce que je savais déjà car mon problème c'était justement ça : c'était l'âge où je commençais à me rendre compte que je n'allais guère changer de peau (ma vie, mon apparence), et qu'il faudrait bien que je me fasse à celle-là.

Quand du dis : « La graisse, c'est laid », tu parles comme eux ces médecins-là ou celui qui, après m'avoir pesée, m'a dit :

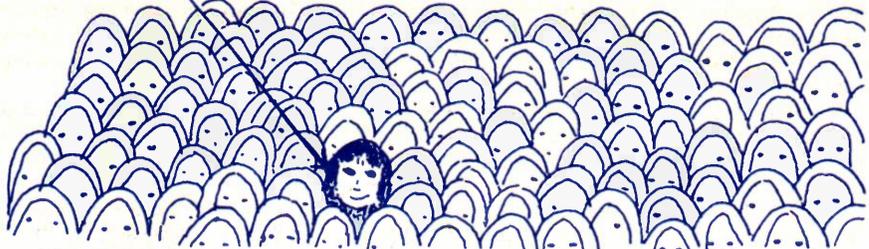
— Vous êtes juive ?

Il avait toute une théorie sur la graisse héréditaire chez les races inférieures, et moi, j'avais 15 ans. J'ai failli le croire. Quand tu dis : « La graisse, c'est laid », tu parles comme celui qui disait : *(Suite page 12.....)*



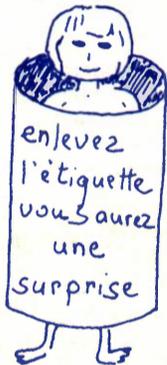
P't être que la... brés on vit des desirs... sans se poser la question.

help - je me sens toute seule.



Il était une fois une, qui était pas vraiment une fille, mais qui était pas vraiment un garçon. Elle avait tout essayé. d'abord d'être une fille après d'être vraiment un garçon, on lui disait même, mon petit, quand elle achetait du pain. Mais après réflexion elle reprit un semblant d'apparence de fille, car elle n'aimait pas tellement les garçons. On lui disait, tu ne seras jamais une adulte ni une femme, tu as une drôle de façon de t'habiller, on ne met pas des bas rouges à ton âge. Enfin elle essaya de faire aller tout cela tant bien que mal, elle prenait son plaisir comme elle pouvait, plutôt toute seule, même si elle était avec quelqu'un d'autre. Elle ne quittait plus guère le pantalon, elle en avait un peu marre que les types regardent ses cuisses, car elle ne faisait jamais attention de bien serrer les jambes quand elle s'asseyait. Elle adorait toujours se déguiser, mettre des chapeaux ou bien des casquettes, suivant les moments, se faire remarquer en faisant le clown. Il y avait des jours où c'était plutôt dur, mais on lui disait : « Si tu étais une vraie femme sérieuse, ce serait autrement. »

Un jour, cela elle s'en souviendra toute sa vie, elle rencontra des filles, beaucoup de filles. Elle en rencontra des comme elle, des différentes, des autres. Alors elle s'aperçut qu'elle « vivait » (pas comme une « femme », une « enfant femme », une « adulte ») et qu'elle aimait faire plein de choses (mais pas travailler).



L'euphorie passée, elle s'aperçut qu'on la pressait de toute part « enfin tu sais bien ce que tu es ». Il lui fallait se coller une étiquette choisie dans une liste : hétéro, homo fille jules, dike, ancienne hétéro, nouvelle homo, politique, bi-sexuelle, féministe, femme femme, révolutionnaire et, et...

Par un beau jour d'automne, il y avait de belles feuilles jaunes et rousses sur le marronnier en face de sa fenêtre, elle se dit merde, merde j'arrive pas à me décider pour une étiquette, je me sens, ni homo, ni hétéro, ni bi, ni jules, ni femme féminine, mais qui suis-je ? O sœurs mes sœurs ?

Alors dans un éclair blanc de vérité, elle sut qui elle était :  
je suis moi qui essaie  
de savoir qui je suis.

Eh, les copines, eh, les filles, peut-être qu'il y en a d'autres qui aimeraient savoir qui elles sont sans avoir à donner un curriculum vitae sexuel complet (sans mensonge ni omission).

« Pouah, tu es hétéro ».

« Vraiment on m'a dit que tu étais bi-sexuelle, cela ne se fait plus aujourd'hui. »

les hétéros m'aiment pas  
les homos m'aiment pas  
les bi ne disent rien.

Eh, les filles, moi je ne me sens pas dans une bouteille ou une boîte de petits pois, j'ai enlevé mes étiquettes.

### QUELQUES REMARQUES SUR L'HOMOSEXUALITE, qui finiront bien un jour par former un tout cohérent !

L'homosexualité, faut pas en parler, ça effraie les gens, c'est pas tactique.

— Non merde, quand nous parlons révolution, nous refusons de nous taire sur l'oppression spécifique des femmes, sous prétexte que tout sera résolu après le grand soir. Il en va de même pour l'homosexualité. Nous refusons de nous taire sur l'oppression des homosexuelles sous prétexte que nous pourrions sortir au grand jour après le grand soir : **il y a plus opprimé qu'une femme, c'est une femme homosexuelle.**

L'homosexualité n'est pas un thème prioritaire de la lutte des femmes, mais il traverse tous les problèmes de la lutte des femmes. Il faudra en parler comme d'une alternative réelle et possible à la contraception, à l'avortement, à la sexualité-reproductrice-génitocentrique-dirigée-par l'homme, à la famille, etc.

Le M.L.F., ça nous permet d'être mieux avec nos hommes.

— Non, le M.L.F., c'est pas fait pour les hommes, c'est fait d'abord pour les femmes. On n'est pas un atelier de réparation de moteurs hétéros. Le M.L.F., c'est pour la libération des femmes, c'est pas un mouvement de transformation des hommes. Les femmes ont trop longtemps vécu uniquement pour soutenir, aider, sauver leurs hommes. On a assez joué les Vierge Marie. Qu'ils se démerdent.

D'autre part, nous ne voyons pas pourquoi ces messieurs seraient une catégorie d'êtres humains privilégiée. Ce que nous voulons au M.L.F., c'est changer radicalement tous les rapports humains sans distinction ni de sexe, ni d'âge. (Femme/femme, homme/homme, ... et à la rigueur, ... si vraiment... femme/homme.)

Connaître les femmes, leur parler, être bien entre nous sans devenir homosexuelles.

— Pourquoi dès l'abord châtrer des rapports humains d'une de leurs possibilités de développement, que ce développement se réalise en fait ou non (on ne peut pas toujours faire l'amour avec les personnes qu'on désire, de quelque sexe qu'elles soient ?)

— Moi lesbienne, quand je parle à une femme, je parle à une personne complète pour qui je vais peut-être éprouver de l'amour, du désir. Je refuse, quand je parle à une femme, de penser qu'elle n'a pas de sexe ni moi non plus.

— Quand une femme hétéro me parle, elle se châtré elle-même, et par la même occasion, me châtré moi aussi. Ou bien, ce qui est encore pire, elle ne se voit que comme un objet sexuel obligatoire pour moi. Je suis lesbienne, j'ai envie de violer toutes les femmes : lesbienne signifiait obliga-

toirement Jules.

— Ou encore, quand les femmes parlent entre elles de sexe, c'est toujours comme de la partie d'elles-mêmes dont elles ne disposent pas librement, mais qui est la « chasse gardée » de ces messieurs.

L'homosexualité, c'est ton problème, c'est à toi de te débrouiller.

— Pourquoi au M.L.F. où l'on clame que tout notre vécu est politique, renvoie-t-on certaines bergères à leurs brebis ?

L'avortement, c'est ton problème, à toi de le faire passer. Les lesbiennes aussi luttent pour l'avortement. Rien de ce qui concerne les femmes ne m'est étranger. Renier des possibilités de rapport à tous les niveaux, c'est prôner un désir à sens unique. Nous acceptons bien le slogan : « Nous sommes toutes des avortées », qu'en est-il de : « Nous sommes toutes des lesbiennes » ?

Nous voulons pouvoir être bien entre nous sans pour autant risquer d'être traitées de gouines ou de putains.

— Lesbiennes, première injure d'un mec à une fille qui semble devenir autonome, qu'elle le soit ou non. C'est le test du mâle qui veut s'entendre confirmer qu'il est indispensable. Il fait comprendre à la femme qu'elle est en train de perdre sa féminité-soumission, seul moyen pour elle d'exister dans le monde des hommes. C'est pourquoi cette injure fait tellement peur aux femmes habituées à ne recevoir leur identité que par le regard des hommes.

Nous on en a marre d'être définies par les hommes. Il faut que les femmes apprennent à se découvrir elles-mêmes, sans l'aide de ces messieurs qui n'en peuvent plus de jouer les Pygmalions.

**Sans visa au man's land, nous voulons le no man's land.**

Si être lesbienne signifie :

- Vouloir être autonome
- Oser transgresser les limites qu'on nous impose

Si être lesbienne signifie :

- Ne pas attendre qu'un homme avec son nom nous donne le droit d'exister
- Ne pas attendre d'avoir fait ses enfants-preuves pour se sentir une femme complète

Si être lesbienne signifie :

- Ne pas vouloir, quand on parle à une femme, se châtrer soi de de son sexe, et elle du sien
- Mais vouloir être libre de développer ses rapports avec les femmes dans tous les sens, amour et désir compris,

**ALORS, JE SUIS LESBIENNE.**

Sappho l'faire  
Genève, décembre 1972.

— J'ai reçu un très beau zona, ce matin, à mon cabinet.

Comme ceux qui résumant les gens aux apparences, aux symptômes, à des fragments d'eux-mêmes, qui les dissèquent. La médecine occidentale s'est construite sur la dissection, le déchirement, le viol : ce qu'ils appellent l'autopsie. La médecine chinoise, qui connaissait l'emplacement de tous les organes du corps et pratiquait l'acupuncture avant qu'on sache la forme exacte de la terre, la médecine chinoise, elle, ne pratique pas l'autopsie.

Le voilà bien notre occident qui asservit les peuples, se nourrit de cadavres vivants et de morts précoces, prolonge la vie de ses complices et abrège celle des « autres » en leur refileant ses microbes (cf Jaulin : La paix blanche). Le voilà bien notre Occident, dans une toute petite phrase : « La graisse, c'est laid ».

Quand on est dedans, la graisse, c'est pas forcément laid, mais il faut une sacrée dose d'obstination pour ne pas croire le contraire. Parce que ce sont les mêmes qui nous engraisent, nous protègent, nous couvent et, le moment de nous caser venu, commencent à se lamenter ! Refrain connu : aucun homme ne voudra de toi. Refrain connu : je ne peux rien te mettre sur le dos. Refrain connu : c'est mauvais pour ta santé, tous ces kilos.

Alors, on s'encombre de soi, on prend trois fois plus de place qu'il ne nous en faudrait, on se désintéresse de son corps tout entier, on déborde, et quand les gens vous aiment — corps y compris — on se dit que c'est pour notre grande intelligence, ou bien qu'ils sont vraiment trop cons !

Toute la répression est faite de cette haine de soi que l'on retourne contre les autres, victime et bourreau, et c'est ainsi qu'elle fonctionne à merveille, notre société occidentale.

Après avoir quitté ma famille, j'ai commencé par reconquérir le droit de décider si je me sentais bien en moi ou non, si j'allais ou non faire un régime. Des régimes, j'en avais fait : tous imposés. Quand je n'avais plus de résistance et que je commençais à interioriser l'image de l'éléphant au magasin de porcelaine, quand j'en arrivais (à force de bons conseils et de « je te dis ça pour ton bien ») à rêver de me retourner comme un gant pour « racler tout ça », vomir cet intérieur qui faisait pression sur ma peau.

Alors, je me suis dit : le régime, je le ferai quand je l'aurai décidé, quand je le désirerai. Je connaissais trop ces 15 kilos perdus patiemment que l'on reprend à la moindre angoisse. Mais j'étais bien sûre qu'un jour, je le déciderais. J'étais en attente de moi, de ce vrai moi svelte et léger.

Et puis doucement, doucement, je me suis mise à m'aimer, sans le savoir ni le vouloir, simplement. Mon corps trop lourd, j'ai appris à le glisser, l'utiliser au mieux, me rendre la vie facile avec. J'aimais y prendre des enfants qui se perdaient en moi comme sur un grand lit à duvet, et posaient leur tête sur mes seins comme sur des coussins. J'aimais y prendre des chats qui se creusaient des places douces et chaudes. J'ai senti qu'il me protégeait, ainsi, tel qu'il était, et que c'était pour ça que je tenais tellement à mon poids. Et puis les enfants et les chats m'aimaient, et le monde était froid et dur : alors je voulais apprendre à être bien en moi.

J'ai appris. Et une nuit, je me suis couchée pour la première fois près d'une femme que j'aimais depuis très longtemps, j'ai posé ma peau contre la sienne, j'ai refermé mes bras et la première pensée que j'ai eue, c'est que j'étais heureuse d'être si large et douce pour la prendre ainsi en moi. Après, je n'ai plus su où elle s'arrêterait ni où je commençais.

Novembre 1972.

MA



A 16 ans, j'ai eu un accident de mobylette « grave » : un camion m'a renversée, et je suis restée trois semaines dans le coma, à Sainte-Anne.

Toutes les suites épouvantables que les médecins avaient prédites (paralysie, idiotie, etc.) n'arrivèrent pas, mais une autre, imprévue, m'accabla d'une infirmité non moins terrible à notre époque : je devins grosse, très grosse, énorme...

Avant cet accident, je pesais 68 kg pour 1,68 m. Ayant une charpente solide, j'étais donc bien carrée, mais pas vraiment grosse.

Au réveil du coma, je pesais 60 kg environ. J'ai donc été mince pendant trois mois de ma vie... Mais le choc psychique dû à l'accident fut probablement la cause d'une montée catastrophique, et, je pourrais dire : « en escalier ».

La lutte devint alors effrayante.

Le bourrage de crâne de la publicité, du cinéma, photos, etc., n'est inconnu de personne. Mais tout le monde ne le ressent pas de la même façon.

Ce cauchemar a duré de l'âge de 16 ans à 20 ans. Mais déjà, avant mon accident, mes bienveillantes sœurs, ne comprenant pas le rapport entre une crise d'adolescence très dure, le déséquilibre affectif dans lequel j'étais enfoncée, et ma taille qui s'arrondissait, avaient largement pris soin de me culpabiliser et de m'indiquer quelques petits régimes « si faciles à suivre ».

J'ai donc été hantée par les mots « régime », « kilos », « calories », « légèreté », pendant 7 ans de ma vie. Les années entre 13 et 20 ans sont peut-être les plus longues de la vie, je ne sais pas encore.

J'ai fait tous les régimes. Ceux des méthodes volontaristes, des méthodes médicales, ceux de « Elle » et « Jours de France ». Un poulet le lundi, 5 pamplemousses le mardi, 10 œufs le mercredi... et à chaque fois, la frustration me jetait dans les pâtisseries...

Au fur et à mesure, je ne pouvais plus mettre mes affaires, plus de pantalons, plus de maillots de bain, et puis un jour, plus de jupe, plus de robes, des robes hasubles.

Un jour, un an après mon accident, je pesais 75 kg, je crois. Je suis allé voir un médecin, encore un, et lui ai demandé de me faire maigrir. Il m'a très intelligemment donné des extraits thyroïdiens, bien que je sois encore sous gardénal.

Chacun sait que le gardénal est un calmant. Mais les extraits thyroïdiens agissant aussi sur le système nerveux, ça a fait une belle salade, et ça a donné un petit coup de pouce à mon désespoir.

### J'ai toujours aimé les boucles d'oreilles...

J'ai toujours aimé les boucles d'oreilles. J'en avais acheté plusieurs paires juste après mon accident. Et bien, quand j'ai commencé à grossir, je les avais accrochées au mur de ma chambre, et je les regardais, d'un œil attendri, en me disant : « Ah ! quand je redeviendrai mince, je les remettrai... »

J'avais décidé que c'était ridicule de porter des boucles d'oreilles quand on était grosse.

Lorsque j'allais au cinéma, Julie Christie, Nathalie Wood, Sylvie Vartan étaient toutes ces filles que j'enviais d'être si minces et qui me faisaient dire : « Quand j'aurai bien vu comme elles sont belles, elles qui ont le « courage » de faire un régime, peut-être que j'arriverai à m'y mettre moi, au lieu de nager dans ma graisse. Je ne voyais plus que ça, et je sortais du film très abattue.

« Je n'ai pas le courage de vivre... »

Moi qui adore le sport, j'avais intégré l'idée qu'une grosse qui court est ridicule, et j'avais arrêté tout sport, alors que je mourrais d'envie d'en refaire.

Les vacances. Je ne voulais plus jamais me mettre en maillot sous le prétexte que « je ne pouvais pas imposer aux autres un spectacle aussi repoussant ». Je me dégoûtais tellement que j'avais réussi à me faire croire que c'était les autres que je dégoûterais... ce qui me dispensait de m'accepter moi-même. Alors je passais les vacances chez mes parents, au bord de la mer, en robe bleu marine, sur une chaise longue, à lire alors que je crevais d'envie de courir, de nager, d'avoir des copains. Je restais seule, dans le jardin, à faire bronzer mes bras et mes jambes... à 17 ans.

Et chaque été je prenais au moins 5 kg.

J'avais accepté l'idée d'une de mes sœurs, encore plus refoulée (à l'époque) que j'étais beaucoup mieux en robe bleu marine, parce que j'avais l'air plus mince. Moi qui adore les couleurs, vives, et qui maintenant ne passe pas un jour sans en porter, j'ai porté des robes droites bleu marine et grenat pendant toutes ces années.

VIE

La culpabilisation était très grande : « Je suis une lâche, une pauvre fille, je n'ai même pas le courage de m'empêcher de manger un petit gâteau. »

Mais toutes les filles connaissent ce refrain.

« Je n'ai pas le courage de vivre, je n'ai même pas le courage de me tuer... »

Ce slogan revenait de plus en plus souvent.

Et puis un jour, j'y suis quand même arrivée. A bout de honte de moi, à bout de désespoir, le cocktail des médicaments aidant, je me suis ouvert les veines et j'ai pris 4 tubes de gardénal.

3 jours de coma. J'avais 16 ans et demi...

Je croyais être au bout de la honte... Ce n'était encore qu'un an après mon accident.

J'avais encore 4 ans de cauchemar à vivre.

Repos, cure de nouveaux calmants, un peu de mieux. Récupération par le milieu familial ; je m'y sentais bien.

Et puis, rien n'était changé, le fond, toujours aussi craqué, et puis bientôt, les kilos ont recommencé à monter, le moral à s'effondrer.

### à la fac, un jour, ...

A la fac, un jour, un loulou se lève pour me laisser sa place. Je le remercie, un peu étonnée. « Allez, on n'est pas aussi méchants qu'on le dit... » ; il croyait que j'étais enceinte. J'avais le même âge que lui.

Je portais des robes du 50, et même du 52. Et il y a 5 ans, aucune des formes mignonnes n'existait au-delà du 46. Donc que des robes mère, des décolletés plats ou rond, des pattes... et toujours du bleu marine. Et je défendais sauvagement à quiconque de toucher à mes petits Lewis, taille 42, que je gardais en haut de mon armoire, avec vénération.

A 19 ans, une de mes sœurs, qui avait 30 ans me dit, sur la plage :

— Viens, on court avec les autres.

— Mais je ne peux pas courir !

— Je t'en pris, attends pour dire ça d'être enceinte de 9 mois !

Et elle est partie courir avec les autres, et moi je suis restée là.

Impossible de courir, la graisse me faisait mal, semblait se déchirer, je ne pouvais plus me soulever.

A cette époque, commença la mode des collants. Toutes les filles en portaient. Pour moi, impossible. Je les faisais éclater au fond au 1<sup>er</sup> essayage. J'ai porté des collants « future maman », puis des collants de sports d'hiver pour homme, noirs épais.

Un jour, mon père, à table, devant tout le monde s'exclame : « Mais ma fille, il faudrait tout de même que tu portes un corset, quelque chose pour te soutenir le ventre, tu ne vois pas dans quel état tu es ! »

J'ai cru que j'allais lui arracher les yeux.

Après m'être fait traiter de « bouddin », on m'a quelquefois appelée « matonne ».

J'avais 19 ans.

Manger est tellement culpabilisant, dans notre société, qu'une fille qui a des complexes se cache pour manger. Même quand il n'y a personne, on se cache.

De qui ? de quoi ? surtout de soi.

Je me cache, j'entre furtivement dans les pâtisseries, j'épie le regard des autres.

Je me suis complètement enfermée, je ne voulais plus voir personne.

Aucun de ceux que j'avais connus avant ne devait contempler ma dégradation. Et d'ailleurs, je n'ai jamais eu beaucoup d'amis, habitant dans une banlieue très isolée et fréquentant les boîtes religieuses. On des copains donc, ceux qui vous laissent vite tomber et on ne va plus les voir.

Je passais donc mon temps chez mes parents, dans une chambre que j'avais aménagée selon mes goûts, à écouter Chopin et Beethoven, à me faire croire que je m'intéressais à l'art, à lire des bouquins de peinture, à errer dans les musées, quand je n'étais pas trop crevée, car il faut dire qu'à cette époque, à 19 ans, je pesais 95 kg.

Je me faisais donc croire que j'étais une esthète. Mais en même temps, je rêvais d'un mec. J'ai mis longtemps à m'en rendre compte.

Avant mon accident, et juste après, j'étais une petite yéyé, je sortais beaucoup, et flirtais tout le temps. Je dormais avec des mecs.

Mais après... le désert... la rupture... dû être très grave.

Je n'avais jamais fait l'amour. Mais ce n'est qu'en philo, à 19 ans, que j'ai compris que j'en avais tellement envie. L'éducation catho que j'ai reçue mettait cette envie hors de question.

Mais alors quand j'ai admis ce désir, ça a été affreux. J'étais alors tellement grosse que je ne connaissais plus aucun garçon.

Jamais aucun ne me regardait dans la rue. On ne se rend pas compte de la sécheresse que ça donne à la vie.

Quand je voyais un beau garçon, j'avais envie de lui sauter au cou, ou de le supplier : « regarde-moi, seulement... une fois ».

Impossible. Alors je bouffais une tablette de chocolat... Cercle vicieux.

En philo, presque chaque nuit, je rêvais d'un grand lit, de draps blancs, d'un corps chaud... affreux. Je me réveillais en sueur...

Encore aujourd'hui, je ne peux jamais parler de draps blancs sans penser à ces cauchemars.

J'avais supplié un médecin de me faire entrer dans une clinique diététique. Il refusait en me disant que ce serait pareil à la sortie. Je l'ai tant supplié qu'il a cédé. Je suis donc allée un mois à la clinique de Villecresnes. J'avais 19 ans. On me donnait chaque jour 800 calories à absorber, alors que dans la vie normale on en prend environ 2000 par jour. On se pesait 2 fois par semaine. J'étais là-bas avec des femmes de 40 ans, mères popottes, qui pesaient 100 à 150 kg. J'étais dans les minces.

Elles passaient leur temps à s'échanger des recettes de cuisine... Inimaginable. **J'étais donc toujours dans ma chambre...**

J'étais donc toujours dans ma chambre, à lire, écouter des disques, à écrire à mes copains « tu verras, bientôt je serai mince ! », à m'encreur cette idée dans la tête. L'obsession !

La nuit, je rêvais que je bouffais des gâteaux. C'était dingue.

L'oisiveté et l'obsession !

En plus, il y avait un joli docteur, play-boy et con à souhait, qui me faisait encore mesurer l'étendue du refoulement qui m'était imposé.

J'ai perdu... 8 kg, je crois.

À la sortie, mon beau-frère, médecin, a eu peur que je retourne dans cette famille de gros mangeurs (la mienne) et m'a proposé d'entrer à l'hôpital de Fontainebleau où il travaillait. Un mois encore.

Même chose, rien à foutre qu'à penser, qu'à cultiver mon obsession. Et attendre la pesée...

Sortie de là, je retourne à la fac et je continue le régime basse-calories. J'avais un petit livre avec la liste des valeurs caloriques de tous les aliments, et un carnet sur lequel j'inscrivais tout ce que j'absorbais, et je faisais l'addition le soir, pour voir si je pouvais encore manger une orange ou une demi pomme... c'était vachement épanouissant !

Ça a marché 3 mois, j'ai perdu 7 kg toute seule.

Et puis je suis allée aux sports d'hiver avec la famille. Là aussi, j'ai mesuré mon état en voyant les autres faire du ski, et moi qui ne savais pas en faire, et trop lourde pour apprendre. Après ces 2 mois de lit, j'étais sans muscle. Quand je tombais de ski, mon cul était si lourd, et moi si faible que je ne pouvais pas me relever.

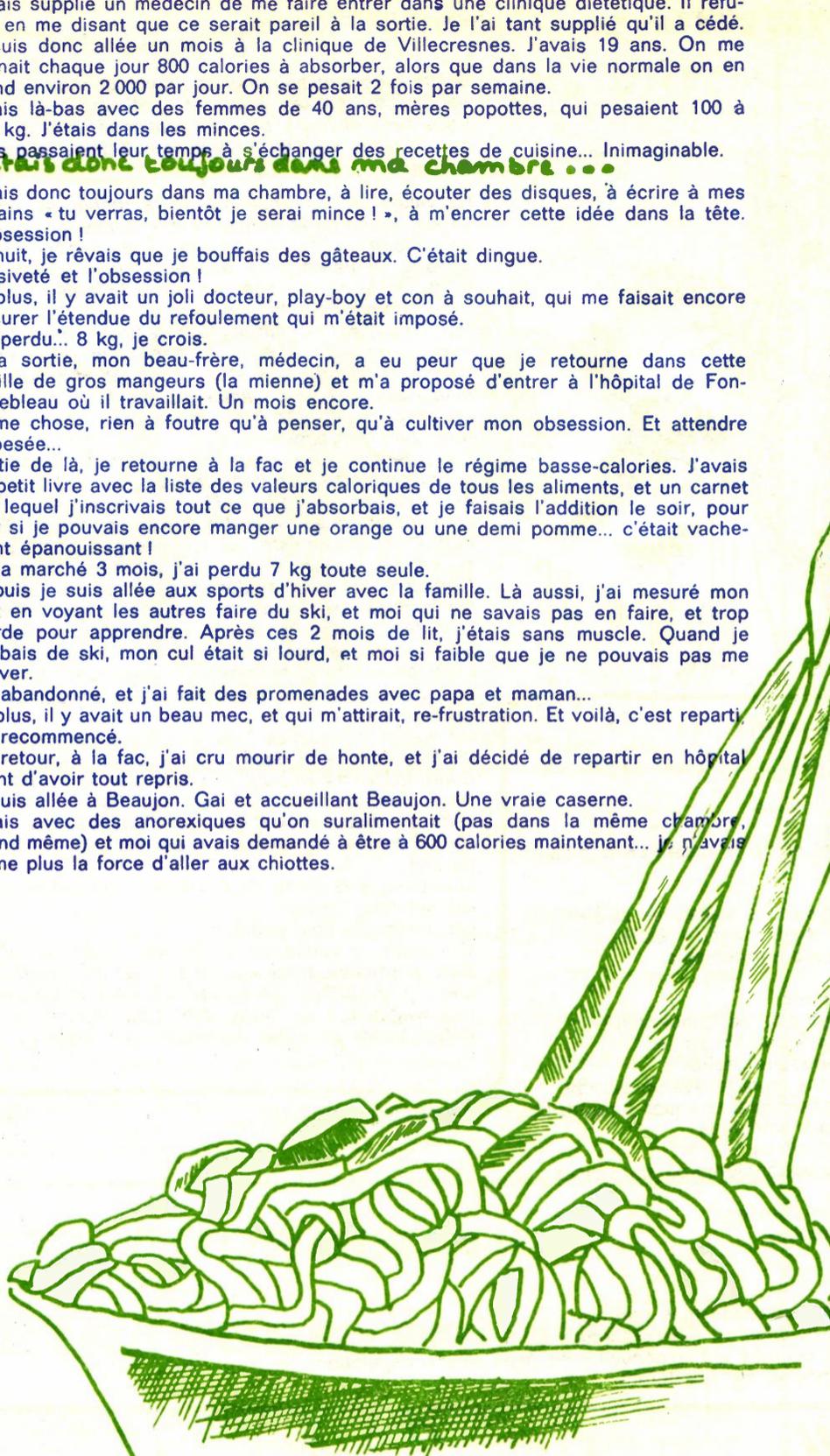
J'ai abandonné, et j'ai fait des promenades avec papa et maman...

En plus, il y avait un beau mec, et qui m'attirait, re-frustration. Et voilà, c'est reparti, j'ai recommencé.

De retour, à la fac, j'ai cru mourir de honte, et j'ai décidé de repartir en hôpital avant d'avoir tout repris.

Je suis allée à Beaujon. Gai et accueillant Beaujon. Une vraie caserne.

J'étais avec des anorexiques qu'on suralimentait (pas dans la même chambre, quand même) et moi qui avais demandé à être à 600 calories maintenant... je n'avais même plus la force d'aller aux chiottes.



Donc, à la sortie de ces 3 cures, j'avais perdu 25 kg.

Je suis allée à Madrid, en vacances chez ma sœur. Une sœur con encore (j'ai 6 sœurs en tout) complètement dépendante de son mari, malheureuse partout. Elle ne pouvait donc m'être d'aucun secours, puisque mon déséquilibre ne s'était pas arrangé dans ces 3 mois de claustration.

Elle m'a fait visiter Madrid, surtout les musées et les expositions. Passionnant. Moi, j'en crevais. J'aurais payé un mec pour coucher avec lui... J'ai repris une dizaine de kilos en un mois. Et puis après, je suis allée en Angleterre, toute seule. Là je crois que ça a été le paroxysme de l'horrible. J'avais emporté seulement un livre, en anglais, une histoire de fantômes, je crois, assez affreux. Et un livre d'histoire, très très bien fait, une synthèse des 2 guerres mondiales, car, j'étais encore persuadée que j'étais une intellectuelle...

Alors je ne connaissais personne. J'étais dans la banlieue de Southampton, des petits cottages, des vieux et des petits enfants. Les gens chez qui j'étais étaient charmants, mais cons comme des balais. C'était passionnant, je pouvais discuter avec eux de la vie en Angleterre, du temps qu'il faisait, de la belle famille que mes parents avaient élevée...

Et puis l'après-midi, je me promenais dans le square avec la petite fille, qui avait 10 ans, qui était très grosse, et que sa maman essayait de faire maigrir. Ça me changeait.

**C'était affreux...**

C'était affreux. J'étais dans un désespoir et une solitude complètes. Je passais des heures dans ma chambre, ayant abandonné le roman policier qui m'angoissait complètement, et ayant enfin compris que j'étais incapable de lire une seule ligne de ce livre d'histoire.

Alors je restais assise, ou allongée, pendant des heures, à regarder le plafond, jusqu'à ce qu'on m'appelle pour dîner.

Je n'ai pas tenu très longtemps d'ailleurs, je suis rentrée à Paris, ayant repris 25 kg en 2 mois.

C'était l'été 69. J'avais 20 ans.

Après ces vacances en Angleterre, je savais que ce n'était plus possible. J'avais 20 ans, je pesais 100 kg, et la conscience d'être un monstre.

J'étais tombée de plus en plus bas, croyant chaque fois avoir touché le fond. Mais je retombais encore plus bas. C'est à croire que le désespoir n'a pas de fond...

Après mon accident, j'avais revu longtemps le neuro-chirurgien qui m'avait soignée quand j'étais dans le coma. Il m'avait beaucoup aidée après ma « tentative de suicide ». J'avais donc gardé contact avec le milieu psycho-neuro-machin. Il m'avait envoyée chez un psycho-truc de ses amis. Ça n'avait pas duré longtemps.

Là, à la rentrée 69, je ne sais vraiment pas où j'en ai trouvé la force, mais j'ai décidé de ne plus descendre plus bas. Après une longue recherche, après avoir été d'analyste en analyste, je suis entrée en psychanalyse. Je ne savais rien de la femme qui me prenait. Je m'en foutais. Je ne croyais pas en elle, je croyais en l'analyse. J'ai toujours gardé cet état d'esprit d'ailleurs.



Je pesais donc 100 kg. Je mettais 2 robes amples, l'une bleu gris, l'autre vert foncé. Je portais des collants d'homme, noirs épais. Des bottes en caoutchouc dont j'avais dû couper le haut car elles étaient trop serrées. Un grand manteau noir... J'étais sinistre. Mais toujours bien coiffée, ce qui laisse à penser que je n'avais pas complètement abandonné la partie.

Quand j'ai commencé mon analyse, j'ai pris aussi la décision de prendre une chambre à Paris. Décision forcée car les parents habitaient trop loin de la fac. Décision importante, mais qui n'était pas motivée par une volonté consciente d'en sortir. J'ai pris aussi une autre décision, comme par miracle : « Je ne ferai plus aucun régime ». Je ne me suis pas du tout rendu compte de ce qui m'a poussé à faire ça. Ça n'était pas par volonté. C'était plutôt une sorte d'abandon. « Y'en a marre, je ne peux plus supporter ce combat de chaque seconde. De toute façon, ça ne peut pas être pire. Au point où j'en suis. »

Et me voilà partie comme ça. Au début je bouffais des gâteaux comme une dingue, mais l'intérêt étant tombé, je me suis calmée. Un peu...

Et dès ce moment, j'ai maigri sans m'en rendre compte tout d'abord.

Et la psychanalyse a commencé. Je parlais de ce grand lit, de ces draps blancs. Tout le temps.

Un jour, un type m'a regardé dans la rue, c'était la première fois depuis des années. J'ai eu encore bien des résistances à vaincre en moi. Je me suis joué le grand roman d'amour. J'ai voulu aller sur les quais de la Seine pour l'embrasser. Lui il était dans un état d'érection effrénée. Je savais que ça finirait dans un lit, je le voulais mais jusque-là, je voulais y mettre les formes. Il était Tchèque, il s'appelait Blaise. Il m'appelait mademoiselle.

On est allés dans un hôtel. J'ai eu très mal, j'étais affolée, je ne savais pas que ça se passait comme ça. Au rendez-vous d'après, il n'est pas venu. Mais je n'en ai pas souffert.

Tout de suite après, j'ai commencé à faire l'amour avec un mec de la fac. Con mais c'était terrible pour moi. On faisait l'amour toute la journée, pendant 8 jours on est restés au lit. Je me défoulais.

Et puis Paul est venu. Il est venu et on a vécu ensemble pendant 2 ans 1/2. Son influence a été si importante que je ne peux pas la mesurer. Il m'a fait croire que j'étais belle, qu'il m'aimait comme ça, avec mon gros ventre et mon cul gigantesque.

Il était marocain et aimait les femmes fortes, mais il souffrait qu'on se retourne sur moi dans la rue. Pourtant il m'a fait croire que j'étais formidable. Je l'ai cru. J'ai repris confiance. Très lentement. Il a vite abandonné une attitude un peu réservée pour me consacrer toute son affectivité, pour vivre avec toute la force de sa sexualité.

Depuis que je me forçais à ne faire aucun effort, et que je vivais intensément j'avais commencé à maigrir un petit peu, mais je ne voulais pas y croire. Paul me le disait et me priait de rétrécir mes robes : « Mais non, je sais bien que ce n'est pas vrai. Et de toute façon, je vais re-grossir. » (J'avais assez souvent rétréci, et puis éclaté dans mes robes.)

On faisait l'amour tout le temps. Matin et soir. Souvent midi aussi.

Et puis, j'ai bien dû voir que je maigrissais, un peu, et accepter de rétrécir mes robes.

Et j'ai maigri comme ça pendant 2 ans. Et j'ai perdu... 30 kg en 2 ans. Ceci en bouffant une demie baguette tous les matins, du chocolat et des gâteaux tous les jours.

Je suis arrivée à 68 kg.

Le 1<sup>er</sup> été, j'étais sur la descente, mon affectivité très florissante, j'ai perdu 5 kg.

Le 2<sup>e</sup> été, ennui sérieux, j'ai pris 5 kg.

Le 3<sup>e</sup> été, ennui aussi, j'ai pris 7 kg. Et chaque fois, j'ai mis l'hiver entier à les reprendre. Tout ça en ne changeant pas mon mode d'alimentation.

**Il y a donc beaucoup de conclusions...**

Il y a donc beaucoup de conclusions.

1<sup>o</sup> Quitter la famille, se prendre par la main.

2<sup>o</sup> « Equilibre » ou du moins non-refoulement affectif et sexuel.

3<sup>o</sup> Ne pas chercher la solution dans les régimes, la volonté, ou même la médecine quand 90 % des cas d'obésité, ou même 99 % ont des causes psychiques.

Prendre le problème où il se trouve, et le traiter.

4<sup>o</sup> Enfin, une conclusion, et qui n'est pas des moindres :

— BOUFFE = KILOS : Idéologie bourgeoise. Bourrage de crâne.

Bourrage de crâne :

Il y a trop de gens qui ont intérêt à ce que chaque fille se trouve un peu (ou beaucoup) trop grosse. Il y a trop de gens qui vivent sur nos complexes.

Sablés Milical - Stéphanie Bowman - marchands de faux sel, faux sucre, yaourts maigres, lait écrémé, petites gaines archi-souples, charmants petits carcans.

Toute une industrie fondée sur notre désespoir. Des vampires !

Heureusement que les gardes-fous sociaux et moraux sont là pour nous empêcher d'aller jusqu'au bout de leur raisonnement. Sinon cette haine de nous-même que tout le monde cultive nous conduirait au suicide.

Pauvre société de « consommation de femmes », elle serait prise à son propre piège !

Bouffe = Kilos, c'est faux. C'est le mensonge que tout le monde a à la bouche pour nous culpabiliser et nous rendre encore plus dépendantes.

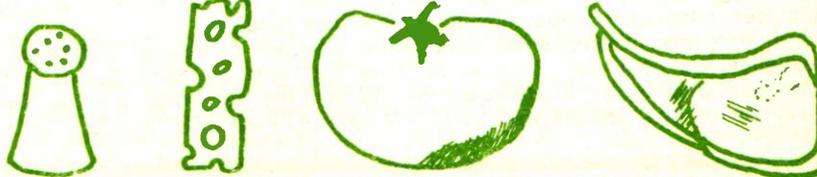
Ce qui est vrai, c'est que emmerdements = kilos ; et que emmerdements entraîne bouffe. Alors forcément : emmerdes - entraîne - bouffe - entraîne - kilos.

Mais bouffer quand on est épanouie sexuellement et affectivement, ça ne fait pas grossir. Et ça, il faut le crier sur tous les toits.

J'ai perdu 30 kg en bouffant comme une dingue, parce que je jouissais sexuellement et affectivement. J'avais redécouvert la joie de vivre ma gourmandise.

J'ai pris 7 kg cet été, en bouffant plutôt moins, mais en ayant une crispation affective très chiante.

Voilà.



LE CINEMA ET QUELQUES FEMMES...

Quand ils vont au cinéma ils retrouvent la Femme, quand elles vont au cinéma elles ne retrouvent pas...

On ne veut pas jouer aux néo-critiques féminins, mais simplement dire pourquoi un film nous fait chier ou pourquoi aussi on l'aime bien quand on est une femme. Pour les rubriques cinéma-point de vue mec, se reporter à son journal favori, Le Nouveau Snob, Charlie Phallo, etc. On nous dira : si ça vous emmerde n'y allez pas, on répond : il y a bien des mecs qui nous emmerdent et avec qui l'on baise encore. Les contradictions ça existe !

Tout le monde il est beau tout le monde il est gentil ou tout le monde il est mec... C'est en principe l'histoire d'une prise de parole — on ajoute de parole masculine — et de son échec : un journaliste qui refuse de s'autocensurer obtient la possibilité d'exprimer une parole libre (pendant quelque temps). On voit fonctionner une radio et l'on voit comment s'exerce la répression sur ceux qui y travaillent — femmes et hommes. Une femme, ça se réprime comment ? Une femme ça se réprime sur son paraître : on lui impose un vêtement, les femmes ça doit être la concrétisation, la réalisation de l'image publicitaire et idéologique de la radio — quand la radio lance une campagne religieuse, on les sape en bonnes sœurs sexy —, ou bien on leur impose certains gestes : on leur apprend à marcher d'une certaine manière pour devenir hôtesse, un maximum de trétillement du cul pour un minimum de pas. Pour les mecs la répression ça a tout de suite une résonance plus noble : ça les empêche de penser, ça brime leur parole profonde, c'est-à-dire que s'ils veulent parler on les fout à la porte (personnage interprété par anne), et les autres s'autocensurent. Mais voilà que la situation se retourne. Dites, la liberté c'est quoi ? La liberté c'est la parole retrouvée. Mais pour la retrouver il faut l'avoir perdue. Et pour l'avoir perdue il fallait en avoir (une parole, mais ça se confond avec en avoir ou pas). Alors la liberté, pour les femmes, ce n'est pas la parole retrouvée, puisqu'elles n'en avaient pas. La liberté pour les femmes c'est qu'elles s'habillent comme elles veulent dit le nouveau chef (Yanne).



LE COUPLE C'EST LA MORT...

Couple figé, caduc, mortel

- lieu où meurt le vouloir-vivre
- cimetière des pulsions
- lieu de l'envahissement et de la désertion par l'autre
- lieu dortoir
- lieu confessionnal
- lieu de tous les surmois et de toutes les culpabilités
- lieu des rôles pater - mater, homo - mulier
- lieu des perversités sado-masochistes
- lieu prison
- lieu sécurité-santé-sobriété
- lieu des laisser-aller garants de la normalité
- espace privé rongé par le ver du social
- aménagement d'un pseudo-territoire
- base navale des relations amoureuses en dérade
- nid-panier des enfants, homoncules voués à toutes les compromissions familiales
- joie faisandée des ébats amoureux
- lieu triste des corps invisibles
- capitale des dictatures outrancières ou sournaises
- bobine des redites
- fermentation des délires pauvres
- charnier de deux existences
- cellule cancérogène
- fléau social

Au couple majeur de mes parents  
Aux deux couples où je m'enfermais  
Aux deux couples qui m'accueillirent dans une triangulation  
empoisonnée et me rejetèrent

Grâce à ce nouveau chef, les hommes vont pouvoir parler. Les femmes pourront continuer à se taire. Vous avez deviné : pour la penser et pour la diriger, la radio, eh bien il n'y aura que des mecs avec un chef.

La vallée : c'est l'histoire de la recherche de la vallée, quand on la trouve c'est le bonheur et quand on l'atteint on n'en repart pas — du symbolisme à gogo : le paradis, le bonheur, l'inaccessible, la mort, les bons sauvages et même la vallée « Chanaan féminin dans les moiteurs enclos » (Rimbaud). Participent à l'expédition trois femmes, deux hommes et un enfant. Avec le générique on a l'ambiance : bagages de Dior, coiffures d'Alexandre, maquillage... c'est du make up qui tient très bien, absolument pas altéré après les passages dans la forêt (en Nouvelle-Guinée).

L'expédition : on marche, on s'arrête, on baise, on a des problèmes, on consulte la carte de la région, on pense, on atteint la vallée, on va crever.

On marche, on s'arrête : les mecs, les femmes, l'enfant. C'est moderniste, les femmes participent pour pousser la voiture quand elle est dans la merde. On baise : les hommes désirent, les hommes baisent les femmes, les femmes se laissent baiser. Premier coït de l'héroïne renversée par le mec, il s'agit, elle garde les mains immobiles. Deuxième coït, changement de partenaire et changement de position, assis cette fois, on est chez les marginaux ne l'oublions pas...

On a des problèmes : la jalousie c'est pour les femmes comme le désir c'est pour les mecs ; l'héroïne, trouvant son petit ami avec une autre, boude. Mais c'est moderniste, alors une des femmes va venir en discuter (« C'est con d'être jalouse ») et de lui prêcher la résignation déguisée en idéologie du don.

On consulte la carte de la région : surtout le chef, les femmes jamais.

On pense : le chef pense.

On atteint la vallée, on va crever : cette fois c'est tous ensemble grâce au chef, c'est le « pied » et c'est la fin du film. Ça se termine comme un week-end tragique : six morts dont trois femmes et un enfant grâce au génie du conducteur mâle.



# Révolte - Garçon Manquée - Subversion

« ... lorsque vous fondrez en un seul être le masculin et le féminin, en sorte que le masculin ne soit plus masculin et que le féminin ne soit plus féminin..., alors vous entrerez au royaume. » Jésus-Christ. Evangile (apocryphe) selon St Thomas.

CONTRE UNE TENDANCE A DIVISER LES FEMMES.

Et qui me semble masquer et projeter une culpabilité homosexuelle en culpabilisant d'autres homosexuelles qui leur ressemblent, en les catégorisant « phalocratiques » et d'un même élan « réactionnaires ». Alors que comme toutes les femmes, les homosexuelles « jules » ou non, n'ont ni pouvoir économique ni pouvoir phallique (n'en déplaisent à celles qui nous phantasment l'ayant).

Si certaines d'entre nous ont des problèmes d'identification au mâle et des phantasmes d'opresseur (comme d'autres ont des phantasmes d'opprimées justifiant l'opresseur) qu'est-ce, sinon l'expression de la haine de soi, phénomène bien connu d'aliénation des opprimés de tout poil (nègre se blanchissant, juif se refaisant un nom, un nez, prolo aspirant à la participation, etc.). Elle s'opprime avant tout, celle qui a des phantasmes d'opresseur, et de ce fait la contradiction entre ses phantasmes et son statut d'opprimée se marque par les troubles d'une personnalité divisée. Elle se dérobe au rôle de soumission féminine par un refus pour soi qui n'arrive pas à s'étendre à l'ensemble des femmes, dans une généralité politique que met en place le M.L.F., lui permettant ainsi de comprendre et de vivre autrement son refus (et son homosexualité), de le décoincer des contradictions où il était pris.

Que certaines homosexuelles soient réacs, nous n'en doute, puisqu'il existe aussi bien des hétéros, des ouvrières-iers, des noires-oirs, etc. réactionnaires dont pourtant personne ne nie le statut bien réel d'opprimés. Mais c'est autre chose de déclarer toute une catégorie d'homosexuelles comme représentantes d'une homosexualité réactionnaire, et d'entrer ainsi dans le jeu d'un racisme subtil divisant une fois de plus les femmes.

Cette catégorie malheureusement traitée, ce sont les « gouines jules », les « garçons manquées » eheheh !

Or, où va se nicher le racisme antihomosexuelle : précisément sur nous, pauvres gouines jules. Je refuse donc cette culpabilisation, cette intimidation d'un subtil racisme diviseur qui, jusque dans le Mvt, et porté même par des homosexuelles jules culpabilisées, commet ses ravages.

Il y a une différence de taille entre attaquer seulement certaines homosexuelles, au nom des rôles, et attaquer les rôles où qu'ils soient, mais dès lors, non plus en se cristallisant sur un seul de ces rôles tête de Turc des racismes et des culpabilités, MAIS EN LES ATTAQUANT TOUS.

Pourquoi en effet reprocher aux seules homosexuelles Jules Le Rôle, alors qu'on fait moins d'histoire au premier mec venu ?

Ne serait-ce pas qu'inconsciemment reste très profondément enraciné ce vieux réflexe : qu'une femme Jules « n'est MEME PAS UN MEC pouah. ». Et que c'est aussi le dernier recours des hétéros flics qui jouent avec notre culpabilité la plus vive ?

Pourquoi par contre l'homosexualité féminine jusqu'au bout des ongles est-elle moins malmenée jusques et y compris dans le Mvt ?

Homosexuelle invisible, pas affichée, par sa présentation elle rassure et ne sort pas du champ de la consommation par les mecs : voilà sa protection, que certaines sœurs du M.L.F. prolongent (elle représente une majorité opprimée acceptée, nous une minorité rejetée).

Afin d'échapper à cette consommation et à la soumission, nous les dites « Jules », nous n'avons eu d'autre choix qu'une certaine masculinité : il n'y avait que cela pour accéder à un peu plus de « liberté », croyons-nous (une liberté dure de solitude et d'insécurité). Petite enfant, être traitée de « garçon manquée » contenait valorisation et inquiétude ; cela voulait dire : « Elle est capable comme un homme », mais aussi : « Elle manque de féminité » (certaines d'entre nous ont bel et bien eu peur qu'il leur pousse un beau jour la barbe ou une paire de couilles). Cette valorisation est truquée, illusoire, ironique : la preuve en est que nous ne pouvons qu'être « manquées » : manquées comme Homme, manquées comme Femme (nous étions donc exclues des deux mondes, et les deux mondes nous le firent bien savoir).

On ne CESSÉ JAMAIS D'ÊTRE UNE FEMME ET DE SUBIR LE MEPRIS DANS LEQUEL EST TENU NOTRE SEXE, MEME JULES. (« Notre « intégration » au système mâle ne se fait jamais intégralement, un malaise constant persiste). Mais la valeur pour nous du « garçon manqué » c'est avant tout son refus du rôle qu'on attendait d'elle comme femme et de la soumission qui en découlait (ce n'est pas un hasard si au M.L.F. les « garçons manquées » pullulent).

« Garçon manquée » c'est aussi le terme terroriste par lequel les hommes s'assurent la soumission des femmes. Toute femme qui a refusé, refuse, refusera la définition de sa féminité par et pour les hommes a été, est, sera traitée de « garçon manquée » voire de « sale gouine » (car c'est presque toujours intentionnellement confondu et rend le même service aux hommes).

AUSI ÊTRE UN GARÇON MANQUÉ NOUS CONCERNE TOUTES, VA DANS LE SENS REVOLTE ET SUBVERSION.

Dois-je ajouter : Etant bien entendu que pour devenir révolutionnaire il nous faudra dépasser le rôle et combattre l'inversion dans ce qu'elle peut avoir d'oppressif à l'égard de nous-mêmes et des autres ?

## NOUS NE PENSERONS PLUS POUR ELLES



vu et entendu à la manif du 25 Novembre !!....

## GROUPE JURIDIQUE

Afin que toutes les femmes prennent les moyens de rompre leur isolement, un groupe de femmes du M.L.F. travaille actuellement à la préparation d'un Centre des Femmes.

Dans le cadre de la préparation du Centre, un groupe se consacre plus particulièrement aux problèmes juridiques.

Ce groupe se propose de dénoncer l'exploitation et l'oppression des femmes telles qu'elles sont institutionnalisées, notamment par la législation et les pratiques juridiques, et de se donner les moyens de les combattre en étudiant les textes, en faisant connaître leurs droits aux femmes, et en organisant une solidarité active et une défense collective des femmes.

Il a donc été décidé de tenir une permanence juridique :

Ecrivez-nous : F.M.A. - Groupe juridique - B.P. 370 - 75625 Paris - Cédex 13.

## COORDINATION ETRANGER-PROVINCE

**Coordination** : lieu où les femmes peuvent trouver toutes les indications dont elles ont besoin pour prendre contact, joindre des groupes, travailler ensemble.

On ne veut pas centraliser la coordination dans ce groupe.

De nombreuses lettres affluent sur Paris : des femmes demandent des informations, cherchent à se rencontrer, à sortir de l'isolement.

Des listes vont être faites pour y répondre. Listes sur Paris, banlieue, province, étranger ; qui seront diffusées rapidement et, à la limite, personne n'aura plus besoin d'avoir recours à nous pour cette prise de contact.

Le groupe coordination, c'est des femmes qui en ont assez d'assurer individuellement tout ce travail à la fois matériel et politique : contacts, courrier, information, diffusion du journal, travail dans lequel elles se trouvent institutionnalisées.

**Travail politique** : discussion des problèmes politiques posés par le courrier.

On ne veut pas être des fonctionnaires bureaucrates du mouvement.

On veut travailler collectivement et ce n'est pas simple de travailler matériellement ensemble, il y en a à qui ça fait plaisir, d'autres qui ne peuvent pas : on en parle aussi.

Comment faciliter le travail de coordination et éviter la centralisation parisienne ?

En diffusant et reproduisant au maximum les listes provisoires qu'on vous envoie.

En transmettant à la coordination vos propres contacts ; si vous constatez des erreurs ou des omissions dans les listes étranger-province, ou des changements d'adresse, pouvez-vous nous le signaler aussitôt ? Le mouvement et les groupes sont constamment en évolution, et si l'information ne suit pas, on donne des renseignements-bidon aux femmes qui demandent des contacts.

A ce propos, on n'a pas l'intention de parler nous-mêmes à ces femmes qui veulent savoir ce qu'est le Mouvement, la pratique des divers groupes, à Paris comme en province. Si vous souhaitez vous faire connaître, faire connaître votre pratique par un petit topo de présentation, ce serait bien de n'avoir qu'à transmettre, et aussi une adresse où vous joindre. En particulier, on peut prévoir dans le prochain Torchon les coordonnées des groupes des villes de province et des quartiers parisiens s'ils envoient assez rapidement une adresse publiable sans risque (adresse personnelle, local ou poste restante, etc.).

En ce qui concerne le Torchon, connaissez-vous des librairies qui accepteraient de diffuser le canard ? Jusqu'à présent, les filles envoyaient l'adresse, on se mettait en rapport avec le libraire par lettres pour les commandes, les factures et les paiements... Mais il vaudrait mieux, toujours pour éviter le centralisme, que les groupes s'en chargent localement, et que nous soyons en rapport avec eux... on préfère parler aux femmes.

Ecrire à Fanny Gimborg, poste restante Paris 121 - pour l'étranger.

Ecrire à F.M.A. - B.P. 370 - 75625 Paris Cédex 13 - pour la province.

## le groupe de quartier du 12<sup>e</sup>

a connu vers la fin de l'année dernière des conflits et des éclatements. Comme rester sur cet état de fait serait un constat de stérilité, il nous est apparu que, pour sortir de l'impasse, il était important de comprendre les raisons de ces échecs apparents et de dégager les points positifs de notre travail : sur quelles bases est-il possible dorénavant de travailler ensemble ?

### ● Fonctionnement et structure du groupe

Le groupe a fonctionné comme un lieu ouvert dans lequel, autour de quelques filles du mouvement, arrivaient des femmes qui participaient au travail de manière plus épisodique. Toutes ressentaient un besoin de rencontres, de discussions, d'activités communes qui appelaient un minimum d'organisation. Dans les faits, par ses motivations, son activité, c'est X. qui fut un temps l'élément catalyseur de certains désirs et qui contribua à dynamiser le groupe. Or, il existait implicitement en nous toutes, de par notre vécu antérieur de soumission, un accord sur le refus du pouvoir.

Le fait que X. semblât détenir un certain pouvoir fut une des sources du conflit qui alla jusqu'au point où X. a pu être accusée d'être un chef et à la fois de ne l'être pas assez (« Tu m'as baisée, mais mal baisée »).

En effet, la présence d'un « chef » apparent, créée par la non-définition du mode de fonctionnement du groupe, faisait adopter aux autres une attitude de passivité : on attendait que X. propose des objectifs et les mène à bien. Par ailleurs, un groupe de filles, dont faisait partie X., travaillant au Mouvement avec la tendance Politique et Psychanalyse, défendaient au sein du groupe une certaine pratique.

Cela a été ressenti comme un forcing et comme la volonté de plaquer une idéologie élaborée ailleurs.

### ● Tendances

Le groupe a vécu longtemps sur l'ambiguïté du terme « groupe de quartier ». Pour certaines, un groupe de quartier devait permettre de rayonner sur les femmes du quartier, de les atteindre par le biais de l'action et de provoquer chez elles une prise de conscience.

Pour les autres, il s'agissait d'abord de se rencontrer entre femmes d'un même quartier, puisque nous étions des femmes du quartier, de nous donner le temps de nous connaître et d'aller vers l'extérieur de manière non systématique, à l'occasion.

Pour d'autres encore, il s'agissait simplement de vivre quelque chose d'exceptionnel avec des copines du quartier.

Les conflits de tendances se sont révélés au niveau du type d'action à entreprendre et de la manière de les effectuer.

D'une part, propositions d'action immédiate à l'extérieur, « à la demande » :

- Défense d'un square,
- Soutien aux mères célibataires d'Issy,
- Tentative d'action sur les grands magasins après les grèves de Thionville,
- Porte-à-porte auprès des femmes du quartier.

D'autre part, résistance sourde à ce type d'intervention et volonté mise en œuvre de faire précéder toute « action » d'une réflexion et d'une retransmission personnelle à partir de l'expérience propre à chacune.

Nous sommes allées sur les marchés pour y parler avec les femmes de nous et de thèmes travaillés entre nous (la beauté, la violence...) et seulement quand notre intervention n'était en rien détachée d'un travail sur nous et à partir de nous ; ainsi au moment de la mort d'Overney, nous sommes sorties pour parler, moins de cet événement que de la violence faite aux militants révolutionnaires et à nous aussi, femmes, quotidiennement, thème qui nous occupait alors et sur lequel nous avons écrit collectivement un texte (voir Torchon n° 4).

Ces réactions diverses des filles pouvaient s'expliquer :

— Soit par leur appartenance à un parti ou à un groupe gauchiste qui représentaient pour elles le lieu principal, reconnu, où poser l'ensemble des problèmes, le M.L.F. n'étant qu'une annexe réduite, spécialisée, à partir de laquelle mener des actions concernant les femmes. Elles avaient d'autres lieux pour parler, disaient-elles, elles étaient là pour agir.

— Soit par leur appartenance à la tendance Politique et Psychanalyse jointe à leur conviction que c'était là au mouvement que se posait l'ensemble du problème politique.

Conflit inévitable de tendances. Tant que ce conflit est resté latent, un certain nombre de choses ont été faites dans le groupe telles que rédaction de textes

collectifs : la violence, l'homosexualité, la maternité... ; provocations de discussions, nombreuses, passionnées, sur un marché, qui rappelaient la rue en mai.

Les problèmes de fonctionnement joints aux problèmes de tendances ont finalement provoqué l'éclatement du groupe.

### ● Nos perspectives

Il est évident que nous sommes à un stade où, reconnaissant notre force possible, nous n'avons pas une pratique de groupe définie, nous sommes à sa recherche.

Toute action non précédée d'une réflexion à partir de nos expériences, de notre vécu, et à partir d'une analyse de la société dans laquelle nous vivons ne nous paraît pas valable.

En nous lançant dans l'action, nous ne voulons pas reproduire des schémas et des structures résultant du conditionnement que nous avons subi et que nous rejetons, de même que nous refusons de céder à la facilité du besoin de « faire quelque chose pour faire quelque chose » — atavisme de tous les groupes.

Nous refusons de céder au souci de rentabilité qui nous rassurerait sur nous-mêmes et sur notre pouvoir, donc nous ferait reconnaître sur un tel critère par les hommes et les femmes imprégnés des valeurs masculines (s'agit-il de prouver que nous sommes capables de faire aussi bien qu'eux ?).

Nous voulons rencontrer, nous aussi, des femmes du quartier, nous en rencontrerons ; mais il s'agit d'abord pour nous de ne pas prendre en charge des choses que nous ne pouvons pas tenir ni de plaquer des idées sur les autres. On nous a reproché avec ironie : « On n'est pas là pour se regarder le nombril ni faire du bavardage de femmes. »

Le démontage du monde dans lequel nous sommes prisonnières, que nous ne pouvons faire qu'à partir de nous, de nos expériences racontées, est-ce du bavardage de femmes ?

La confrontation que nous faisons de ces expériences nous permet de nous reconnaître, de révéler l'intoxication idéologique dont nous sommes victimes, de réfléchir à partir de ces données et de tenter d'en sortir, d'organiser des modalités de solidarité, d'abord entre nous : A quoi bon faire une crèche pour les autres si l'on n'est pas capables de s'organiser entre nous au niveau des mômes ?

Nous devons commencer par aborder les problèmes qui nous touchent d'abord, par réhabiliter la parole entre femmes.

Si nous en restons à la parole, on pourra dire qu'on s'est regardé le nombril, et encore combien de déblocages se font par la seule parole ?

Il s'agit de poursuivre, d'analyser nos expériences, de trouver de nouveaux modes de relations entre nous et avec les autres et d'y conformer nos actes.

Juillet 1972.



# LA TRANCHE

## sur MER

LA TRANCHE-SUR-MER, qu'est-ce que c'était ? Qui ? Où ? Pourquoi ? Comment ?

● L'an dernier, des filles du groupe « Politique et Psychanalyse » ont proposé une rencontre internationale de femmes, pour essayer de dégager la spécificité des mouvements européens.

● Cette rencontre a eu lieu du 25 juin au 2 juillet 1972 dans une colonie de vacances où nous étions nourries et logées pour 15 francs par jour et par personne, à La Tranche-sur-Mer en Vendée.

● Environ trois cents femmes et quelques enfants sont venus d'Angleterre, Belgique, Hollande, Suède, Allemagne, Suisse, Italie, Amérique et France.

Nous publions ici des « comptes rendus » et témoignages individuels et collectifs, divers et contradictoires, sur les questions que nous avons abordées ensemble et la manière dont certaines d'entre nous ont vécu cette rencontre...

quelques unes en parlent

(Extraits d'une réunion où il y avait des filles du groupe Politique et Psychanalyse, et quelques autres...)

— Il y a des femmes du groupe Politique et Psychanalyse qui avaient préparé le projet de La Tranche : une semaine de rencontre avec des femmes venues d'un peu partout, de Paris, de province, de l'étranger. Son but : essayer de repérer l'originalité du Mouvement européen, à travers ses différentes pratiques.

— (...) Ce serait bien que les femmes qui sont à l'origine de ce projet, celles qui l'ont préparé, en parlent et disent ce qu'elles avaient envisagé. Personnellement, je n'étais pas au courant du tout et j'aimerais savoir en quoi l'expérience que j'ai eue de cette semaine recoupait ce projet.

— A la fin de cette rencontre, nous étions assez misérables, chacune dans notre coin parce que nous n'avions pas réussi à parler vraiment de nous. Nous pensions que nous avions une position de groupe qui allait plus loin.

— Ça dépend dans quel état d'esprit on était arrivé à La Tranche. Pour moi, j'ai trouvé ça très bien.

— Celles qui sont venues y chercher quelque chose l'ont trouvé, mais les problèmes ont commencé lorsque certaines se sont mis dans la tête qu'il fallait assumer une position de groupe face à quelqu'un. Nous nous sommes vite aperçues que nous étions quinze fois en dessous de ce que nous croyions pouvoir faire.

— Pour moi, l'organisation c'était très bien. J'étais un peu affolée que rien ne soit vraiment organisé, planifié mais finalement, alors qu'a priori j'ai toujours besoin que les choses soient préparées d'avance, j'ai eu l'impression que j'ai eu la place de parler de ce qui me préoccupait et qu'il y a eu un écho. Des groupes de travail se sont formés et on a pu parler.

— Bien sûr, mais, par exemple, nous avons été incapables de parler de la pratique analytique ; nous n'avons pratiquement rien dit sur le désir non plus.

— Nous étions dans la même réunion mais nous n'étions pas ensemble pour le travail. Notre isolement tenait au fait que nous ne nous tenions pas suffisamment les coudes. Et à partir de cette impossibilité, nous ne pouvions pas parler de ce que nous avions fait ensemble, de notre pratique.

— Nous pensions en être plus loin au niveau du travail collectif.

— Vous pensez ça par rapport à votre groupe, mais moi qui suis arrivée toute seule, j'ai quand même senti une certaine spécificité de position qui s'exprimait quelque part.

— J'étais d'accord avec certaines positions mais je n'ai jamais senti une présence collective à ces certaines-là. C'est bien cela que vous avez ressenti comme une faillite, et c'en est une. Il y avait la position d'individus qui ne reflétait pas la pratique collective.

— S'il y avait eu une position de groupe, je me demande si elle n'aurait pas été ressentie par les autres comme quelque chose de figé, de plaqué.

— C'aurait pu être au contraire l'accès à une expérience de groupe.

— Par exemple, les femmes qui arrivent au Mouvement cette année, demandent : « Dites-nous quelle est votre pratique de groupe, ce que vous avez compris toutes ensemble l'an dernier. » C'est à ça que l'on ne parvient pas à répondre ; on essaye individuellement mais ça nous gêne.

— Ce que j'ai ressenti, c'était la démission des filles ; j'avais l'impression de ne pas avoir de soutien.

— Avec une certaine culpabilité, je me souviens d'une réunion où X. parlait, parlait. Vous étiez autour, vous disiez qu'elle parlait trop, vous n'étiez même

pas capables d'aller le lui dire.

— Au départ, nous ne nous sommes même pas dit que nous avions là quelque chose de politique à assumer. Il devait y avoir une peur de prendre trop de place.

— Notre attitude entre nous est assez mûrie, nous arrivons chacune individuellement aux réunions, nous nous disons chacune qu'on s'y ennue, ça ne va pas.

— (...) Cela dit, je crois qu'une pratique collective est passée au niveau du corps.

— Il y a eu le type de récupération individualiste du discours, le cas de X. ; et la parole individuelle, coupée de collectif où ça s'était travaillé. Je me sentais dans la répétition, incapable de tenir ce discours travaillé qui me tenait de là où j'en étais... Là où je me suis sentie le mieux, c'était aux tables de bistrot ou sur la plage ; je parvenais à parler d'autre chose que de là où je n'étais pas (et que j'avais quand même envie de dire).

— Reste à savoir ce que cela veut dire que l'on se soit sentie mieux dans les petits groupes.

— On avait l'impression qu'il fallait défendre une image de marque du groupe, mais lorsqu'on était seule avec d'autres femmes, cela n'intervenait plus.

— Vous avez l'air bien pessimistes, et si on voit ce que l'on est en train de faire, qui découle bien de La Tranche... alors c'est encore l'image de marque que l'on défend ?...

— Ce qui était paralysant à La Tranche, c'était l'idée que si nous nous trompions, nous compromettrions le groupe.

— Nous avions surtout peur, nous-mêmes, de ne pas être à la hauteur.

— Si tu dis pas à la hauteur, c'est qu'il y a une mesure, qu'est-ce la mesure ? c'est bien qu'il y a un groupe.

— C'est la peur par rapport à soi.

— Si la peur tombe quand nous nous retrouvons en petits groupes...

— C'est deux choses bien différentes que d'avoir peur de parler par rapport à un surmoi qui serait le groupe, et d'avoir peur de compromettre politiquement ce groupe.

— Ça veut bien dire que de toute façon le groupe fonctionne toujours comme surmoi.

— Du fait que nous sommes dispersées dans les réunions, nous avons plus peur de soutenir des positions tout court, de des positions de groupe.

— C'est surtout par rapport aux femmes du groupe ; il est plus facile de parler surtout on est quatre ou cinq ; sinon, on se dit les autres sont là, je me la coule douce.

— Et comme tout le monde dit je me la coule douce...

— Les filles qui se sentaient des responsabilités politiques, que ce soit votre

groupe ou des femmes comme moi qui venaient avec des idées à débattre, il y avait en tout cas, sur tel point théorique, une demande de formalisation

politique, de théorie.

— Un certain nombre de femmes, dont moi, ou d'autres, avaient tendance à reprendre la fonction de porte-parole, de théoriciennes politiques en reprenant des projets de discussion...

— J'ai lancé trois ou quatre discussions sur le tapis : elles ont été immédiatement reprises en charge.

— (...)

(Réflexion personnelle après le bilan collectif)

La discussion était souvent dans l'impasse : les thèmes s'épuisaient, la parole tournait à vide dans l'angoisse collective. On a parfois essayé de prendre appui sur des textes — des articles du *Torchon* par exemple — sans grand succès. Et nous avons fini par parler de cette expérience de vie commune en cours. Car être entre femmes ne nous avait nullement situées hors du champ de l'oppression et de la lutte : sur place, il y avait les coups de téléphone de nos hommes qui faisaient du chantage pour que nous écourtions notre séjour ; le problème se posait de notre rapport avec le personnel féminin chargé de l'entretien du camp de vacances et de la préparation des repas ; il y avait surtout certaines formes d'oppression que nous reproduisions entre nous, et tout l'aspect institutionnalisé de nos corps et de notre parole, de nos réactions, sur lequel il fallait travailler. De même, un autre problème essentiel a été soulevé par l'organisation de la vie commune : quelle « prise en charge » (ou non) des enfants avait lieu ? Allions-nous résoudre le problème qu'ils posaient au groupe des femmes en les isolant dans une crèche ? Pourquoi était-ce toujours les femmes sans enfants qui soulevaient la question des mères ? Après la faillite des discussions abstraites ou coupées de notre situation, la plupart des échanges portaient de notre expérience de vie commune, ou y revenaient. Des femmes s'étaient baignées nues sur la plage, et s'étaient fait agresser. Situation inverse, un soir nous étions décidées quelques-unes à casser la figure à une poignée de mecs. Prises entre un comportement hystérique et une mauvaise évaluation du rapport de force réel que créait notre présence à La Tranche.

Le vendredi soir, quand la discussion quasi générale a été troublée par l'assaut d'un certain nombre de mecs (accompagnés de quelques filles dans le rôle d'alibis) c'était encore très net : certaines d'entre nous se sont affolées en craignant pour leurs enfants qui dormaient dans les bungalows, loin de la salle de réunion. D'autres voulaient céder à la provocation, accepter l'affrontement. Le directeur du centre nous proposait une « protection » plus qu'ambiguë, celle des flics ! En fait, il n'y avait pas à se paniquer, mais à poursuivre nos activités. Pourtant la confusion du moment, avant de s'en tenir à cette dernière attitude, a montré que ce soir-là, au cœur même d'une discussion qui marchait bien, il y en avait encore parmi nous qui se sentaient dans la situation de la femme cernée par des hommes, en position de victime, alors même qu'on essayait d'analyser la situation, de réagir politiquement, on retrouvait la peur. Cette attaque a d'ailleurs joué un rôle décisif dans le déroulement de la discussion : elle s'est produite alors qu'il était question de fascisme et violence, nous avons pu en parler à partir d'une situation tout-à-fait concrète !

En fait, à travers l'expérience de plusieurs jours de vie commune, nous avons retrouvé à peu près tous les problèmes que certaines auraient souhaité au départ envisager abstraitement en les agitant sur commande, à un prétendu « niveau théorique » ou « politique » : problèmes du couple et de la famille, du rapport aux enfants, aux travailleuses (à partir des réactions des employées du centre de vacances face à notre présence et notre travail, et à partir de nos propres réactions à leur égard).

Pareille façon d'envisager le travail entre nous et d'aborder les questions représentait pour certaines femmes une terrible frustration : partout il se passait des discussions intéressantes, mais rien de centralisé, et l'on était obligé de choisir, d'obéir à son propre désir qu'il fallait se formuler. L'une, arrivée le jeudi soir, constate à la fois la faillite de la discussion sur le viol et, au contraire, la richesse des échanges en petits groupes. Le débat avançait différemment de ce qui se passe à Paris, où il est malgré tout canalisé dans des réunions, dans le rassemblement de groupes nombreux. Etre constamment ensemble permettait une autre forme d'approfondissement des questions et des contacts.

Mais que faire quand on a envie de parler de tout, avec toutes à la fois, et que la mise en commun des expériences paraît difficile, parce qu'on attend qu'elle se fasse suivant les normes ordinaires ? C'est encore plus déroutant quand on vient avec l'idée d'une intervention précise sur un thème, avec un « projet politique » derrière la tête, quand on attend des résultats et des conclusions. Bref, quand on vient avec tous les critères de la discussion politique traditionnelle. On se dit qu'il faut « profiter » (?) de la présence des étrangères pour mieux connaître la situation des femmes de la Suède à l'Italie, et l'on se découvre en fait incapable de s'intéresser spontanément à une expérience autre. Les femmes venues à La Tranche avec l'expérience d'une pratique politique traditionnelle repéraient un travail différent à l'œuvre dans la rencontre, qui mettait en échec leur façon ordinaire de se situer dans la discussion : mais ce travail n'était identifiable ni à un lieu, ni à un thème, ni à un groupe ou une réunion particulière.

Et pourtant il est sûr qu'il s'est produit au fil des journées à la fois un élargissement et un recentrement du débat. Nous avons parlé de l'homosexualité dans beaucoup de petits groupes, puis un jour un groupe s'est constitué sur l'hétérosexualité, enfin un débat presque général sur le désir. De même, à partir de discussions sur la sexualité a été peu à peu mise à jour la question de notre rapport au travail. L'articulation entre parole subjective et travail collectif d'analyse — analyse politique — se faisait de mieux en mieux. Et parallèlement, nous commençons à ressentir le désir périodique de la discussion générale.



Raconter pourquoi comment je suis arrivée à la Tranche se confond pour moi avec le récit du comment et du pourquoi je suis arrivée au M.L.F. La dernière réunion du groupe Politique et Psychanalyse avant le départ de Paris pour La Tranche était la première réunion du M.L.F. à laquelle je venais. Là j'ai décidé, comme un prolongement nécessaire de cette réunion, de partir pour une semaine de vie collective avec les femmes qui m'entouraient, avec d'autres femmes.

Le « pourquoi si vite » me laissait sans réponse immédiate compte tenu des tonnes de répulsions que j'avais à vaincre : répulsion face à tout rassemblement de femmes, qui s'enracine — il faut dire — dans un sombre septennat passé en boîte libre, répulsion à me couvrir de M.L.F. (au sens de se couvrir de ridicule), image de marque d'un produit de plus en plus en vogue sur le marché et composé d'un groupe d'échevelées hystériques, répulsion à mettre le doigt dans l'engrenage de ce qu'« on » appelle au mieux un groupe de pression plus ou moins politique — vous savez, les femmes, elles mélangent tout. —

Et pourtant ce qui se passait ce soir-là n'avait rien d'une conversion à la Claudel avec palpitations et éblouissement au pied d'un pilier de cathédrale, c'était cohérent dans ma tête et dans mon corps.

Je venais de quitter ou de perdre (allez vous y reconnaître) un mec — ancrage politique sûr — militant — révolutionnaire par nature — du bon côté de l'histoire une fois pour toutes puisque ancien colonisé — alors que moi, blanche occidentale, fille de colon bourgeoise, j'étais tout l'inverse. Dans la retombée révolutionnaire d'après 1968, j'avais eu besoin de légitimer mon militantisme politique en me mettant à la remorque de ce qui cette fois ne faillirait plus : un militant politique du tiers-monde. Indépendamment de tout le registre d'affinités qu'on pouvait avoir ensemble, notre couple était celui que forment une locomotive et son wagon. Il y avait eu rupture d'attache.

Il me semble qu'à La Tranche, du fait que nous étions ensemble 24 heures sur 24, ce qui restait, diffus dilué à Paris, se révélait. En tout cas pour moi, certaines choses sont devenues plus claires.

Le mouvement est de nature homosexuelle, cela ne veut pas dire que toutes les filles du mouvement aient une pratique homosexuelle.

Au contraire, à La Tranche, il est apparu un certain antagonisme entre l'homosexualité de groupe qui s'exprime dans la présence chaleureuse de corps à demi-nus au soleil, la communication affective profonde, la tendresse, la sensualité, et ne requiert aucun « acte » ; et les relations homosexuelles en couple, le rapport à deux, qui ne pouvait se vivre qu'en s'excluant du groupe.

Cette homosexualité de groupe est un phénomène politique, qui favorise la conscience de soi par la reconnaissance mutuelle.

Mais elle dégénère en valorisation politique, en norme homosexuelle, accompagnée de culpabilisation de l'hétérosexualité. Des homosexuelles qui ont vécu une longue oppression s'en débarrassent par un phénomène d'inversion, une contre-norme.

Alors que la plupart des filles conservent des relations avec des hommes, et en ont besoin, on n'en parle presque plus au mouvement, on n'ose pas, et on mène sa lutte dans son coin, sans soutien, à tâtons.

A La Tranche, ça s'est manifesté clairement ; l'homosexualité avait été présentée comme le chemin révolutionnaire, le but vers lequel on devait toutes tendre, en se débarrassant de la nécessité que certaines n'avaient pas encore dépassé de relations avec des hommes. De nombreuses filles se sont senties agressées.

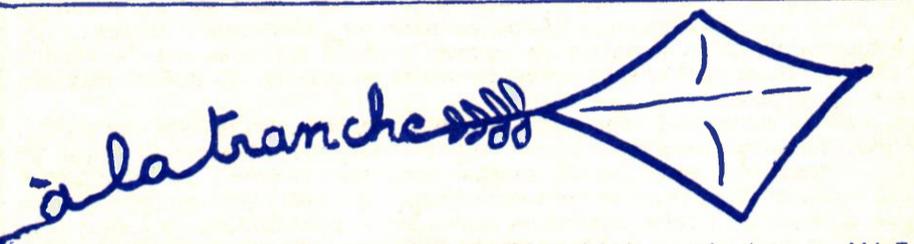
Moi je refusais absolument d'être culpabilisée sur mon hétérosexualité, de n'exister au mouvement que partiellement, d'avoir un dehors invivable.

C'était d'autant plus important à ce moment-là, que je faisais ma « rentrée » au mouvement ; je venais de quitter une collectivité mixte où j'avais échoué dans ma lutte une certaine idée de la libération des femmes qui implicitement donnait pour tâche révolutionnaire aux femmes la lutte pour la transformation des hommes. Je refusais de n'exister que dans ma relation à un homme et d'être jugée sur les progrès de celui-ci.

A La Tranche, j'avais peur de trouver le phénomène inverse. Mais mon sentiment était largement partagé ; nous avons fait un groupe sur les relations avec les mecs ; ce qui a été surprenant, c'est que la quasi-totalité des filles étaient concernées, que leur rapport à un homme avait pour toutes une certaine importance que celles qui disaient : « On ne peut plus avoir de relations avec les mecs », traduisaient surtout la difficulté de les vivre.

J'ai eu l'impression, ce jour-là qu'on faisait sauter une nouvelle idéologie culpabilisante.

Ce qui est fondamental, au mouvement, c'est de pouvoir dire vraiment où on en est, de ne pas avoir à se justifier ou à frimer la libération pour se conformer à un modèle, d'avouer ses contradictions sans être condamnée, et de collectiviser sa lutte et ses difficultés, de se donner les moyens d'une réelle transformation.



Dans l'errance affective et politique qui a suivi, je venais donc au M.L.F. au hasard d'une rencontre d'amies, mais ce hasard était celui d'une quête d'une autonomie politique à retrouver et d'une vie affective à inventer.

Au travers des discussions et des préparatifs de départ, j'ai vu que le M.L.F. n'était ni un groupe de pression ni un peuple d'hystériques mais un groupe de femmes qui avait le projet politique d'imposer la libération des femmes dans le processus de la lutte des classes.

Je venais précisément de mesurer combien ce travail était nié comme urgence politique dans les groupes gauchistes comme était nié le projet, politique aussi, de passer une semaine ensemble de façon informelle pour sentir ensemble leurs corps de femme hors du phare de reconnaissance de la masculinité et travailler en cela, à partir de cela, à leur libération.

La perspective politique répondait chez moi à une demande, j'y adhérais, quoique prudemment, et jusqu'à preuve du contraire. Les contacts et l'ambiance affective générale de la réunion m'ont décidée à tenter de me mêler à ce projet politique, et de découvrir, une vie affective qui serait collective et entre femmes, non plus en forme de couple et avec un homme. Là encore l'énergie tous azimuts que libérait en moi ma propre décision m'effrayait et me précipitait en même temps dans un scepticisme-parechoc traditionnel pour les échecs prévisibles. Cette résistance m'a donc amené à accepter de revenir à Paris avec des amies, deux jours avant la fin du séjour. Me ménager une porte de sortie s'imposait comme seul élément sûr de cette expérience, la garantie que je n'irais pas trop loin d'un coup. Je n'allais pas m'abandonner si simplement ; comme les hommes je ne faisais pas confiance totalement aux femmes. Il y avait dans mes pas, en avant en arrière, autant de coquetterie que de calcul politique.

Ce n'était donc pas avec n'importe quelles armes ni quels bagages que j'arrivais à La Tranche. Au bord de la mer, j'ai vécu tout d'abord la nudité nouvelle d'un corps (le mien... le nôtre... le « corps collectif »...) qui muait, qui se dansait (« on » ne le dansait plus à sa place). J'entrais en relation avec la réalité nouvelle pour moi — que je ne sentais pas toujours comme un bien-être — d'un corps collectif puisque le mien n'était plus la source et le lieu unique de ses « sens ». L'homosexualité diffuse, les diverses tentatives de viol par « l'extérieur » (agressions, intrusions de mecs dans notre espace même pas protégé) et par « l'intérieur » (reproduction entre nous de certains éléments de la masculinité) s'adressaient à autre chose qu'à ce que je nommais « avant » mon corps.

La collectivisation des sens était également poussée en avant par la collectivisation de relations qui se vivent partout ailleurs comme une prise en charge (dans la même parenthèse, non dans les mêmes relations : enfants, femmes venus de la province et de l'étranger).

On pourrait aussi bien dire que ces problèmes collectifs ou de collectif tiraient dans la direction de l'individualisme quand ils revenaient en leitmotivs et camouflage d'autres questions inabordable sur le moment. Ce cheminement dialectique marque aussi la façon dont j'ai découvert pas à pas, mot à mot ce qui, en se disant, en se faisant à La Tranche, était une pratique d'un travail passé et qui en même temps m'était présent, était mien. Avec les blocages, les blancs, les manques, les groupes disséminés sur le sable et dans les pavillons accouchaient d'un savoir qui est censuré ailleurs et dont la matière était tout à la fois notre vie à La Tranche et notre vie ailleurs.

En relisant cet article écrit après La Tranche, je ne me sens plus très bien dans ce genre d'écriture « intellectuelle ». Je pense qu'aujourd'hui j'écrirais différemment. Dans les groupes de travail où je suis maintenant, mes principaux blocages viennent de mon langage, refuge et bouclier contre le mouvement. Aujourd'hui je peux continuer à parler de la même façon dont j'ai écrit ce texte, mais je sais que c'est encore une manière de me protéger contre ce que j'ai envie de dire et ce que j'entends dans les groupes.

# TOULOUSE

## TRANCHE

Ce que ça a été de manière objective : impossible de le savoir car notre point de vue est nécessairement subjectif et peut être intéressant en cela, mais il est limité pour trois raisons :

- notre nombre à La Tranche (trois filles du groupe de Toulouse);
- notre temps de séjour (les trois premiers jours),
- l'espace dans lequel nous avons évolué (limitant les rencontres).

Les aspects positifs pour nous

1° La rencontre avec des « groupes de femmes » existant un peu partout en France. C'est vers elles que nous sommes allées, cherchant à dégager des thèmes de travail ensemble.

Remarque générale : les filles étaient le plus souvent des intellectuelles.

Question : est-ce qu'elles représentent le recrutement le plus fréquent des groupes M.L.F. dans ces villes ?

Il n'a pas été facile de trouver une réponse à cette question.

— parce qu'on n'a pas su mettre systématiquement l'accent sur ce point au cours d'une réunion générale et poser le problème important du M.L.F. comme mouvement de masse. Nous ne nous sommes pas interrogées ensemble sur les moyens d'élargir le mouvement aux autres catégories de femmes (femmes qui travaillent, usines, grands magasins, campagne, femmes au foyer);

— parce que le contact avec toutes les filles s'est effectué complètement au hasard des rencontres.

Question : est-ce dans les villes et dans les villes universitaires que le M.L.F. a le plus de chances actuellement d'être impulsé en France ?

Si c'est exact (comme cela le paraît), il faut s'interroger sur la signification sociologique et politique du phénomène : prise de conscience plus rapide, groupes en rupture... Mais alors quels aspects de l'oppression des femmes sont mis en évidence, par la pratique d'abord, plus théoriquement ensuite ?

Quels autres aspects ont été simplement effleurés parce que ne concernant pas directement les militantes (danger de limitation, de polarisation sur certains problèmes qui apparaît dans les derniers numéros du Torchon) ?

La rencontre de La Tranche a donc eu pour effet de soulever certains problèmes que nous ne sentions encore que de manière confuse.

2° La rencontre avec des groupes étrangers (italiens, hollandais et suédois) a été pour nous très instructive.

Nous avons provoqué une réunion dès le lundi matin. Participation active d'une trentaine de filles, difficultés de traduction, mais nous avons pu retenir différents points de similitude entre tous les groupes européens présents :

— autonomie par rapport aux partis politiques, par rapport aux groupes masculins, par rapport aux institutions.

Exemple de la Suède qui se démarque du Women Council, organisation du gouvernement où les hommes dirigent et qui reste réformiste au niveau de certaines lois, s'en tenant à la contraception et à l'éducation sexuelle. Les Suédoises ont fait la critique d'une certaine publicité pour une « fausse » liberté sexuelle, fausse dans le sens d'une non-remise en question du pouvoir masculin dans la sexualité.

— refus et vigilance à l'égard des valeurs masculines. Impression que partout l'idéologie, comme instance relativement autonome et entretenant au moyen de divers appareils (famille, école, religion, etc.) les conditions de reproduction des rapports de domination hommes/femmes, tient une place importante, mais que cette place et cette fonction de l'idéologie ne sont pas encore claires pour beaucoup de groupes et que la nécessité d'un travail là-dessus n'est pas évidente pour toutes les filles qui en parlent.

Dans la pratique, c'est pourtant bien sur ce terrain que se dessine la spécificité des mouvements de femmes par rapport aux organisations politiques, davantage centrées jusqu'à présent sur les aspects de l'infrastructure (exploitation économique des femmes).

Mais c'est bien aussi sur ce terrain que le travail théorique est le plus nécessaire. Notre vide théorique ne laisse jamais le terrain inoccupé, l'idéologie dominante se charge toujours de l'occuper.

La pratique des mouvements européens que nous avons rencontrés à La Tranche semble prendre trois orientations comme en France :

a) Partout des groupes de prise de conscience. Une réunion le mardi matin sur les problèmes posés par l'intégration des nouvelles a permis de cerner certains problèmes concernant le fonctionnement de ces groupes de parole. Ils permettent en effet dans beaucoup de groupes d'intégrer les filles qui viennent pour la première fois, mais les anciennes sont souvent perçues comme « modèle » (expérience italienne), ou alors la dynamique du groupe de prise de conscience est perturbée par le blocage de certaines.

Question posée à La Tranche : comment dépasser le blocage qui, dans certaines villes (petites), est dû parfois au fait que tout le monde se connaît et que les « confessions » entraînent des conséquences graves (Italie, France...)?

Autre question : comment dépasser le stade des « confessions », comment éviter les psychanalyses sauvages et toujours un peu terroristes ?

Exemple de Toulouse où deux filles, les plus anciennes du groupe et se connaissant bien, ont un peu paralysé le travail par le jugement que l'une et l'autre portaient sur la manière de vivre de chacune ; conflit latent jamais éclaté, qui est resté à un niveau peu intéressant parce que personne n'a pu ou voulu analyser et dégager les contradictions de chacune et par là nous amener à nous interroger sur nos propres contradictions. (La question est maintenant réglée). A La Tranche on a parlé de ces difficultés, mais on n'a pas assez souligné la nécessité de trouver des moyens pour éviter deux pièges qui menacent les groupes de parole :

— le danger de la « conseillite » (attention au Centre des femmes) qui placerait le mouvement des femmes directement dans l'idéologie humaniste, hégémonique et occidentale, donc en plein dans ce que, en principe, on refuse et dénonce. Il est clair d'ailleurs que cette « conseillite » animait pas mal de bonnes intentionnées à La Tranche (on s'est un peu accroché avec les filles de Saint-Etienne sur ce point, entre autres);

— le danger de l'enlèvement dans l'individualisme, raconter, vedettariat (prouesse sexuelle...).

Il faudrait parvenir à placer le discours aussi au niveau de l'analyse de ce qui a déterminé telle ou telle situation, et dégager les facteurs qui produisent ces situations, car c'est par ces analyses que les différentes actions pourront s'articuler et prendre véritablement une dimension politique, faute de quoi on est amené à ne faire que des actions ponctuelles, spontanées et dont le sens est donné à notre insu par les mass-média (car si l'idéologie dominante parvient à dénaturer le sens des actions qui en ont un défini, elle est vraiment à l'aise pour donner son interprétation des actions qui n'en ont pas clairement).

b) Partout, en effet, des groupes d'action se développent dans les quartiers, dans les lieux publics. En Suède : manifestations dans les musées (collage d'affiches, films sur l'avortement...) pour provoquer des discussions libres avec les femmes. Les Suédoises veulent faire connaître leur mouvement et « donner une image par rapport à l'extérieur ».

En Italie, elles tentent d'intervenir en milieu ouvrier (avortement, contraception, domination de l'homme, fonction de la famille...).

c) Des groupes de travail semblent partout difficiles à mettre sur pied et à maintenir, mais partout on en sent la nécessité. Les thèmes abordés en Italie comme en Suède et en France sont : la sexualité, les relations avec les hommes, des comptes rendus de lecture, un peu de travail théorique.

La similitude des actions et des difficultés de tous ces groupes en Europe, les positions pratiques par rapport aux partis, l'interrogation latente ou manifeste sur la nécessité d'une base politique nouvelle entièrement à définir, indiquent un niveau de prise de conscience et un potentiel de combativité plus politisés qu'aux U.S.A. Mais c'est aussi sur ce terrain que les divergences commencent à apparaître (et pas suffisamment, elles restent murmurées). Les Italiennes disent que la lutte des femmes dépasse la lutte des classes, mais on ne sait pas comment elles voient cela. Les Suédoises, par contre, n'ont pratiquement rien dit sur l'articulation des deux luttes.

C'est d'ailleurs parce que la plupart de ces problèmes ont été à peine posés que nous avons fait des critiques sur l'organisation de la rencontre de La Tranche.

Cette rencontre était effectivement organisée et on a eu tort de nous laisser croire qu'elle ne l'était pas. Dans quelle mesure une certaine forme donnée aux conditions matérielles de vie peut-elle rester sans influence sur le travail produit et sur la rencontre elle-même ?

Il a fallu donc très vite prendre conscience qu'il n'y aurait aucun moyen immédiat de se rencontrer dans le « faire-ensemble » et que pour le « dire-ensemble » il fallait à la fois trouver les filles et proposer des thèmes de réflexion. Mais, même sur cette base, les résistances de certaines filles, qui semblaient avoir un certain impact sur une grande partie du groupe français, ressemblaient à une organisation de l'inorganisation.

Il ne s'agissait pas d'attendre que tout soit prévu, programmé, non absolument pas, et on a mal interprété nos critiques. Pour pas mal d'entre nous, venir à La Tranche n'était pas prendre des vacances : nous avions peu de temps, et nous avions beaucoup de problèmes à voir ensemble, c'était en cela très différent de la Mutualité. Résultat, on a perdu du temps à essayer de faire passer la nécessité de travailler sur des points définis ensemble ; des réponses fréquentes de Françaises du style « créez donc un club de couture pendant que vous y êtes » révélaient que pour certaines : être entre femmes, se baigner ensemble pouvaient être une réponse à l'oppression des femmes dans le monde.

C'est tout l'aspect marginalité qui se trouve ainsi posé. Pour beaucoup d'entre nous, se mettre en rupture, d'une part, n'est pas équivalent à s'isoler ensemble et, d'autre part, signifie au contraire l'entrée dans une forme de lutte.

Nous avons fait aussi une critique sur l'absence de prise en charge collective des gosses. Solution proposée : que les mères se débrouillent. Résultat : des filles ont dû quitter des groupes de travail parce que leur gosse gênait le travail. Un débat a été proposé sur ce point précis, qui a été plus ou moins saboté alors qu'il y avait tant de choses à dire concernant l'aliénation des femmes par les enfants, etc.

Nous souhaitons vivement d'autres rencontres avec d'autres mouvements étrangers, mais sur des bases un peu mieux définies.

Un groupe de filles de Toulouse.

*Maison des femmes des Gobelins*

Les femmes dans le mouvement se retrouvent soit par tendances et positions, soit sur des thèmes de lutte et d'intérêt commun, soit par quartiers. Beaucoup d'entre nous mènent en même temps ces différentes activités.

Du désir d'élargir notre pratique et de rencontrer des femmes qui ne viennent pas encore au mouvement est venue l'idée d'avoir plusieurs locaux dans différents quartiers où confronter nos réalités quotidiennes qui ne sont pas toujours les mêmes pour toutes.

Sans lieu ouvert sur les quartiers où chaque femme puisse apporter ses idées et ses désirs de lutte.		les groupes étouffent parfois en problèmes internes ou en activités uniquement ponctuelles
--	--	--

Sans lieu où se retrouver, les femmes qui ont commencé à se rencontrer dans les écoles, dans les quartiers, sur les marchés, dans les lieux de travail, ont du mal à réaliser des projets suivis (crèches, grèves, etc.) à poursuivre une réflexion sur leurs problèmes (groupes de discussion, etc.) et se retrouvent isolées dans leurs foyers ou chambres.

Ce projet, en est au stade

de la prise de contact avec les femmes des différents quartiers qui veulent se joindre à nous dès maintenant pour commencer à imaginer ce que nous ferons dans ces différentes maisons des femmes suivant les désirs et les besoins de toutes.

*63 avenue des Gobelins* *studio qui dans l'imposant*

Deux groupes sont déjà constitués et se réunissent le mardi à 20 h 30 :

— Les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> : Maison des Femmes des Gobelins, 63 avenue des Gobelins. Tél. : 331-70-58.

— Les 4<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> : 115 avenue de Reuilly, porte 2, premier étage gauche. Tél. : 628-44-22. Et bientôt dans une partie du local de la maison d'édition, 2 rue de la Roquette, impasse du Cheral-Blanc. Cour Février. Tél. : 805-17-45.

# DES FEMMES DE FAIT REPONDENT A UNE

# FEMME DE DROIT

Je vous envoie ci-joint une réponse collective que nous avons écrite à la suite de l'article « Législation et Infanticide » pour le 22 novembre dans « le Monde ».

Cette réponse, envoyée au « Monde » le 3 décembre, n'a pas été publiée, car disent-ils, arrivée trop tard. J'ai insisté et réclamé le droit de réponse (la loi donne 3 mois pour l'exercer) mais il m'a été répondu — très poliment — que nous n'avions pas droit de réponse dans ce cas, parce que la lettre émanait d'un groupe de femmes du M.L.F. et non du M.L.F. en tant qu'organisation...

Ça pose un problème, car si personne n'a le droit de répondre au nom du M.L.F., ça signifie que nous n'aurons jamais droit de réponse dans aucun journal. Voyez si vous pouvez insérer cette lettre dans le prochain « Torchon ».

Elle est signée uniquement par des femmes qui ont des gosses, non pas parce que les mères de famille s'estiment plus représentatives que d'autres filles du Mouvement, mais parce que c'était le plus sûr moyen de river son clou à cette sale bonne femme qui dit dans son article qu'elle est « plus normale, plus mère de famille, plus engagée dans la vie active, etc. », que les militantes du M.L.F.

De toute façon, si vous décidez de l'insérer c'est pas forcément utile de rappeler le nom des signataires, on peut simplement signer : un groupe de mères et de grand-mères. C'est à vous de voir.



En réponse à la lettre « Législation et infanticide » de M<sup>me</sup> Michèle-Laure RASSAT, professeur de droit pénal à la Faculté de Droit de Rouen, un groupe de femmes normales, mères de famille et engagées dans la vie active, manifestent leur désaccord total avec l'auteur de cette lettre et désirent faire plusieurs mises au point :

I. — Il est vraiment scandaleux qu'une professeuse de droit pénal soit aussi nulle en calcul, qu'elle confonde majorité et minorité. Apprenez Madame que notre pays compte 26 millions de femmes, soit environ 7 millions en âge d'avoir des enfants. Vous savez comme nous qu'il y a près d'un million d'avortements par an. Le seul résultat qu'on puisse déduire de ces chiffres est que **toutes** les femmes de France n'avortent pas **chaque année**. Il est absolument impossible de dire que les femmes qui n'avortent jamais sont majoritaires. Sur une seule période de 10 ans, le nombre d'avortements est plus élevé que le nombre des femmes en âge de procréer. Qui avorte ? Ce ne sont certainement pas toujours les mêmes.

II. — Tout aussi curieusement, cette dame qui patauge en mathématiques, n'hésite pas à les employer abusivement. Elle s'estime beaucoup plus « normale », beaucoup plus « mère de famille » que la plupart des militantes du M.L.F. Avec quel étalon effectuez-vous votre mesure, Madame ? Possédez-vous une norme de la normalité ? Pour vous les femmes « NORMALES » sont celles « qui ont suffisamment conscience de leur dignité pour accueillir et élever tous leurs enfants, voulus ou non ». Pour nous de telles femmes ne sont pas « normales » mais conformes au modèle que l'idéologie leur impose.

Les femmes du M.L.F., anormales à vos yeux, refusent les maternités non désirées et dénoncent publiquement le rôle qu'on fait jouer aux femmes. Elles demandent que le travail ménager et la prise en charge des enfants soit reconnu et payé, car il constitue les forces de reproduction du pays, aussi importantes, au moins, que les forces de production. Qui est plus « normal » ? l'esclave qui se soumet et fournit tout le travail qu'on lui demande, ou l'ouvrier qui revendique pour sa force de production une juste rémunération ?

III. — Quant au procès d'intention odieux que vous faites aux militantes du M.L.F. qui préconiseraient « le recours à l'assassinat d'un enfant... » il est d'une telle mauvaise foi qu'il pourrait se passer de réponse, car personne ne le prend au sérieux. Nous y répondons tout de même. Ce merveilleux argument part d'une citation tronquée : « Les militantes du M.L.F. affirment qu'il est traumatisant d'élever un enfant ». Vous oubliez la moitié de la phrase. Oui, nous affirmons qu'il est traumatisant d'élever un enfant **non désiré**, dans la **société actuelle** où la femme est obligée d'en **assumer pratiquement seule la prise en charge**.

Il n'y a aucune structure collective pour décharger la mère, peu de crèches et peu de garderies. Et la plupart des pères ne voient leurs enfants qu'une demi-heure par jour.

Où il est traumatisant d'élever des enfants dans ces conditions. Les nombreuses dépressions nerveuses des mères de familles sont malheureusement là pour en témoigner, ainsi que les trop nombreux suicides de mères qui entraînent avec elles leurs enfants dans la mort.

Un autre détail que vous semblez ignorer, est que les partisans de l'avortement libre et gratuit sont aussi souvent militant de mouvements pacifistes et militant contre la peine de mort. Ils ont au plus haut point le respect de la vie. Il est vain, car cela ne trompe personne, de les accuser de « préconiser l'assassinat... »

IV. — Beaucoup plus grave que votre mauvaise information et que vos arguments chancelants, la haine qui apparaît tout au long de votre lettre est certainement digne d'une analyse. Elle apparaît face au M.L.F. (qui y est habitué et s'en moque), mais aussi face à toutes les femmes que vous jugez, du haut de votre piédestal universitaire et que vous condamnez : « Nous paraît indigne du nom de femme la personne qui... ». Cette haine vous amène à prendre une position qui approuve implicitement le jeune héros qui a dénoncé Marie-Claire, puisque vous demandez pour chaque père le droit de s'opposer à l'avortement.

Vous trouveriez équitable qu'à la suite d'une relation sexuelle avec ce garçon, Marie-Claire ait gardé son enfant, ce qui l'aurait obligé à interrompre ses études, et aurait entraîné pour elle et sa mère (qui a déjà élevé 3 enfants) une trop lourde charge. Vous voulez donc que les femmes paient très cher leurs satisfactions sexuelles ?

Et la mère de 5 enfants qui élevait aussi 5 neveux et nièces, morte la semaine dernière, des suites d'un avortement clandestin (« Le Monde », 21 novembre), vous la trouvez aussi « indigne » du nom de femme, d'après votre dérisoire anathème ?

Votre haine des femmes est bien fâcheuse pour vous. La haine que l'on projette est toujours la haine de soi.

V. — Ajoutons que nous avons toutes pleuré d'émotion en lisant les conseils charitables que vous donnez aux deux collègues de Mme Chevalier. Comme il est généreux de la part d'une dame qui perçoit un traitement de Professeur de Faculté de demander à deux employées de la R.A.T.P., chargées d'enfants, et aux ressources modestes, d'aider Marie-Claire à élever son enfant ! Pour donner un tel conseil, il faut sans doute, Madame, que vous-même, ayez coutume de faire ce geste. Sans doute la moitié de votre traitement passe-t-elle à aider les enfants abandonnés, de l'Assistance Publique ou du Biafra, et les mères célibataires de Rouen ?

VI. — Enfin, votre qualité de professeuse de Droit ne vous empêche pas de vous contredire vous-même dans votre lettre. Vous déclarez que « l'Humanité est constituée de deux groupes d'individus différents mais complémentaires au moins dans la conception et par conséquent égaux en droit ».

Les droits, vous ne les attribuez pas équitablement aux hommes et aux femmes. Vous condamnez « celle qui entretient des rapports sexuels avec un homme dont il lui serait inconcevable de conserver l'enfant si elle venait à être enceinte », et vous oubliez totalement de déclarer indigne du nom d'homme, celui qui entretient des relations sexuelles avec une femme dont il lui serait inconcevable d'avoir un enfant et de partager avec elle l'éducation de cet enfant. Il est vrai que vous auriez alors beaucoup d'hommes à condamner !

Non, pour les militantes du M.L.F., la libération de la femme ne passe pas par l'esclavage de l'homme, comme vous le dites, mais par des chemins parallèles, que les hommes et les femmes ont à parcourir avant d'être capables de nouer de vraies relations, c'est-à-dire des relations d'amour, exemptes de rapports de force, de sadisme et de chantage. Une des conditions pour cette double libération est l'indépendance économique de la femme par rapport à l'homme. Une autre est que chaque individu soit libre et équilibré, c'est-à-dire se soit affranchi de son masochisme, c'est-à-dire de sa haine de soi.

Cette condition, que vous ne semblez pas remplir Madame, devrait vous inciter de façon urgente à vous préoccuper de votre propre libération.

## histoire d'une femme à thèse

Mon histoire commence à l'agrégation des femmes. Mêmes épreuves, même notation que les hommes, pas classée avec eux. Mais cinq des leurs au jury.

Pour faire de la recherche au C.N.R.S., je dus demander la permission. Les hommes — les vrais agrégés — l'avaient de droit. Je échai mon premier cul, masculin, évidemment.

Entrée dans un labo, curieusement je constatai que l'appareillage cher allait dans les mains des hommes. Un jour, j'assis mon derrière sur le siège de leur bien le plus précieux : or-di-na-teur, ça s'appelle ça. Ils m'en délogèrent. Ne me restait plus que la Théorie leur sanctuaire. J'entraï. Ivre de fureur, égaré de jalousie, mon mec-patron me mit à la porte. Pris de pitié, son second me viola, un soir qu'il était saoul.

Je cherchai de par le monde. L'humain, le bon, le vrai chef. Enfin ! J'ouvris sa thèse : « A ma chère femme ». Celle qui change les chaussettes, lave les slips, nettoie les couches de l'héritier...

Le jury se constitua. Fitent la fine bouche. Ouf, cette femme qui fit tant de mal à nos collègues chéris ! Pécheresse, tentatrice, vulgaire concupiscente, impotente sans bête !

M'écrivirent « Peut-être bien que votre thèse est de vous, mais c'est nous le père. D'ailleurs, vous êtes stérile. »

Je me présentai quatre mecs, pas un de moins, pas un de plus.

La dignité n'est pas un objet, et le con percé, je dus être objective :

De-ci, de-là, je courrai dans les champs de la mâle Science,

Présentai mon cul aux usurpateurs,

Fus sacrée putain d'honneur.

Militante M.L.F.

Aux dernières nouvelles, le patron est devenu fou, son second s'est marié, le chef a eu de l'avancement. Je n'ai été ni folle, ni mariée, ni augmentée. Nous, femmes, n'avons pas la plus mauvaise part...

## NE SOUTENONS PLUS LES SOUTENEURS MES SŒURS !

Plus de mecs dans nos manifs car ils n'y sont qu'en voyeurs, souteneurs, maquereaux politiques, récupérateurs.

Et cela parce qu'ils s'obstinent dans le crétinisme qui consiste à militer sur les problèmes des autres au lieu des leurs : autogestion et se prendre en mains soi-même sont pour eux lettres mortes.

Mais diront nos sœurs pro-mecs « Les mecs aussi sont concernés par l'avortement » ! J'en suis bien d'accord, mais alors qu'ils manifestent en tant qu'hommes dans leur rapport d'hommes à l'avortement et non plus en se contentant de nous voler nos slogans à nous les femmes dont le rapport à l'avortement est différent du leur, ô combien !

Assez du grotesque blessant d'hommes criant « Nous sommes toutes des avortées » ou comme à Bobigny, faisant une monumentale gaffe du genre « Elles ont avorté, jugez-les » en réponse « soutien » à notre « Nous avons avorté, jugez-nous ».

Tant qu'ils seront des « souteneurs », les hommes seront des récupérateurs (conscients ou inconscients, peu importe) et de gros gaffeurs déprimants. Le beau résultat illustré par la lamentable manif du Père Lachaise en sera notre division, de tomber dans le piège qu'on nous tend de faire de la politique comme les mecs et d'en mourir.

On s'est servi pour cette manif du sigle M.L.F. comme un parti en en faisant un moyen de pression et de publicité démagogues.

Derrière cette manœuvre des mecs qui manipulent des sœurs qui n'ont pas encore compris l'inconciliabilité entre la notion de « mouvement » et celle « d'organisation-parti politique » et de ce fait gardent des réflexes et une manière de penser rattachés à la notion d'organisation politique.

Une F.R.

Déeses je vous aime prenez des positions obscènes vous écartez vos cuisses vous posez vos pieds au-dessus de votre tête votre sexe vulve est impérieuse si les femmes se débloquent

si les femmes se débloquent  
si les femmes se débloquent  
si les femmes se débloquent

leur sexe envahira l'espace une marée irrésistible vous battez des tibias je vous aime déesses

Vos tibias sur les épaules blanches et moelleuses d'une folle qui vous aime après vous posez votre front sur la terre vos épaules les jambes ramenées

pliées comme à la mosquée vous vous regardez dans l'ailleurs réflecteur ce n'est pas votre face habituelle mais un vous tout à fait extraordinaire vos yeux sont troubles brumeux infinis votre visage est étonnamment paumé... Lâchement sottement vous vous dites dans votre for intérieur toujours logiques ô ce n'est qu'un moment ce n'est qu'un moment mon enfant calme toi tu es exaltée dans un état second tu crois découvrir ton corps prendre conscience de son existence de sa force ce n'est qu'un moment ce n'est qu'un moment mon enfant vous oubliez que nous femmes nous n'avons aucune opportunité de nous trouver si ce n'est dans ces moments absolument privilégiés état-second-retrouvailles-avec notre-corps-avec notre-moi-authentique-et-youpie... ce nous écabouillé ce nous décanté ce nous aseptisé ce nous piétiné par les mecs ce nous source de toutes les créativités mâles les mâles un jour n'existeront plus vous serez le monde les femmes bien mal aimées. Vous mettez une bonne dizaine de chewing-gum dans votre bouche et vous les broyez ça brûle ça vous fait monter les larmes aux yeux juste avant ça vous montait tout droit au nez pris c'est une chaude fraîcheur vous sentez votre puissance la broyance qui achève votre prise de conscience traquez l'opresseur le mec qui veille dans votre cervelle chassez tous vos bons sentiments dévouement abnégation renoncement effacement tendresse émotion sensibilité ouverture.



# L'avortement louah une d'ome.

Encore



Cet article avait été écrit après la relaxe de Marie-Claire en octobre 1972 pour *Le Monde*. Une fois de plus, ce journal a refusé de passer notre article, préférant celui d'une « personnalité » : Claude Servan-Schreiber. Le même journal n'a pourtant pas hésité à ouvrir ses colonnes aux papiers les plus rétrogrades, sans donner le droit de réponse à celles d'entre nous qui avaient protesté (cf. l'article de Mariette).

Si Marie-Claire, la vendeuse de dix-sept ans jugée à huis clos par le tribunal de Bobigny, est allée la tête haute devant le juge, et si l'opinion publique a été si ouvertement favorable à sa relaxation, c'est le résultat de la lutte que les femmes mènent. Individuellement, nous avons toujours refusé l'interdiction d'avorter, puisque nous sommes des milliers en France à avorter chaque jour. Depuis deux ans, nous nous sommes regroupées pour lutter collectivement contre notre oppression, dont les interdits sur l'avortement ne sont qu'un aspect. Le manifeste des 343 (en avril 1971 : « J'ai avorté »), la marche internationale du 20 novembre et les journées de dénonciation des crimes contre les femmes en mai 1972 ont contribué à faire éclater le scandale de l'avortement.

Même la télévision française, cette fois-ci, n'a pu continuer à faire le silence. Dans le débat qu'elle a improvisé, elle a poussé en avant son pion libéral, Neuwirth, député de l'U.D.R., et oublié Lejeune, héraut habituel de la croisade pour la maternité à tout prix. Le pouvoir nous laisse en effet dans cette période préélectorale la laisse plus longue : nous tirons de plus en plus dessus, car le décalage entre « l'égalité des sexes » si haut proclamée et notre réalité d'exploitées (à la chaîne, au bureau, dans la cuisine et au lit) est d'un cynisme intolérable.

Ce décalage entre la réalité des femmes et l'idéologie mâle se reflète même dans la loi. Face à un million de femmes qui avortent par an en France, deux cents à trois cents sont inculpées et renvoyées à la maison avec des peines de sursis. Par contre, la répression n'épargne guère les complices et avorteuses, comme le montre le cas de l'infirmière de Belfort condamnée en juillet à deux ans de prison ferme, une amende élevée et l'interdiction d'exercer. Quant à la mère et à l'avorteuse de Marie-Claire, elles passaient en jugement à Bobigny le 8 novembre. Mais les juges eux-mêmes ne veulent plus de la loi de 1920, créée alors dans des buts démographiques.

## POURQUOI DONC CETTE LOI BIDON ?

Parce qu'il faut que même quand les femmes sont acculées à avorter, elles tremblent de peur, de honte, de culpabilité. L'argent n'y change rien : avec 2 000 francs on avorte plus confortablement, mais il faut se livrer toujours à la même recherche humiliante d'adresses, il faut faire face à l'angoisse et au sentiment de faute qu'on nous a mis dans la tête. Si les femmes se mettaient à avorter sans problèmes, cela voudrait dire qu'elles sont libres de choisir leur maternité et donc leur vie, que ce ne sont plus les hommes qui contrôlent la reproduction, assurée par nous seules, les femmes dans l'intérêt de la société des hommes, pour

mieux remplir leurs usines et leurs supermarchés.

C'est pourquoi la réforme qu'ils nous préparent (le projet initial se rétrécit au fil des jours et n'admet plus comme « raisons » d'avorter que viol et l'inceste) ne changera rien. Elle nous obligera à continuer à inventer des excuses pour avorter. Dans cette société, l'avortement ne sera jamais libre, il ne sera que libéralisé. On le voit bien aux U.S.A. où même à l'échelle d'un seul Etat sur cinquante, New York, la liberté de l'avortement conquise par les féministes est d'ores et déjà condamnée à retourner à une libéralisation. Parce qu'on y est convaincu et on nous a convaincues que le droit d'être femme passait par le devoir d'être mère, ce qu'on appelle couramment « l'instinct maternel ». Alors que nous pensons que c'est pour avoir des enfants qu'il faudrait avoir de bonnes raisons. Qui a jamais pensé à instituer une commission de « spécialistes » habilitée à autoriser les gens à avoir des enfants, dans cette société où les enfants sont livrés à leurs parents biologiques ?

Dans cette optique, c'est le minimum que puisse faire une société que de donner les moyens de choisir et d'assumer la responsabilité d'un enfant. Un de ces moyens reste le recours à l'avortement même dans le cas idéal d'une recherche poussée et d'une réelle information sur la contraception, ce qui est loin d'être le cas en France !

Tous les changements qu'on nous proposera ne sont que des leurres destinés à camoufler notre oppression, qui commence avec cette impossibilité à disposer de notre corps. Les lois peuvent changer, les crèches se multiplier, ce sera toujours la même moitié de l'humanité qui sera condamnée à cause de son sexe à assumer la responsabilité de l'élevage des enfants et des charges domestiques.

C'est pourquoi c'est à nous, les femmes, de trouver maintenant des solutions réelles à nos problèmes immédiats, tout en analysant notre oppression spécifique. Le Centre des Femmes (B.P. F.M.A. 370 75625 Paris Cédex 13) est une de ces multiples initiatives et sera un lieu où les femmes se prendront en charge, qu'elles soient dites du Mouvement de libération des femmes ou pas encore.

Nous sommes vingt-sept millions de femmes qui allons apprendre à dire NOUS.



**LE ROUTIER-FEMINISTE** : modèle « Lejeune » de tourisme féminin. Poids : 11 kg. Cadre spécial en tube d'acier. Monovitesse uniquement. Pneus demiballon. Prix : 306 F (disponible immédiatement).

## POUR UN CENTRE DES FEMMES

Les problèmes que les femmes affrontent quotidiennement dans la solitude les amènent de plus en plus souvent à faire appel à nous. Nous ne pouvons plus continuer pour des raisons matérielles à les résoudre de façon artisanale, pour des raisons idéologiques à les aborder sur le mode d'une œuvre sociale. Cela nous a convaincues de la nécessité de nous regrouper dans un CENTRE DES FEMMES où nous proposerons des solutions radicales.

Dans ce Centre nous réglerons enfin nos problèmes toutes ensemble.

Des groupes ont commencé à travailler : ils se sont constitués sur les thèmes suivants :

- PRISE EN CHARGE DE NOTRE PROPRE CORPS : c'est-à-dire information réelle sur la sexualité et la maternité, moyens de les choisir et de les vivre bien.

- REFUS DE RESTER LES VICTIMES D'INSTITUTIONS qui nous lèsent systématiquement (dans le mariage, dans le divorce, dans le travail).

- RECHERCHE DE STRUCTURES où les enfants pourront vivre 24 heures sur 24 entre eux et avec des hommes et des femmes convaincus que la famille ne permet pas l'épanouissement de l'individu.

Le but commun de tous ces groupes est de diffuser les informations et les techniques qui nous sont nécessaires afin de mettre un terme à notre passivité devant le spécialiste.

La création de ce centre dépend de nous toutes, du temps que nous voudrions bien lui consacrer mais avant tout de la rapidité avec laquelle nous réunirons la somme nécessaire.

Nous avons trouvé un local où nous pourrions démarrer dans les meilleures conditions mais nous sommes bien loin encore d'avoir réuni l'argent :

COMPTE BANCAIRE F.M.A. : B.N.P. TOLBIAC N° 6397,

ou écrire à : F.M.A. (CENTRE DES FEMMES) B.P. 370 - 75625 PARIS - CEDEX 13.

ASSEMBLEE GENERALE TOUS LES 15 JOURS - LA PROCHAINE JEUDI 1<sup>er</sup> MARS - 20 h 30 - FOYER PROTESTANT - 8 VILLA DU PARC MONSOURIS - 14<sup>e</sup> - Métro : CITE UNIVERSITAIRE OU PORTE D'ORLEANS.

Il nous semble que cela coupe court à l'interrogation souvent formulée : « Quand est-ce qu'on en aura fini avec l'avortement ? », dans la mesure où nous avons établi que, dans ce système, nous n'en aurons jamais fini avec lui. Il permettra donc toujours une lutte radicale qui ne fait que commencer avec Bobigny et qui a l'avantage d'être en prise directe avec la réalité que nous ne croyons pas pouvoir changer sans la reconnaître. C'est pourquoi le groupe avortement a par exemple toujours utilisé les media : tous les intermédiaires sont bons parce que notre finalité est assez précise pour continuer à transparaître même à la sauce *France-Soir*.

Quant à l'association Choisir créée en 1971 à la suite du manifeste des 343, elle est limitée par sa définition même (défense des inculpées pour avortement, abrogation des lois de 1920). Elle a en partie sa fonction puisqu'elle nous a donné l'information qui nous a permis de mettre sur pied les manifestations des 9 et 11 octobre, mais vu ses objectifs limités et ponctuels, elle n'aura plus raison d'être lorsqu'ils seront atteints.

# L'Amante religieuse

je ne sais pas  
te dire  
je ne sais pas te dire ma douleur  
passée et présente  
mon bonheur passé et présent et tout ces grands mots meurtriers .  
j'ai de toi tant d'images  
aucune ne peut être saisie mais quand je me retourne  
sur ce passé/présent  
je me change en statue  
de larmes et de sel et de sel et de larmes  
ma femme ma semblable ma sœur  
tu n'es rien de cela mais quand je me retourne  
tu te changes en statue  
et nous nous dévorons.

L'union fait

La force



S  
Ministres

et R  
Députés

Début décembre, nous apprenons que le 7, se discutera devant l'Assemblée Nationale la nouvelle loi Neuwirth. Bien réformatrice, bien châtrée, bien pensante, elle nous semble pourtant moins dangereuse (c'est aussi l'avis des copines du planing) que le contre projet FOYER qui vise à mettre entre les seules mains du gouvernement, éducation sexuelle et contraception.

Nous décidons d'aller donner notre avis aux députés dans leur sacro-saint parlement. Nous sommes neuf, comme les muses en moins suaves. A 14 heures, trois filles du Mouvement viennent nous demander de surseoir à l'intervention. « Il faudrait, nous disent-elles, qu'un grand rassemblement ait lieu en même temps devant l'Assemblée Nationale. » On s'incline, on ne dira rien aujourd'hui, mais on y va. Aurons-nous une autre occasion. Faut espérer...

De 15 heures à 24 heures, déferle un torrent de sottises prétentieuses et accablantes. De quoi dégoûter à jamais de voter ! Rendez-vous pour le jeudi 14. On polit le truc, on écrit la Carmagnole de la Contraception, on commencera par ça, c'est plus drôle :

« Monsieur Debré aurait voulu (bis)  
Qu'on fasse des enfants tant et plus (bis)  
Mais nous n'avons que faire  
De pondre pour les guerres  
La planète déborde  
Nous disons Non ! (bis)  
La planète déborde  
Vive la Contraception !  
Ah, ça ira, ça ira, ça ira !  
La société mâle à la lanterne  
Ah, ça ira, ça ira, ça ira !  
Tous les phalocrates on les pendra. »

Le jeudi 14, c'est rôdé. Pour pimenter, nous avons toutes des invitations de députés U.D.R. Une fois rentrées, on s'assied, bien sages, disséminées, on ne se connaît pas. On laissera palabrer les premiers, c'est Foyer qu'on arrêtera. Il s'approche du micro, prend son souffle et... La première fille se lève et chante. Le premier couplet et le refrain y passent, dans la stupeur. Un huissier l'éconduit, brouhaha. Les autres filles n'ont pas bronché. Foyer se remet, empoigne son micro et... La deuxième fille clame : « Assemblée d'hommes, vous décidez pour toutes les femmes, c'est un scandale ! etc... » Derrière elle, un huissier chuchote : « Madame, taisez-vous, Madame, je vous en prie. » Il la sort enfin, et... la laisse seule dans le couloir car une troisième fille vocifère : « Députés, vos femmes avortent, elles ne sont pas jugées ! » Toutes, avant



je végète tu végètes

Une femme ça se doit d'être végétale !

Une femme c'est vernie, polie, glacée,  
Femme en herbe, femme en gerbe, femme liée ;  
Il y a celles qu'on magazine  
celles qu'on amasse  
celles qu'on en-terre.

Une femme ça se doit d'être végétale !

Les rupins la mettent en serre, les fauchés s'en servent d'urne.  
Ça se cueille jeune, ça s'étiolle peu à peu,  
On la garde séchée : la couleur est discrète...

Il y en a pour le silence : une femme ça se tait.  
Il y en a pour la peine : femme en ruine légitime.  
Il y en a pour le repos : femme en prime sans défaut.

Une femme ça se doit d'être végétale !

Femme talisman offerte pour guérir,  
Femme voilée, femme volée, femme violée, femme absence.  
Femme miraculée extraite des noires terres de l'alliance,  
Femme lagune, femme marais, femme fange,  
Femme végétale, femme ployée de saison, femme usée d'ornement :

FEMME NOYEE.

de sortir, prennent le temps de balancer des paquets de tracts sur les têtes des parlementaires. Les huissiers affolés galopent en tous sens. Les députés sont interdits et jacassent. Toutes les phrases passent plusieurs fois, nous nous renvoyons la balle. Les spectateurs rigolent. Enfin, le président, outré, lève la séance. On relève les identités de quelques filles, mais ça se borne là. Elles sortent bientôt. Le rassemblement extérieur était maigre, mais décidé, et réclamait à grands cris celles du dedans. Tous les quotidiens le lendemain, tant écrits que radiophoniques ou télévisés, racontent l'histoire avec plus ou moins d'honnêteté, cela va de soi. Quelques radios qui transmettaient en direct la séance, ont bénéficié de nos voix.

MINISTRES ET DEPUTES qui prétendez faire les lois qui nous régissent, Assemblée d'HOMMES, vous décidez et tranchez du mode de vie et de la maternité de toutes les FEMMES. POURQUOI ?

Parce que nous, femmes, sommes la moitié asservie de l'humanité. Le « continent noir ».

Vous nous refusez la libre disposition de notre corps et notre droit absolu d'être mère ou non. POURQUOI ?

Parce que, sous prétexte de nous « protéger », vous nous manipulez selon vos besoins ; reproductrices, main-d'œuvre sous-payée, domestiques gratuites, prostituées.

Vous entrez par tous les moyens la contraception mais vous guillotinez. POURQUOI ?

Parce que votre soi-disant « respect de la vie » s'évanouit devant la peur du bulletin de vote des 63 % prétendus coupeurs de têtes.

Vous faites pratiquer dans les D.O.M. la stérilité forcée, la publicité pour la contraception, libre à l'âge de 15 ans. Ici, vous la refusez avant 21 ans. POURQUOI ?

Parce que bons administrateurs de cheptel, vous avez, pour l'instant, plus d'intérêts à la reproduction des Blancs qu'à celle des Noirs.

L'un de vous, M. Foyer, a dit, parlant d'avortement : « les abus des riches ne doivent pas devenir ceux des pauvres ». POURQUOI ?

Parce que prolétaire, du latin « proles » (descendance) signifie : citoyen trop pauvre pour servir à autre chose qu'à la reproduction.

Vous envisagez qu'un office national sous la tutelle du Premier ministre élabore, entre autres, un programme d'éducation sexuelle alors qu'on juge Marie-Claire, le docteur Carpentier, Nicole Mercier, les homosexuels de Nice. Ce serait bouffon, si ce n'était sinistre. POURQUOI ?

Parce qu'en fait de sexualité, vous ne connaissez que la répression. Vous savez que la planète déborde (6 milliards d'êtres humains en l'an 2000), qu'elle devient une poubelle et vous êtes natalistes. POURQUOI ?

Parce qu'économie de profit d'abord ! Après vous le déluge. Exploitation ! Oppression ! Racisme ! Sexisme ! Hypocrisie ! Duperie !

Nous n'en voulons plus. Notre corps est à nous. Nous en userons comme bon nous semble.

Nous ne voulons plus de « curateur au ventre » ! Etre mère est un droit, ce n'est pas un devoir.

La maternité forcée nous rend serves, nous exigerons la contraception et l'avortement libre et gratuit qui contribueront à nous rendre libres.

Décembre 1972 - DES FEMMES.

# il y a comme ça...

Il y a comme ça, dans le mouvement, des réunions historiques, vraiment. De celles qui changent les rapports de force, bousculent les idées que nous nous étions construites. Une des plus importantes pour moi fut la troisième des toutes premières réunions, en 1970 ou 1971, sur l'homosexualité. Celle où nous avons décrété la séparation, dans laquelle nous sommes empêtrées depuis, oscillant du « nous sommes toutes sœurs » au « sale hétéro », du « mouvement de libération » au « ghetto ». Cette oscillation a atteint son point culminant le soir de la réunion intitulée « la difficile frontière, etc. » où nous ne cessions d'être, hétéro ou homo (sic), comme les aiguilles affolées d'une boussole qui aurait perdu le nord.

Entre les deux, un ou deux ans se sont passés.

Cela veut dire que cela fait plus d'un an que nous essayons de localiser le « mal » dont nous souffrons, nous femmes homosexuelles, et cela, bien que nous étions réunies en Guignes Rouges, chacune dans son coin. C'est pour réduire cet isolement que je vais essayer aujourd'hui de dire ce qui s'est passé pour moi.

1. — Ça devait bien faire 3 mois que j'allais régulièrement à des réunions du mouvement quand j'y ai pour la première fois entendu le mot « homosexualité ». Nous avions fait une réunion d'information pour une dizaine de femmes fraîchement débarquées, et reçu une lettre d'une de ces femmes quelques jours plus tard. Cette lettre disait dans des mots que j'ai oubliés des choses familières et qui jusqu'à présent avait été tues. C'est grâce à elle que j'ai pu cesser de me sentir un peu étrangère, autre, et du moins porteuse d'un secret. Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé ce d'autres femmes, parmi celles que je côtoyais, pouvaient être aussi lesbiennes que moi. L'oppression dont on parlait dans les réunions était celle que les hommes nous faisaient subir, ou la société à travers ses institutions : mariage, maternité, etc. Je m'adaptais tant bien que mal à cela, et même plutôt bien, car lorsque la lettre arriva, je ne ressentais plus consciemment le malaise que j'avais éprouvé au début à ne pouvoir parler en matière de sexualité que de ce qui représentait la plus intime part de mes expériences : mes rapports aux hommes. La lettre arriva donc, elle disait : je suis homosexuelle et je me demande si j'ai ma place auprès de vous qui ne semblez pas l'être, et si je ne vais pas discréditer le mouvement des femmes. Cette lettre nous fit littéralement exploser. Chacune d'entre nous femmes homosexuelles fit tomber son masque. Je découvris, d'une part, que nous étions beaucoup en proportion, et d'autre part que j'avais moi-même mis en place un raisonnement inconscient assez semblable à celui de la lettre. C'était : « A Vincennes on les a traitées de lesbiennes, si elles savaient qu'en plus j'en suis une, si ça se savait, nos insulteurs auraient la partie belle. » Comme si lutter avec des femmes parce qu'on les aime avait été pour moi la pire insulte que je puisse leur faire. Je ne sais plus ce que nous avons répondu à cette lettre, mais je sais que la femme qui l'avait écrite est parmi nous aujourd'hui, et que si le mot « sœur » a un quelconque sens, c'est à elle que je le donne le plus sincèrement et profondément.

2. — Il y eut ensuite quelques réunions de quelques homosexuelles — dont elle — que nous n'appelions pas ainsi, et où l'on se contentait de dire ce qui n'avait pas été dit : que nous aimions faire l'amour avec une femme, que « l'amour entre femmes, c'est l'amour avec joie » (c'est à ce moment-là que nous avons fait la chanson).

3. — Puis l'une d'entre nous, qui initiait par ailleurs un autre groupe, appela chez elle à des réunions sur l'homosexualité. A la première réunion, il y avait une quarantaine de femmes dont je ne connaissais pas la plupart. L'initiatrice s'est mise à parler de l'amour qu'elle faisait avec les femmes, quelque chose qui n'a pas de fin ni de commencement : elle avait, pour le dire, des mots que j'aimais. Ensuite les femmes ont posé des questions et nous, homosexuelles, avons essayé d'y répondre sincèrement. Sincèrement, j'ai cru que si nous parlions de ce que nous vivions, cela ne pouvait que nous rapprocher d'elles. Mais le temps passait, les questions se faisaient plus précises, et je vivais les jours qui séparaient une réunion de l'autre dans un malaise constant que je n'arrivais pas à définir. Le soir de la troisième réunion, il flottait des questions du genre « je voudrais savoir comment c'est, le plaisir homosexuel », et nous étions toujours en position de réponse. Je me sentais de plus en plus mal. C'est alors que quelqu'une a dit que maintenant ça suffisait, qu'on était complètement opprimées dans cette réunion et que nous n'avions pas à répondre à des questions, ni à nous donner en spectacle comme des bêtes curieuses et que salut, le problème des homosexuelles ne serait résolu que par les homosexuelles. La discussion se passionna. Il y avait celles qui disaient : « On ne va pas reformer un ghetto, je sors du ghetto, je n'y retournerai pas. » Il y avait celles qui disaient : « Mais enfin si vous ne nous expliquez pas, on ne comprendra jamais. » Celles qui disaient : « Je ne suis pas homosexuelle et puisque les homosexuelles se sentent opprimées je suis d'accord pour m'en aller et les laisser parler seules de leur problème, mais je vous préviens, je suis triste, triste. » Et nous qui disions : « On ne dira pas un mot de plus dans le cadre d'une discussion sur l'homosexualité, ce que nous voulons, c'est parler de notre vie entre nous. »

Enfin, nous sommes parties à une dizaine et nous avons poursuivi la discussion au café avec les non-homosexuelles qui nous avaient accompagnées. Nous avons décidé de nous réunir pour parler de tout ça. Nous ne l'avons jamais fait : pas dans ce cadre.

J'ai alors passé un mois de frustration totale, un mois complètement à vif, en agitant des pensées dans tous les sens, réclamant à grands cris : alors, on la fait cette réunion ? et fuyant dès qu'il y avait un semblant de rendez-vous.

Après, il y a dû y avoir quelque chose comme l'avortement ou les Etats-Généraux de la Femme et j'ai plongé dedans.

4. — J'ai aussi été aux toutes premières réunions du F.H.A.R. parce qu'ils demandaient des femmes du M.L.F., et j'en suis partie à la troisième ou quatrième séance en proclamant que ce qu'ils cherchaient en fait, c'était des mamans qui veulent bien initier leur « Front de Libération », et que moi j'étais en train de me libérer ailleurs, j'espérais que ça allait marcher pour eux et salut ! C'est à peu près vers cette époque qu'ont dû avoir lieu les premières réunions intitulées Guignes Rouges. J'étais féroce contre le mot « rouge » parce que je trouvais qu'on avait déjà assez de Rouge, « Humanité Rouge », « Secours Rouge, etc. », comme ça. Très vite, nous n'avons plus eu — me semble-t-il — grand chose à nous dire et je n'y suis pas retournée. J'ai seulement participé aux quelques interventions que les Guignes Rouges ont faites dans les A.G. du mouvement sur les thèmes : les lesbiennes sont-elles des femmes ? Notre problème est aussi le vôtre ou sa variante : en récupérant notre amour (publicité « lesbienne » etc.) c'est aussi vous qu'ils récupèrent. Vous, les femmes. Je crois que la Folle Fête des Femmes essayait de dire cela, mais je n'y suis pas allée.

5. — Ensuite, je ne me souviens pas de grand chose jusqu'à la Mutualité, que, lassée de militantisme, je n'avais pas préparée. Je n'ai été à aucune réunion sur la Mutualité, même pas celles des Guignes Toujours-Rouges. Quand elles sont montées sur la scène en demandant que les lesbiennes y viennent, j'ai d'abord pensé que je n'irais pas, parce que pour moi, toutes les femmes étaient des lesbiennes en puissance et je trouvais que se séparer d'elles c'était faux. Puis j'ai vu que ce qui se disait c'était : nous voici, hein, nous sommes aussi opprimées que vous (sinon plus car nous sommes opprimées par vous les femmes), qu'est-ce que vous allez faire de nous ? Et je suis montée prendre la parole pour dire que moi, je n'avais pas de problème homosexuel, et que c'était les hétéros qui en avaient un.

La foire : pourquoi ?

— Parce qu'on veut danser ensemble, chanter, boire, jouer, aimer !

— Parce que la foire, c'est nous ! Le bétail qu'on montre, qu'on promène, qu'on pèse, soupèse, tâte, prête, exhibe, achète.

— Parce que la foire, c'est le devenir collectif de femmes multiples qui découvrent leur créativité, leur instinct de jeu enfouis, mutilés, colonisés par leurs maîtres phalocrates.

— Parce que la foire, c'est foutre en l'air les produits finis, bien léchés, cloisonnés, consommables de l'art bourgeois.

Ce sera une prise de parole collective où l'art n'est plus coupé de notre réalité de femmes en lutte !

La foire, c'est créer ensemble à partir de matériaux foireux, sans noms.



C'est la fête permanente et on s'en fou si sa folle FOIRE.

Qu'est-ce qui existe déjà ? cf. liste des groupes. Comment on travaille ? En collectif, à partir de quelques idées de copines, avec des magnétophones, des caméras, etc. (Nos voix, nos mains, toutes nos facultés.) On a besoin de toutes vos énergies, vos ressources tissus, peinture, rafia, plâtre, papier, perles, appareils de photo, magnétos, caméras, etc. PLEIN DE SOUS !



Parce que la foire, parce que, parce que...

On a envie de la faire aux environs du carnaval... On a pensé à une caricature de kermesse, utilisant le folklore habituel :



— Jeux de massacre (de phalocrates ? : Royer, Foyer, Clavel, Debré, Simon...);

## LA FOIRE DES FEMMES

- Jeux d'adresse (tir au pigeons);
- Le guignol des femmes : l'avortée, l'avorteuse, le juge, le père, la ménagère, la fille-mère, la lesbienne, la « femme libérée », etc.);
- Le sex-shop M.L.F.;
- Stands de pub tapissés d'affiches récupératrices;
- Fanfare M.L.F. avec parade prévue dans Paris et annonce au tambour;
- Sketches, films, music-hall, radio-crochet;
- Vente de masques;
- Cars M.L.F. pour transporter les femmes de province;
- Vente de « chair à canon » (notre production la plus appréciée), pour compléter les panoplies guerrières vendus dans les grands magasins.

## GROUPE GUIGNOL DES FEMMES, SKETCHES, THEATRE

Madeleine 325-43-86

## GROUPE FANFARE, MUSIQUE, CHANTS, DISQUÉS

Catherine 544-14-35

## GROUPE MARIONNETTES, MASQUES, POUPEES MOUSSE

Tina 633-32-25

## GROUPE CINE, PUBLICITE, BANDES DESSINEES

Christine 672-47-35

## GROUPE ORGANISATION, MATERIEL (BOUFFE, DIFFUSION, LOCAUX, CONTACTS, CRECHE)

Martine 672-47-35

Tous ces groupes ne sont pas définitifs. Donnez-nous des idées, constituez vos groupes.

Réunion générale prévue tous les mardis à 19 heures, 5 rue Campagne-Première, escalier B, 4<sup>e</sup> étage, porte du fond à gauche, métro Raspail, chez Madeleine, 325-43-86.

## GROUPE CINÉMA

recueille tous les films super 8, 16 ou 35 faits par des femmes

tél à Geneviève : 567 72 65

6. — D'autres mois ont passé pendant lesquels j'ai essayé dans mon coin, avec les femmes que j'aimais, d'y voir un peu plus clair dans tout ça. Pendant ce temps, dans le mouvement, le clivage des tendances s'accroissait et on me sentait plus Féministe Révolutionnaire que Guigne Rouge, plus femme que lesbienne.

On a pris le problème dans tous les sens. On a essayé de dire que le problème c'était pas l'homosexualité mais l'hétéro. Que de toute façon ça n'avait aucun sens tout ça, qu'on pouvait pas définir les gens par leur pratique sexuelle, que nous étions toutes femmes et que toutes les femmes pouvaient devenir lesbiennes. On n'en sortait plus. Le grand coinçage eut lieu enfin, il s'appelait « réunion sur la difficile frontière entre l'homosexualité et l'hétérosexualité ».

Je ne donnerai pas de conclusion à cette histoire, d'abord parce que nous n'en sommes pas à la fin. Ensuite parce que la réunion qui a transformé cet état de faits a eu lieu hier soir, et je ne saurais pas encore expliquer ce qu'il y fut dit. La seule chose que je sais, c'est qu'il m'a semblé que nous reprenions en main ensemble la lutte contre l'oppression si peu cernable que nous subissons, nous, femmes homosexuelles. Seul un texte collectif saurait dire comment nous le faisons et le ferons.

Je regrette aussi de ne pas savoir dire à toutes celles qui étaient là hier à quel point, du plus profond de mon histoire, je les aime.

Je, Guigne Rouge, femme homosexuelle.

# ELECTIONS

Plus les femmes luttent, plus elles subissent de manœuvres de séduction de la part des politiciens de tout bord. Cette fois-ci, les partis ont pris conscience de la force politique qu'est l'électorat féminin ; et nous nous heurtons à l'agressivité d'une publicité permanente qui ne fait que redoubler et légitimer l'exploitation habituelle des femmes par les mass-media.

A cette situation, nous n'avons pas de consigne de vote à opposer. Quand nous nous sommes réunies pour parler des élections, des contradictions se sont manifestées : certaines pensent que l'alternative électorale entraînerait dans leur vie des changements réels (augmentation des allocations familiales, égalité de salaire et d'emploi, etc.). D'autres trouvent dur de ne pas utiliser un des rares pouvoirs que nous reconnait la loi, pouvoir que les femmes ont conquis par leur lutte. D'autres, qui refusent l'échéance électorale et le jeu institutionnel, éprouvent quand même le besoin de signifier quelque part leur refus (faisant faire leur carte d'électrice pour que leur abstention soit au moins enregistrée). Et celles à qui l'abstention paraît la seule politique cohérente avec leur pratique dans le mouvement cherchent cependant à se démarquer de la « tradition » gauchiste du refus de vote, en exprimant par texte et affiches notre rapport spécifique de femmes à la politique institutionnelle. Mais toutes nous disons que les élections ne sont pas le terrain de notre lutte, que le vote est dans tous les cas une exploitation de notre parole, une récupération du mouvement.

Il ne s'agit donc pas de l'affrontement dans le mouvement de positions antagonistes sur le vote : toutes ces contradictions sont en chacune de nous, et jouent différemment selon notre situation à chacune (travail, enfants, situation affective). Nous avons découvert en parlant que telle position que nous justifions à force d'arguments et de pronostics exprime souvent notre dépendance vis-à-vis d'une autorité masculine. C'est pourquoi, si nous refusons de nous livrer au jeu des paris électoraux, nous ne voulons pas non plus donner de mot d'ordre : nous ne pouvons pas immédiatement résoudre nos contradictions pour adopter une position monolithique. Ce serait une façon de nous diviser (les femmes qui suivent la consigne, celles qui ne la suivent pas), et c'est précisément là l'objectif du vote. L'important pour nous est que chacune se formule quel est, dans son « comportement électoral », l'intérêt de femme qu'elle met en jeu. Ainsi le prochain vote devient l'occasion de faire apparaître les luttes réelles que nous menons, que nous avons à mener collectivement, et non la mystification électorale. C'est peut-être parce que nous en avons assez de ces luttes « souterraines » que nous avons tellement envie parfois de participer à une opération où l'on « s'exprime » au niveau national.

Nous avons aussi ressenti l'urgence, à un moment où l'on veut « programmer » notre destin de femme-au-foyer, de rejeter la culpabilité que partout l'on fait peser sur nous quand nous ne nous intéressons pas à la politique institutionnelle. Seule la lutte — notre lutte — nous intéresse.

Quand nous votons, comment nous déterminons-nous ?

1. Nous votons comme lui (nous suivons le journal, le mari, le gouvernement, le syndicat, le parti, le père). Nous abandonnons aux hommes la « responsabilité » du choix parce que nous nous sentons coupables de ne pas nous intéresser à une politique dont nous sommes en fait exclues (exclusion physique, et exclusion de nos intérêts de femmes). Dans sa conférence de presse, le 11 janvier, Pompidou se refuse à mêler les « problèmes spécifiquement féminins » (maternité, contrôle des naissances) aux « querelles électorales ». Les hommes nous disent que la politique est une chose « sale », que nous ne devons pas y risquer notre pureté... Ils ne nous disent jamais que de toute façon cette politique n'intéresse pas les femmes parce que ce n'est pas la leur. Et de l'autorité qu'ils gardent ainsi sur notre vote ils retirent un supplément de pouvoir, dans la cellule familiale comme à tous les niveaux des institutions et de la société.

2. Nous votons contre lui (nous nous opposons au journal, au mari, au gouvernement... à notre père). C'est une façon de nous révolter contre notre oppression politique, mais qui permet une nouvelle utilisation de notre vote. Car dans ce second cas, nous agissons toujours en fonction de..., pas à partir de notre intérêt de femme.

Si nous repérons cette oppression politique, cela veut dire que le vote — noir ou blanc — nous exploite toujours d'une certaine façon. En votant, en étant candidates, en travaillant à la campagne électorale d'un parti, nous renonçons à notre capacité de lutte pour reconnaître à des députés (hommes ou femmes, le mot est toujours masculin) un pouvoir sur notre vie, sur nos corps. Nous reconnaissons la loi, nous déléguons notre pouvoir à l'Etat, nous devenons complices de l'institution, de l'oppression et de l'exploitation des femmes. En donnant leurs voix, les femmes se donnent.

Et quand nous ne votons pas ?

On nous fait croire que notre abstention a la même signification que celle des hommes. Ou bien, si l'on

# maison "DES FEMMES.." d'édition

EDITER... LIRE... ECRIRE... DESSINER... TRADUIRE  
PHOTOGRAPHER... PENSER... FAIRE...

Nous sommes un certain nombre à vouloir tenter d'éditer nous-mêmes les textes que nous écrivons. C'est sur cette base que s'est faite pour nous l'expérience du Torchon, et elle a réussi.

Editer nous-mêmes, pourquoi ?

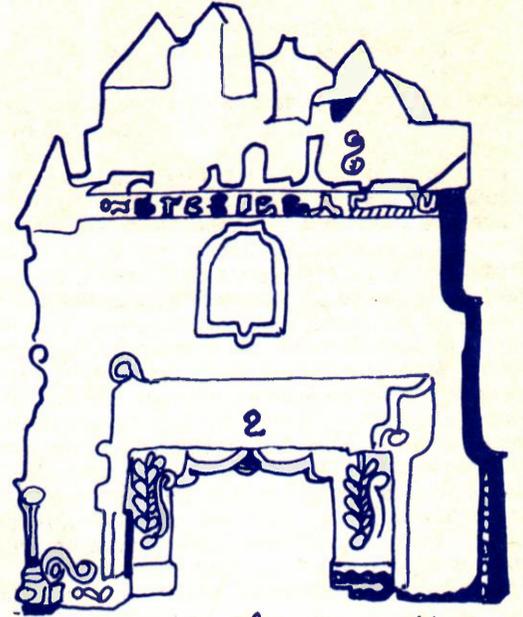
... parce que jusqu'à maintenant, les idées que les femmes ont, les textes qu'elles écrivent quand elles se révoltent, quand elles luttent, quand elles se mettent en mouvement, ces idées, les éditeurs capitalistes, paternalistes, opportunistes, les exploitent, les contrôlent, les censurent, les légitiment. En ayant encore l'air de nous flatter ou de nous faire des cadeaux (... « je ferai de vous un écrivain »...), ils s'enrichissent sur notre corps et sur nos textes. En plus, il y a ceux qui, militants, avant-gardistes, féministes et bienveillants, offrent d'inscrire notre lutte dans leur révolution. Les grou(cr)pusculaires avertis, angoissés et essouffés veulent oxygéner leur théorie asphyxiée et asphyxiante avec nos cris. Nous commençons par crier, par prendre la parole. Beaucoup maintenant se mettent à prendre la plume. Nous la prendrons d'autant mieux qu'il n'y aura pas à demander la permission, à avoir des idées séduisantes et commerciales, qu'il n'y aura pas à passer d'examen d'écriture.

Comment réaliser aujourd'hui ce projet déjà ancien ?

... en nous donnant les moyens matériels et politiques, non seulement de nous attaquer à un système traditionnel d'édition, mais encore d'en mettre un autre à la place.

Nous sommes conscientes d'être particulièrement opprimées dans notre rapport à la lecture, à l'écriture, à l'objet-livre et à tout ce qui touche à une culture et un savoir monopolisés de tous temps par les hommes.

Il nous faudra aussi nous affronter à des contradictions administratives, juridiques, financières, techniques et commerciales : Comment arriver à diffuser



rue de la roquette

le plus largement possible, au plus bas prix, des témoignages, des études, des poèmes, des dessins, des romans, des textes théoriques, des photos ?

Et comment le faire de telle manière que les femmes, qui n'ont pas encore les moyens de lire, d'écrire, de dessiner, de penser, de faire (leur histoire), y parviennent ?

Nous pouvons déjà décider de n'exercer aucune censure d'opinion pour sélectionner les textes, de travailler collectivement et massivement à la réalisation de ce projet en écrivant et en rassemblant des textes et des idées, d'organiser des réseaux d'information, de coordination et de distribution dans toute la France et dans les pays où existe le Mouvement, de recueillir des fonds auprès de toutes les femmes qui se sentent concernées.

Vous pouvez venir travailler avec nous ou nous écrire à la

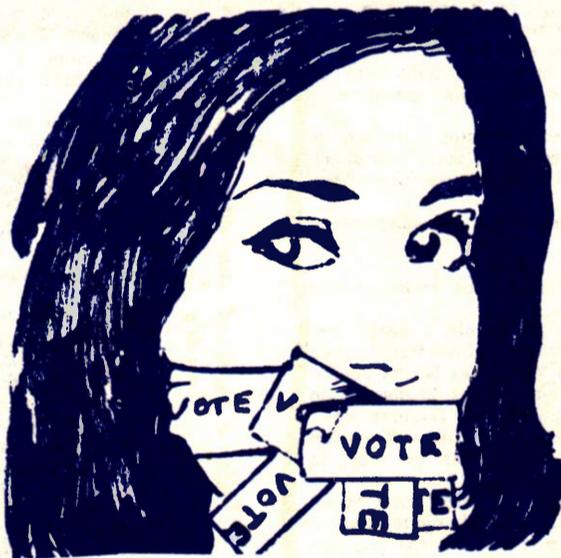
maison d'édition « des femmes... »  
2, rue de la Roquette, Paris-11°  
Passage du Cheval blanc  
Cours Février - Tél. 805-17-45.

Quatre projets de livres sont en chantier : le viol - le corps - l'homosexualité - contraception, avortement, sexualité.

Quatre traductions sont également en cours :

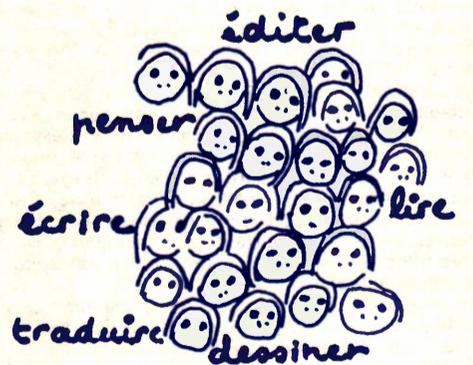
- Body Politic (écrit collectivement par le mouvement anglais),
- Women's estate (Juliet Mitchell),
- Du mouvement italien : La conscience de l'exploitée (Elena Meda), et Cahiers de lutte féministe (du groupe Lotta Femminista).

Les réunions des groupes de travail sont ouvertes. Une réunion de coordination a lieu le jeudi, tous les quinze jours, à 20 h 30. Pour l'instant, en raison des travaux à la maison d'édition, elle a lieu à la maison des Femmes des Gobelins, 63 avenue des Gobelins. Tél. 331-70-58. Pour celles qui ne peuvent y venir et veulent participer aux groupes de travail, téléphoner le soir au 331-70-58 ou dans l'après-midi au 331-16-75. La prochaine réunion aura lieu le 1<sup>er</sup> mars



admet que le refus de vote des femmes signifie autre chose (parce qu'il est plus massif), on en déduit notre défaut de « conscience politique », de « sens des responsabilités sociales ». Les media multiplient les enquêtes auprès de nous pour vérifier que « les femmes ne sont pas politisées ». On nous renvoie par là à notre impuissance ; on nous fait croire que le vote est un pouvoir (alors que parler et agir ensemble n'en est pas un), que notre lutte réelle n'est pas politique. On nous empêche de critiquer la définition que le système a donné de la politique, et que les hommes ont largement reprise. On nous fait croire à de fausses alternatives, alors qu'à droite comme à gauche on nous propose le réformisme, l'oppression maintenue par d'autres moyens. Des femmes disent : « La politique, c'est l'affaire des hommes », « C'est un sport entre eux. » C'est parfois notre soumission que nous exprimons ainsi, mais cela veut dire en même temps : laissons-les jouer, l'enjeu n'existe pas, et menons notre lutte de tous les jours ; ne nous laissons pas diviser dans cette compétition truquée. Car le vote est une tentative pour nous diviser, pour nous opposer selon les opinions et les intérêts de nos maris, de leurs partis, en nous empêchant de nous réunir sur notre lutte de femmes. De plus, le jeu électoral sépare celles d'entre nous qui ont le « privilège » du vote de celles qui n'y ont pas droit (les mineures, les femmes immigrées). Ce sont elles que nous rejetons hors de la lutte dès qu'elle se déroule au plan institutionnel.

C'est pourquoi aujourd'hui nous remettons en question la conquête des suffragettes. Leur mouvement nous paraît avoir exprimé une lutte des femmes beaucoup plus radicale ; le vote qu'on leur a accordé n'a été qu'une façon de désamorcer une lutte dangereuse en la récupérant et la cantonnant



au plan institutionnel, en l'utilisant pour consacrer une nouvelle fois la légitimité de l'Etat. L'électoratisme, solidaire du féminisme bourgeois et de la lutte réformiste pour l'émancipation, propose aux femmes une égalité sur le modèle masculin — mêmes droits, mêmes devoirs — au lieu de remettre en cause les rapports sociaux à partir de nos désirs de femmes et de la nécessité d'en finir avec toute oppression.

C'est pourquoi nous dénonçons l'électoratisme sous sa forme organisée dans le mouvement des femmes : la pratique du N.O.W. aux U.S.A., qui présente des candidates féministes aux élections, représente la forme la plus tentante de réformisme pour les femmes, et donc une menace directe pour nous et notre lutte.

